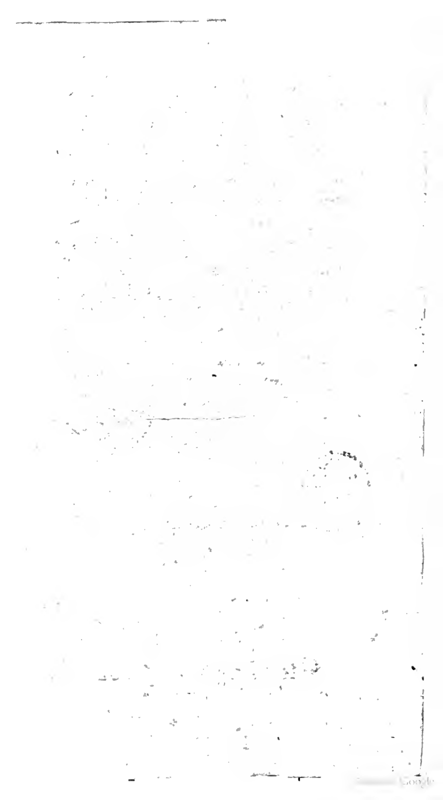
OEUVRES
DU P. RAPIN,
QUI CONTIENNENT LES
COMPARAISONS
DES
GRANDS HOMMES
DE L'ANTIQUITÉ,
Qui ont le plus excellé dans les belles Lettres.

DERNIERE EDITION,
Augmentée du Poëme des Jardins.

TOME PREMIER
Seconde Partie.


BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE.
M. DCC. XXV.



Google

LA COMPARAISON DE PLATON ET D'ARISTOTE,

AVEC

LES SENTIMENS DES PERES SUR LEUR DOCTRINE.

ROMA



A MONSEIGNEUR LE PREMIER PRESIDENT DE LAMOIGNON.

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

*ONSEIGNEUR,*

Je vous presente un Ouvrage, où vous devez prendre quelque interêt : puis que c'est vous qui m'en avez donné le dessein. Il ne convient à personne mieux qu'à vous, parce qu'il traite des deux plus sçavans hommes qui ayent jamais été. Vous y aurez même de quoy satisfaire cette pieté si solide, qui est le caractere de vôtre Maison, & ce zele si pur que vous avez pour la Religion : puisque vous y trouverez les sentimens des Peres sur la doctrine des deux Philosophes dont je parle, & que vous y verrez l'usage que les premiers Chrétiens ont fait de la Philosophie pour l'établissement de la Foy. Outre ces raisons il y en a encore une plus particuliere, qui m'oblige à vous faire ce present : car pour aprendre au public à juger comme il faut de Platon & d'A-

d'Aristote, je ne dis que ce que vous en pensez: & je regle autant que je puis mes sentimens sur les vôtres, pour donner plus de poids à ce que je dis.

C'est, MONSEIGNEUR, *le troisiéme volume des Ouvrages que j'ay faits sur les matieres que vous avez proposées vous-même, en cette illustre Assemblée de Sçavans, qui se tient toutes les semaines dans vôtre maison: C'est-là* MONSEIGNEUR, *où l'on ne vous voit jamais, que l'on ne vous trouve plus Grand que par tout ailleurs: quoy que, pour vous familiariser davantage avec les Sçavans, vous ayez coûtume de vous dépoüiller de toutes les marques de vôtre Grandeur. Le Public sçait assez que vous rendez la justice avec plus d'integrité & d'aplication qu'elle n'a jamais été renduë, dans le premier Tribunal du Royaume: & qu'on y examine les affaires sous vos lumieres avec la même équité & la même rigueur, que s'il n'y avoit plus d'interêts ny de passions dans le monde. Toute la France connoît cette éloquence si pure, si juste, si puissante, qui vous rend le maître des cœurs, dès que vous parlez. Mais tout le monde ne sçait pas combien vous êtes admirable dans ces Conferences sçavantes: où l'on traite par vos ordres & en vôtre presence, les plus importantes matieres des sciences & des belles Lettres. C'est-là,* MONSEIGNEUR, *qu'après des journées entieres d'une aplication incroyable aux fonctions de vôtre Charge, vôtre esprit reprend de nouvelles forces, & penetre toûjours plus avant que les autres dans les sujets que l'on y traite. C'est-là que les questions les plus difficiles deviennent*

nent claires & intelligibles dès que vous parlez: & de quelque matiere qu'on traitte, vôtre genie va toûjours au delà de ce que les autres en ont pensé: neanmoins vous y ménagez vos lumieres avec tant de modestie, qu'on se laisse vaincre & instruire avec plaisir. C'est-là enfin, MONSEIGNEUR, que vous fournissez souvent d'une seule parole, des matieres très-amples de parler: que vous éclaircissez ce qu'il y a d'obscur & d'embarassé dans les sciences: que vos reflexions les plus subites & les moins preparées, valent mieux que les meditations les plus profondes des autres: que vous aprenez aux sages de nouvelles maximes de sagesse, & vous donnez des leçons aux plus Sçavans. Mais ce qui me surprend encore plus, c'est que vous y faites vôtre divertissement, de ce qui seroit une occupation penible à d'autres, & que vous vous y délassez l'esprit de ce qui fatigueroit les plus apliquez & les plus laborieux.

J'en dirois peut-être davantage, MONSEIGNEUR, si je vous connoissois moins. Mais après tout je n'en dirois jamais assez, pour satisfaire à mon zele, & au desir ardent que j'ay de découvrir de plus en plus, un merite qu'aussi bien vous ne pouvez cacher: & dont la connoissance pourroit être plus avantageuse à nôtre siecle, que celle du merite de Platon & d'Aristote. Car ce seroit une instruction publique, que de proposer l'exemple d'une vertu jointe à une aussi grande capacité qu'est la vôtre, pour servir de modele à toute la terre. Vous devez soufrir ce zele, MONSEIGNEUR, pour l'interêt de mon Ouvrage, qui peut devenir utile au Public,

quand l'éclat de vôtre Nom aura purifié ce qu'il y a de profane. C'est le premier fruit que j'espere tirer de l'aprobation que vous y donnerez, MONSEIGNEUR: l'Histoire que je fais de toute la Philosophie ancienne, en expliquant la doctrine de Platon & d'Aristote, pourra peut être servir à regler nos mœurs, quand elle aura été autorisée par la protection du plus vertueux & du plus sçavant Magistrat du Royaume. Vous ne devez pas me la refuser, & je la merite par le dévoûment avec lequel je suis,

Le 20. Août, 1678.

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble, & très-obeïssant Serviteur RAPIN, de la Compagnie de JESUS.

AVER-

AVERTISSEMENT.



Jamais on ne s'eſt tant piqué de Philoſophie, qu'on s'en pique maintenant, & jamais il n'y a eu moins de vrays Philoſophes. On s'imagine qu'il ſuffit d'avoir fait une experience de Chimie, qui aura réüſſi par hazard, ou d'avoir démêlé quelques figures de Geometrie pour s'ériger en Philoſophe, & diſputer le pas à Platon & à Ariſtote. On ſe trompe: la vraye Philoſophie eſt quelque choſe de ſi relevé, que ce n'eſt ny à la fumée d'un alambic, ny par le tour d'un compas qu'on devient Philoſophe. L'experience que fait un Chimiſte quand il la fait dans les formes, peut à la verité donner une certitude Phyſique: mais elle ne peut pas faire une demonſtration: & le Geometre le plus habile, dit Ammonius, ne peut devenir ſçavant, s'il n'eſt Metaphyſicien. Comme on ne devient parfait Philoſophe que par la connoiſſance des autres Arts, & des autres ſciences, il faut pour cela un eſprit ſolide, bien de l'étude, un grand attachement au travail, une grande érudition, & un ſçavoir profond de l'antiquité. Je ſuis en cela de l'avis de Platon: j'apelle la fermeté d'ame, la conſtance, la fidelité, & le bon ſens la vraye Philoſophie, qui n'eſt rien autre choſe que d'être bien raiſonnable & bien vertueux: de ſorte que ce n'eſt point

Ammon. in Porphir.

Multis artibus opus eſt, ut ad Philoſophiam accedi poſſit.

Lact. l. 2. c. 25. inſt.

Τὸ γὰρ βέϐαιον καὶ πιστὸν καὶ ὑγιὲς τοῦτο ἐγώ φημι εἶναι τὴν ἀληθινὴν σοφίαν.

Plat. epiſt. ad Ariſt.

dans ces rafinemens ſubtils de Dialectique, dans ces nouvelles delicateſſes de Morale, dans ces entêtemens ridicules de Phyſique, qui ſont ſi fort à la mode, que conſiſte ce ſecret. Ainſi cette nouvelle Philoſophie du Nort qu'on veut mettre en vogue, me paroît bien fauſſe, en ce que par un relâchement d'eſprit & par une fuite du travail, elle mépriſe ces preparations neceſſaires du raiſonnement & de la ſpeculation, pour ſe borner à une operation ſeche, qui n'a rien de ſolide : parce qu'elle n'eſt pas ſoûtenuë de la raiſon. C'eſt faire le Viſionaire que de pretendre reduire l'étenduë generale de cette ſcience aux experiences & à la diſtilation, & de rechercher ſi follement par les trois principes du ſel, du ſouffre, & du mercure, cet eſprit univerſel, qui eſt un eſprit tout-à-fait chimerique. Ce ſont toutefois ces nouveaux Philoſophes & ces demy-Sçavans, qui paroiſſent les plus déchaînez contre la Philoſophie ancienne, qu'ils entreprennent de décrier, pour en établir une moderne, préjudiciable aux bonnes mœurs, & dangereuſe à la Religion. Ce qui doit obliger ceux qui ont du zele à s'affectionner à l'ancienne Philoſophie, que ſaint Thomas a tant loüée, dont il s'eſt ſervi ſi utilement pour expliquer nos Myſteres : & qui ne s'eſt trouvée fauſſe, que par le faux uſage qu'on en a fait.

Si quid in dictis Philoſophorum inveniatur repugnans fidei, illud non eſt è Philoſophia deſumptum, ſed ex ejus abuſu procedere poteſt, per rationis defectum, nam verum alteri vero nullo pacto repugnare poteſt.

C'eſt la raiſon principale qui m'a fait prendre le party d'écrire, de la Philoſophie de Platon & d'Ariſtote : non pas pour inſpirer à nôtre ſiecle un vain eſprit de curioſité : mais pour aprendre aux vrais fideles

les, l'usage qu'on doit faire de la Philosophie pour la rendre utile à la Religion: & pour leur bien faire comprendre que la Science de l'antiquité, & les belles lettres, doivent être les armes les plus ordinaires du Chrétien pour combattre l'erreur & le mensonge. C'est aussi pour cette raison que Tertullien exhortoit autrefois les Chrétiens de son tems à être Philosophes pour s'oposer aux Heretiques qui s'en piquoient, & que l'Empereur Julien ne défendoit aux fideles l'étude des lettres & de la Philosophie, que parce qu'il craignoit la verité. C'est enfin pour cela que St. Basile a fait une Homelie pour engager les Chrétiens à étudier les livres des Payens, pour profiter de leurs lumieres à l'exemple de Moïse & de Daniel: qui St. Cyrille contre Julien, Theodoret dans son Histoire & plusieurs autres Peres ont fait la même chose. C'est ce que je pretens, principalement en cet Ouvrage, que j'ay crû pouvoir être utile dans les circonstances du tems où nous sommes. On en jugera peut-être de la sorte, si sans se laisser éblouïr au calme & aux prosperitez de nôtre Religion qui nous paroit si florissante, on veut faire reflexion, que par une demangeaison de curiosité très-dangereuse, il s'éleve dans l'Allemagne & dans tout le Septentrion, un esprit nouveau de Philosophie qui va de droit fil au libertinage. Je ne veux pas par là blâmer le soin très-loüable que prennent beaucoup de Sçavans en France & en Angleterre, d'étudier la Physique, & d'enrichir tous les jours de nouvelles experiences une science si necessaire.

S. Thom. in comment. ad lib. Trin. q. 2. art. 3.

Philosophari nos provocant Hæretici. *Tertul. lib. de resur.*

Veritatis testificationem timebat. *Arnob. l. 1. contra gentes.*

Basil. in Homil.

Cyril. in proleg. contra Julian.

Theod. l. 6. c. 17. Hist.

Melchior. Can. loc. X.

Mais je pretens que la vraye Philosophie ne peut réüssir, si elle n'est soûtenuë d'une profonde érudition & d'une parfaite connoissance de l'Antiquité. Car j'en reviens à ce que dit Plutarque : quand on ne sçait que la Physique, on veut mal à propos decider de tout ; & par un esprit pointilleux & contrariant on chicane sur tout, quand on ne sçait que la Logique. Il faut commencer par être Logicien, pour parvenir à être Philosophe : & l'on ne peut bien sçavoir la Logique comme il faut, qu'on ne soit excellent Methaphysicien. Ces parties de la Philosophie s'entre-aydent si fort les unes les autres, qu'on ne peut les separer sans les affoiblir.

Ce qu'on pourra peut-être comprendre par cet Ouvrage. Du moins on y verra clairement par quels degrez Platon & Aristote sont devenus si grands Philosophes. J'ay commencé par l'Histoire de leur personne, sans y rien déguiser, pour les faire connoître tels qu'ils ont été. J'explique leur methode dans la seconde Partie, pour aprendre la maniere, dont on doit les étudier : & dans la troisiéme j'expose leur doctrine, non pas dans le détail dont nôtre langue, ny le goût du siecle n'est pas capable : mais seulement en abregé & par leurs principes ; en quoy même j'ay tâché de me reduire, pour ne pas devenir desagreable par une discussion trop seche, si elle eût été trop exacte. Je m'étens davantage à expliquer dans la quatriéme partie, les sentimens des Peres sur la doctrine de ces deux Philosophes, pour aprendre le jugement & l'usage qu'on

qu'on en doit faire par celuy que les premiers Chrétiens en ont fait. Je conclus cet Ouvrage par quelques reflexions Chrétiennes pour le rendre utile à ceux qui le liront. Et afin qu'on n'ait rien à me reprocher, ayant des intentions si pures, je déclare qu'en blâmant les opinions nouvelles, je n'en veux à personne, qu'à ceux dont les sentimens ne se trouveront pas favorables à la Religion.

Au reste, comme les Romains n'ont point eu de Philosophe d'un merite assez grand pour être comparé à Aristote: j'ay été obligé de faire la comparaison entre deux Grecs, pour faire l'oposition plus juste: & d'abandonner icy le dessein general que je m'étois proposé de ne comparer les Grecs qu'aux Romains, pour faire voir que les Romains l'ont emporté sur les Grecs, dans les Lettres aussi bien que dans les Armes. Si toutefois l'on en excepte la Philosophie, en quoy Rome doit le ceder à Athenes.

LA

LA COMPARAISON DE PLATON ET D'ARISTOTE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I. *La proposition du dessein.*



E dessein que j'ay de faire la comparaison de Platon & d'Aristote est si vaste & si difficile, qu'on trouvera peut-être qu'il y a de la temerité à l'entreprendre. Car il s'agit, non seulement de juger des deux plus sçavans hommes de l'antiquité, mais encore de décider si les divers sentimens des Auteurs qui en ont parlé, sont bien ou mal fondez, & si les differens goûts de chaque siecle sur leur doctrine sont bons ou mauvais. Ainsi de quelque côté que je puisse pancher, je m'expose à former un jugement contraire à celuy de beaucoup de grands Personnages. Je ne doute pas même que pour former ce jugement bien juste, il ne falût un plus long travail que celuy que je me suis proposé. Mais quand je considere qu'une foule de Commentateurs & d'Interpretes a grossi depuis prés de deux mille ans nos Bibliotheques, d'un nombre infiny de volumes sur cette matiere; je n'ay

ay garde de croire que je puisse ajoûter rien de nsiderable à ce qu'ils en ont écrit. C'est pour-
ioy je me contenteray d'exposer simplement, & is partialité, premierement le merite de Platon d'Aristote, & tout ce qui regarde leur personne ; ondement leur methode ; en troisiéme lieu leur ctrine ; en dernier lieu les opinions qu'on a euës leurs ouvrages, & les differens états où leurs sec-se sont trouvées en chaque siecle.

On dira d'abord que ce n'est pas s'accommoder goût du siecle que de parler de l'ancienne Philo-hie & des anciens Philosophes, dans un tems l'on n'aime que la nouveauté, & où chacun se ue de se faire une Philosophie à sa façon : car ja-is on n'a tant vû de maximes de Morale, de me-des de Logique, & de systemes de Physique. is aussi il y a toûjours des esprits assez indépen-s des préventions communes, pour ne pas se oûter de l'antiquité, & pour reconnoître la ve-sous quelque couleur qu'elle paroisse.

Ce n'est pas une petite difficulté dans un dessein cette importance, de sçavoir bien déméler les rêts de nôtre Religion d'avec les maximes des x sectes, qui ont porté le nom de ces deux nds hommes, d'examiner le bon & le mauvais ge qu'ont fait les premiers Chrétiens des raison-iens profanes de la Philosophie, & de garder en ne-tems le respect qu'on doit aux Peres de l'E-e qui s'en sont servis, pour soûtenir les princi-de nôtre Foy. Car il faut, pour y bien réüssir, grand discernement & une profonde connoissan-e leur doctrine. Ce qui m'obligera à n'entrer s cette discussion qu'avec beaucoup de retenuë, mesure que je le croiray necessaire pour l'éclair-ment de mon sujet.

a peine qu'il y a à écrire avec quelque sorte d'a-nent sur une matiere aussi seche & aussi sterile, st la Philosophie, pourroit être une autre diffi-

culté

culté. Car on eſt delicat, ſur tout en ce ſiecle, juſques à l'excés. C'eſt en vain qu'un Auteur veut rendre ſon ouvrage recommandable par l'importance des choſes dont il traitte, s'il n'attache le Lecteur par quelque plaiſir. Je ſens bien neanmoins que je ne puis, & même que je ne dois pas rechercher les graces du langage dans un ſujet ſi grave, qui d'ailleurs peut donner un autre plaiſir auquel on ne ſera peut-être pas moins ſenſible. Car on ſera bien aiſe d'y voir juſques où peut aller la raiſon humaine, quand elle n'eſt ſoûtenuë que de ſes propres lumieres. Certainement perſonne ne l'a portée plus loin que Platon & Ariſtote. Cependant leurs veuës paroiſſent ſi foibles en certaines occaſions, que l'égarement où ils ſont tombez faute des lumieres de la Foy, eſt ſeul capable d'abaiſſer l'orgueil de l'homme. Ce ſera du moins le fruit qu'on pourra retirer de mon ouvrage. J'eſpere même que ce que je diray de la doctrine de ces deux Philoſophes, ne ſera pas inutile à ceux qui ne ſont pas tout à fait préoccupez de la fantaiſie des opinions nouvelles. Mais avant que de parler du merite perſonnel de Platon & d'Ariſtote, il eſt bon d'examiner quel a été le commencement & le progrés de la Philoſophie; & l'état où elle étoit quand ils vinrent au monde.

CHAP. II.

De la naiſſance de la Philoſophie, & de l'état où elle étoit avant Platon & Ariſtote.

La Philoſophie dont je pretends parler, n'eſt point celle qui fait aujourd-huy tant de bruit dans le monde par ſes diſputes, où elle mêle ſouvent bien de la chaleur ſans neceſſité. La ſageſſe que Platon & Ariſtote ont aymée ſur toutes choſes, fut les conteſtations & ne s'attache qu'à la verité. Le principe univerſel ſur lequel elle forme ſes preceptes, eſt le bon ſens, qui luy ſert de guide pour regler les mœurs, & pour inſtruire l'eſprit. Elle ſeule va puiſer les choſes juſques dans leurs ſources: elle accoûtume la raiſon à ſe ſoûmettre à de certaines regles, pour l'affermir contre le doute, l'er-

reur

ur & l'opinion, à être constante dans ses senti-
ens, à calmer cette inquietude naturelle, qui
ite sans cesse l'esprit. Et enfin elle s'occupe uni-
ement à rendre l'homme heureux, en luy dé-
uvrant les principes des choses, & en les faisant
ir comme elles sont. De sorte qu'entre toutes
sciences c'est la plus noble, la plus utile, & la
is convenable à l'homme.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas. *Virgil. l. 1. Georg.*

Quoy que l'origine de cette Philosophie soit obs-
e, & qu'on n'en puisse rien dire de certain:
s neanmoins demeurant d'accord que les Grecs
été les premiers Philosophes du monde. Ce
st pas que les autres Nations qui les ont prece-
:, n'ayent eu la connoissance de quelque partie
a Philosophie, & que selon la nature ou la situa-
n de leur païs, la necessité, qui est la premiere
ıtresse de toutes les sciences, ne leur ait ensei-
é celles qui étoient propres à leurs besoins. Ce
ainsi que les Egyptiens aprirent à observer les
roissemens & les diminutions du Nil, & à faire
que année le pronostic de la sterilité, ou de la
ilité de leurs terres: & pour en partager avec
s d'égalité la moisson entre les particuliers qui
avoient cultivées, ils inventerent les premiers
ncipes de la Geometrie. Comme cette Nation
it fort adonnée à la superstition, ses Prêtres a-
serent de sa foiblesse, & firent de leur Religion
: espece de Theologie embarassée de plusieurs
steres, dont ils ne les donnoient qu'une gros-
e intelligence avec leurs figures, & leurs Hie-
lyphes.

Per figuras animalium Ægyptii sensus mentis effinxerunt, ut antiquissima memoriæ humanæ monimenta saxis impressa cernuntur. *Cor. Tac.*

Les Assyriens, qui habitoient des campagnes
tes & découvertes, n'ayant rien qui les empê-
t de contempler les astres, furent les premiers
i en observerent les mouvemens. Et les Caldéens
i étoient parmy ces peuples une espece de Philo-
hes, firent de cette speculation une art de pre-
dire.

Chaldæi cognitione astrorum solertiaque ingeniorum antecellunt. *Cic. de divin. lib. 1.*

dire l'avenir. Enfin les Pheniciens qui étoient voisins de la Mer, tirerent un autre fruit de la connoissance des Etoilles, en s'attachant à remarquer celles dont le cours pouvoit être utile à la navigation. A quoy ils reüssirent si bien, qu'ils trouverent les premiers qu'il y avoit un point fixe vers le pole, dont l'observation pouvoit guider les Pilotes.

Phœnices qui mari præpollebant, intulisse Græciæ memorant, quæ ab Ægyptiis accepere. *Cor. Tac.*

Tous ces peuples ne sçavoient ces choses que par une simple experience, & ils n'avoient point encore reduit en preceptes les connoissances qu'ils avoient aquises. On pretend que Mercure Trismegiste, & Orphée le Philosophe, dont le premier étoit d'Egypte, & le second de Thrace, furent ceux qui commencerent à établir quelque regle dans les sciences. Mais Orphée est remply de faussetez au sentiment d'Origene ; & l'Ouvrage pretendu de Trimegiste est devenu suspect aux Sçavans des derniers siecles, comme un Ouvrage suposé. Ce qu'on dit aussi de ce Roy des Bactriens, nommé Zoroastre, & de ce Vulcain, fils du Roy Nilus, dont Sotion parle dans Laerce, comme s'ils avoient été plus anciens qu'Orphée & Trismegiste, me paroît si fabuleux, que je n'en dis rien. Quant aux Juifs, qui ont été sans controverse, les premiers sçavans, ayant été les premiers peuples ; il paroît qu'ils se retrancherent dans l'étude de leur Religion, sans s'apliquer à la Philosophie. Il est vray que l'Ecriture Sainte nous aprend, que Salomon fut grand Naturaliste, & qu'il eut une connoissance parfaite des plantes & des animaux : mais elle ne dit pas qu'il ait rien laissé par écrit de cette connoissance.

Qua fidunt duce nocturna Phœnices in alto. *Arat. apud Tull.*

Laer. l. 1. cap. 1.

Origen. contra Cels. lib. 1.

Laer. l. 1. cap. 1.

Salomon disputavit super lignis à cedro, quæ est in Libano usque ad hyssopum, & disseruit de jumentis, & volucribus, & reptilibus, & piscibus. *Cap. 4. l. 3. Reg.*

Ainsi à bien dire ; l'origine de la Philosophie ne se doit prendre qu'au tems de Thalés & de Pythagore, qui commencerent à en faire une profession ouverte. Thalés étoit Phenicien : mais s'étant étably à Milet, Ville capitale d'Ionie, on l'apella Milesien : on croit qu'il aprit des Egyptiens les Ele-

Elemens de la Geometrie & de l'Astronomie : Saint Justin assure qu'il tira des Ouvrages d'Homere les principes de sa Philosophie. Ce fut le premier qui observa les Solstices & les Equinoxes, & qui découvrit aux Pheniciens le cours de la petite Ourse autour du Pole. Il enseignoit que l'eau étoit le principe de toutes choses, & que l'humidité étoit la cause universelle de la generation : il fut apellé le premier Sage des Grecs : les autres, à qui le peuple donna peu après le nom de Sages, laisserent quelques reflexions sur la Morale, dont Laerce a fait un petit recueil : mais on n'y trouve ny ordre ny liaison. Pherecydés, qui étoit de Syrie, écrivit le premier du principe universel de la nature : Pythagore fut son disciple : & Thalés herita de ses écrits, que Pherecydés luy envoya en mourant.

Solis accessum discessumque brumis Solstitiisque fieri docuit. Lib. de nat. deor.

Thales ex aqua dixit constare omnia. Cic. in Lucul.

Anaximander, qui avoit étudié sous Thalés, enrichit de nouvelles observations, celles que son Maître avoit déja faites : il distingua les quatre Elemens, il plaça la Terre dans le centre de l'Univers, & par cette situation qu'il donna à ces differentes parties, il fut le premier qui dressa une espece de systeme du monde. Sa science s'étendit même à connoître la grandeur du Soleil, & de la Lune, & à mesurer la distance juste qu'il y a de la Terre à ces deux Astres. De sorte que par cette connoissance si distincte de la nature qu'il donna le premier, il merita parmy les Grecs le titre de Fondateur de la Philosophie : Pythagore aquit la même gloire dans l'Italie. Mais on peut dire que dans ce premier siecle, qui se passa depuis Pythagore jusques à Platon, & qui fut le veritable siecle de la naissance de la Philosophie, cette science fit un plus grand progrés dans l'Italie, que dans la Grece : parce que les Pythagoriciens penetrerent bien plus avant dans le détail des choses naturelles : leur methode, ou plûtôt la qualité de leur esprit y étant peut-être plus propre.

Laer. 2. Theon. Smyrn. in hist. Astrol.

Pytha-

PYTHAGORE.

Ex Laer. lib. 8. Cic. v. Tusc. Apul. 1. Flor. Gellius lib. 1. cap. 9. Porphyr. in vita Pyth.

Pythagore étoit de Samos, il y commença ses études sous un Grammairien, nommé Hermodamas. Ce Maître luy inspira une forte passion pour s'avancer dans les sciences. Mais parce que le Tyran Polycrate, qui regnoit à Samos, y persecutoit les Sçavans, Pythagore fut contraint de sortir de son païs, & après s'être arrêté quelque tems à Lesbos, où il étudia sous Pherecydés, il vint s'établir en Italie dans la Ville de Crotone, proche de Tarente. Ce sejour luy pleut si fort, qu'après son retour d'Egypte, il y demeura le reste de sa vie. Il avoit l'esprit grand, l'air venerable, sa gravité luy attiroit du respect, & par l'austerité qui luy étoit naturelle, il n'eut pas de peine à persuader à ses disciples la frugalité qu'il leur recommandoit sur toutes choses. Il avoit pris une telle autorité sur leurs esprits, que son avis étoit la regle de ce qu'ils devoient croire: & quand il avoit decidé, on ne disputoit plus. Ainsi sa reputation passa bientôt de Crotone dans Tarente, & de Tarente dans la Lucanie, & dans l'Etrurie; elle alla même jusques à Rome, vers le tems que le premier Tarquin y regnoit.

Pherecydes Syrus primus dixit animos hominum esse sempiternos. *Cic. 1. Tusc.*

Il avoit apris de Pherecydés, & des Egyptiens, que l'ame étoit immortelle: mais comme cette premiere connoissance n'étoit que confuse, il eut de la peine à concevoir comment elle pouvoit subsister, étant entierement separée du corps après la mort. De sorte qu'il ayma mieux croire qu'elle passoit dans le corps des autres animaux, que de s'imaginer qu'elle peut être dans un état tout-à-fait separé de la matiere. Cette raison jointe à quelques autres, luy fit prendre le party d'établir l'opinion de la metempsycose, & d'empêcher qu'on n'égorgeât des animaux pour les manger, & qu'on n'ensanglantât les autels dans les sacrifices. Il eut grand commerce avec les Juifs dans les voyages qu'il fit en Egypte. Joseph asseure qu'il eut un Juif

Joseph. cont. Apion.

pour

pour maître: Theodoret dit même qu'il fut circoncis, & Clement d'Alexandrie pretend qu'il passa daus l'opinion de quelques Sçavans de son tems pour le Prophete Ezechiel: mais sans aucun fondement. Il est vray qu'il eut quelque communication de la Genese, & qu'il lût les autres Livres de Moyse; ce fut sans doute dans cette lecture qu'il prit l'idée de ces expressions symboliques & figurées de sa Philosophie, dont il se servit pour la rendre plus recommandable. Car il étoit persuadé, selon l'opinion des Egyptiens, que c'étoit profaner la verité, que de l'exposer toute nuë aux yeux du peuple. Les nombres furent les Symboles ordinaires dont il servit pour enseigner ses opinions; & cette signification mysterieuse qu'il leur donna, fit paroître sa doctrine encore plus profonde qu'elle n'étoit. Il faisoit si fort entrer ses nombres dans tout ce qu'il pensoit, & dans tout ce qu'il disoit, qu'il établit pour maxime fondamentale de sa Philosophie, que l'unité étoit le principe de la generation de toutes choses, & que la pluralité en étoit la corruption. Il soûtenoit même que l'homme n'étoit formé que du raport de certains nombres, que sa vertu & sa santé n'étoit qu'une harmonie toute pure, & que ses maladies se pouvoient guerir par la conformité de certains sons avec les accés du mal. Enfin, il avoit l'esprit tellement remply de cette imagination de nombres & d harmonie, qu'il inventa des accords, & une mesure certaine dans la Musique, sur les coups de marteau, dont un artisan de ses voisins frapoit l'enclume: & il n'est rien de plus celebre dans toute la Philosophie ancienne, que cette harmonie que Pythagore avoit imaginée dans le Ciel, pour en regler le cours.

Theod. lib. de fid.
Clem. Alexand. strom. l. 1.
Corn. à lap. in præfat. in Ezech.

Ses disciples n'étoient admis à parler de ses mysteres, qu'après cinq années d'un silence continuel. Il enseigna le premier les principes de la Physique,

qui est la vraye Philosophie naturelle. Il découvrit les qualitez de chaque élement, la figure des corps, la rondeur de la terre, & les Antipodes: il distingua les saisons, il observa le cours different que le Soleil fait tous les jours, & tous les ans: & par quel moyen la Lune tire sa lumiere du Soleil. Mais ce sçavant homme étoit tellement abymé dans la meditation de ces nouvelles connoissances, qu'il ne laissa aucune chose par écrit: ce qui toutefois n'empêcha pas que son école ne se rendît la plus florissante qui fut au monde, avant & après sa mort. Les plus celebres de ses disciples furent Ocellus de la Lucanie, Timée de Locre, Archytas de Tarente, Philolaus de Crotone, Parmenide & Zenon tous deux d'Eleate, & Melissus de Samos. Ces sçavans Personnages travaillerent à mettre en ordre & par écrit, les preceptes de leur maître, dont ils composerent un corps de Philosophie, & il en est resté quelques fragmens.

Il est vray qu'Anaximenés, Anaxagore, Xenophanés: Heraclite, Archelaüs & Democrite, qui succederent à Anaximander, dans la Grece, s'apliquerent fort de leur côté à étudier la nature. Anaxagore enseigna que le premier principe des choses étoit une matiere increée: Anaximenés crût que ce devoit être l'air, parce que le premier principe doit être simple & pur: Heraclite soûtint que c'étoit le feu, & Democrite vouloit que ce fussent les atomes. Ainsi les Philosophes de ces deux sectes, qui furent les premiers du monde, s'attacherent également à étudier ce qu'il y avoit de plus secret & de plus obscur en la nature. En quoy, comme j'ay remarqué, la secte de Pythagore fit plus de progrés que celle de Thalés & d'Anaximander: Car Ocellus, Archytas & Zenon formerent des principes de Dialectique: Zenon en composa trois livres, dans lesquels il distingua les operations de l'esprit: Archytas disposa l'ordre des

Cate-

Categories, Ocellus inventa la methode des definitions: Timée, Parmenide, Philolaüs, & Melissus s'apliquerent à la Physique, dont ils firent des principes.

Mais après tout, Thalés, Pythagore & leurs disciples, ne s'étoient apliquez qu'à la connoissance des choses naturelles. Leur étude s'étoit bornée à observer le cours des Astres, les qualitez des élemens, & les regles de la Dialectique, de la Geometrie, de la Musique. & de la Medicine: & quoy qu'ils eussent fait une maniere de Religion pour honorer les Dieux, ils n'avoient pas encore donné des preceptes pour regler les mœurs. La gloire en étoit reservée à Socrate. Cette partie de la Philosophie la plus importante de toutes, n'étoit point connuë avant cét excellent Philosophe. Mais il est bon de remarquer par quels degrez il y parvint: & par quelle voye il merita cette grande reputation, qui luy fit donner par l'Oracle de Delphes, le nom du plus sage des hommes.

Socrate nâquit dans un village d'Attique, de pa-
ens peu considerables: il avoit un genie propre à
outes les sciences, & il y réüssit merveilleusement:
nais sur tout à l'éloquence: car il n'y avoit point
e méchante affaire, à qui il ne donnât une belle
ouleur, & qu'il ne fit paroître bonne. Ce qui
bligea ceux qui gouvernoient la Republique, de
y défendre d'enseigner la Rhetorique. Il n'ex-
lla pas moins dans la Poësie. Car de même qu'on
st imaginé que Lelius & Scipion avoient tra-
illé aux Comedies de Terence, on a cru aussi
e Socrate avoit pris plaisir de travailler aux Tra-
lies d'Euripide. La coûtume des Philosophes
son tems étoit de voyager, pour aprendre en
ers lieux ce qu'on ne peut sçavoir en un seul
s. Mais Socrate aymoit le repos & la medita-
n: & il croioit que ces voyages faisoient perdre
n du tems, qu'on pouvoit employer utilement

SOCRATE *Ex Aristoph. Plat. Xenoph. Cic. Ælian. Laer. Gell. & aliis.*

A quo omnis quæ est de vita & moribus Philosophia manavit. *3. Tuscul.*

ἐδόκειν συμποιεῖ εὐριπίδῃ. *Laer. l. 2. de Socrat.*

chez soy. Neanmoins par complaisance pour son maître Archelaüs, il alla jusques à Samos, pour l'y acompagner, & de là à Delphes pour y consulter l'Oracle d'Apollon.

Il ne proposoit jamais ses opinions, que comme des doutes; mais il les éclaircissoit par des comparaisons si familieres, qu'il rendoit pour ainsi dire la verité sensible: ainsi il laissoit à chacun le plaisir de se convaincre, ne faisant pas semblant luymême d'y penser. C'est pourquoy il ne pouvoit souffrir la doctrine d'Heraclite: il disoit que ce Philosophe decidoit trop, & que sa maniere d'enseigner étoit séche, obscure & déplaisante. Socrate avoit une methode toute contraire, il ne disputoit jamais, il ne nioit, ny n'acordoit rien ouvertement: & dans cette incertitude il montroit toûjours bien de la soûmission & de la docilité, couvrant sa force sous cette simplicité aparente, & prenant plaisir de cacher son esprit, pour faire paroître l'esprit des autres. Quand il voyoit quelqu'un s'opiniâtrer dans l'erreur, il prenoit son parti, il entroit dans ses raisons, pour le disposer adroitement à écouter les siennes, & à se laisser persuader. Quoy qu'il fût le plus sçavant homme de son siecle, il ne craignoit rien tant que de passer pour sçavant: Plutarque dit qu'il faisoit profession de ne rien sçavoir, & il affectoit même quelquefois des ignorances recherchées; ainsi en faisant semblant de vouloir être instruit, il engageoit insensiblement ceux qui l'écoutoient à se laisser instruire eux-mêmes. Mais pour y mieux parvenir, il commençoit d'ordinaire ses entretiens par des discours flateurs, & par des détours de questions affectées; n'allant jamais de droit fil, où il vouloit aller: demandant toûjours l'avis des autres, avant que de dire le sien: & quand une fois il avoit obligé ceux à qui il parloit, à dire leur sentiment, il en tiroit des consequences à son avantage:

Plut. in Apolog. Socrat.

Socrates percontando interrogan-

: il les conduisoit pas à pas d'absurdité en ab- lité, jusques à ce qu'ils s'aperceussent eux mê- s de leur égarement: & alors il leur laissoit en- voir le chemin qu'ils devoient prendre, pour le re, & trouver la verité.

ia conversation étoit toûjours fort agreable, car voit un art merveilleux de mettre le faux de que chose en son jour: & de divertir même les s de leurs propres défauts. C'est à quoy l'ironie luy étoit si familiere, & si naturelle, luy ser t admirablement; sur tout contre les Sophistes, il prenoit plaisir à rendre ridicules: car c'étoient gens, comme il dit luy-même, d'un goût de- vé en toutes choses. L'ignorance qu'il affectoit c eux, est une marque du mépris qu'il en fai- t: car quand il traitoit avec des gens raisonna- s, il changeoit de maniere: il se transformoit, ur ainsi dire, en leur humeur, pour entrer eux dans leur esprit. C'est en quoy consistoit sa s grande habileté: de sorte qu'il persuadoit toû- rs, parce qu'il plaisoit toûjours.

Il avoit joint à cette delicatesse, qui luy étoit rticuliere, les plus hautes vertus, une valeur ex- ordinaire, une fermeté d'ame à soûtenir ses s, quand il les croyoit utiles au public, une pro- é que rien ne pouvoit corrompre, un desinteres- ent qui luy faisoit refuser des presens des plus nds Seigneurs, une frugalité, une moderation, patience, une égalité d'esprit, & sur tout une ifference pour la mort, qui n'a jamais eu d'ex- ple. Car il traita ceux qui le condamnerent, me s'il eût été leur Juge, & comme s'il eût eu cider de leur fortune, & de leur vie. La curio- des choses naturelles qui avoit si fort occupé les losophes, n'étoit pas ce qui le touchoit le plus: application principale étoit d'aprendre aux mes à bien vivre: dont il fit une profession culiere jusques au dernier moment de sa vie, au-

doque elicere solebat eorum opiniones, quibuscum disserebat. *Cic. de finib.*

Rhetorum omnium exagitator Socrates. *Cic. Orat.*

Invicti cupidiatibus animi viri rigidæ innocentiæ, contemptor gratiæ & divitiarum. *Tit. lib. de Porc. cat. l. 39. hist.*

Socrates in judicio capitis pro se ipse dixit, ut non supplex & reus sed magister & Dominus videretur esse judicum. *Cic. 1. de Orat.*

Spiritum contempsit, ne careret gravitate. *Val. Max. l. 6. c. 4.*

autant par son exemple, que par sa doctrine. Il est vray qu'il courut à Athenes des médisances contre luy, & qu'il fut joüé sur le Theatre d'une assez grande force par Aristophane: mais la corruption où l'on vivoit alors, & le goût du peuple, qui ne pouvoit souffrir de merite trop éclatant, sans le critiquer, avoit si fort autorisé cette licence, qu'il n'y avoit point de vertu à couvert de la médisance: du moins celle de Socrate, toute pure qu'elle étoit, ne put s'en sauver. Ce fut sous un tel Maître que Platon étudia la Philosophie, qu'il trouva perfectionnée par les beaux preceptes de Morale, dont Socrate l'avoit enrichie: & c'étoit l'état à peu-près où elle étoit, quand Platon commença à s'y apliquer, & quand Aristote vint au monde.

CHAP. III.

La personne de Platon.

Jamais personne n'a eu une naissance, plus heureuse pour les lettres que Platon: il étoit d'Athenes, la Ville la plus sçavante qui ait jamais été: & il nâquit dans un tems où toutes les sciences florissoient plus qu'elles n'avoient jamais fait. Il avoit de l'esprit infiniment, & il étoit de grande qualité. Car du côté de son pere, il contoit des Rois parmi ses Ancêtres, & du côté de sa mere, il venoit de Solon, dont il étoit plus glorieux de descendre, que d'une longue suite de Rois. On pretend que la mere de Platon le conceut par un pur effort d'imagination, en voyant la statuë d'Apollon, ce qui donna lieu de croire qu'il en étoit fils, parce qu'il ressembla à cette statuë. Laërce, Apulée, & St. Jerôme contre Jovinien parlent de cette opinion, qu'Origene traite de fable, dans le livre premier contre Celse. Mais les Grecs qui sçavoient l'art d'en mêler par tout, ne se sont pas contentez de celle-cy. Car si l'on les en veut croire, un essein d'Abeilles se vint poser un jour sur le berceau de Platon, & fit du miel sur ses lévres, d'où l'on tira un presage certain, qu'il seroit le plus éloquent homme de son siecle. Comme

Platonem augustiore conceptu prosatum dicunt, cum quadam Apollinis figuratio matri se miscuisset. *Apol. l. 1. de doct. Plat.*

si

si c'eût été une chose ordinaire parmi eux, que la naissance des grands Personnages deût être marquée par quelque circonstance merveilleuse.

Quoy qu'il en soit, Platon fut élevé avec un grand soin dans tous les exercices qu'on enseignoit aux gens de qualité, il aprit la Grammaire, les Mathematiques, la Musique & la Peinture. Dès ses premieres années il eut beaucoup de genie & de passion pour la Poësie: & même il composa des Odes & des Tragedies, qui furent estimées. Dans la composition de ces Odes & des Dithyrambes qu'il fit en l'honneur de Bacchus, il s'accoûtuma tellement à cette cadence, que tous ses ouvrages en sont pleins. Elien dit, qu'il fit aussi des vers heroïques, mais que ne les trouvant pas de la force de ceux d'Homere, il les brûla. Enfin il passa jusques à l'âge de vingt ans en ces sortes d'études. Ce fut alors qu'il commença à s'attacher avec bien de l'assiduité à écouter Socrate. Ce Maître alors si celebre, avoit un talent particulier à former de Grands hommes. Criton, Aristippe, Cebés, Xenophon, Simias, Euclide de Megare étoient alors ses disciples. Mais ayant remarqué dans Platon plus de naturel, & plus de genie que dans les autres, il eut aussi plus d'attachement pour luy. Il luy conseilla d'abord de lire souvent Homere; & ce fut en cette lecture que Platon se forma l'esprit à concevoir & à dire les choses d'une maniere élevée, abondante, & agreable; & c'étoit alors une maxime receuë parmi les gens de lettres, qu'on ne pouvoit devenir sçavant sans lire Homere, ny le lire sans l'aymer.

Socrate étant accusé par les pratiques d'Anytus & de Melitus ses ennemis, & arrêté prisonnier, Platon fit une somme considerable d'argent, pour composer de sa liberté avec ses Juges & ses accusateurs. Mais la cabale étoit trop forte, & les esprits trop envenimez pour accommoder cette affaire.

De ſorte que ne voyant pas d'autre remede pour le ſauver, il eut la hardieſſe de monter ſur la Tribune aux harangues, pour juſtifier l'innocence & la conduite de Socrate, devant le peuple. Le commencement de ſon diſcours avoit déja tellement émû les aſſiſtans, que les Magiſtrats craignant quelque ſedition, luy impoſerent ſilence, pour ſatisfaire à la paſſion de ceux qui vouloient perdre Socrate : ce qu'ils firent ſans beaucoup de peine, ſous un gouvernement auſſi corrompu, que l'étoit celuy des trente Tyrans, qui s'étoient rendus maîtres de la Republique, & qui furent chaſſez peu de tems après par Traſybule.

Les Philoſophes qui étoient alors à Athenes, furent tellement épouvantez de la mort de Socrate, qu'ils ſortirent preſque tous de la Ville, pour éviter l'injuſtice & la cruauté de ceux qui y regnoient. Platon ſe retira à Megare ville d'Achaïe, pour y continuer l'étude de la Philoſophie ſous Euclide qui étoit de cette Ville-là, & un des premiers diſciples de Socrate. De Megare il paſſa à Cyrene, pour y entendre un grand Mathematicien nommé Theodore, auprès duquel il acheva de ſe rendre ſavant en cette ſcience.

Mais comme rien n'étoit capable de ſatisfaire entierement la paſſion qu'il avoit d'aprendre toutes choſes ; il fit un voyage en Italie pour y avoir des conferences avec Eurytus, Philolaüs, & le ſecond Archytas, qui étoient alors les plus celebres Sectateurs de Pythagore, dont la doctrine s'étoit renduë fameuſe dans la Grece ; & ayant tiré les ſecrets les plus cachez de la Philoſophie des Pythagoriciens, il alla en Egypte pour y aprendre la Theologie des Prêtres & des Sacrificateurs. Euripide, qui l'accompagna dans ce voyage, tomba malade en Egypte, ce qui obligea Platon d'y ſejourner plus long-tems : de ſorte qu'il eut tout le loiſir d'étudier la Religion des Egyptiens & leurs myſte-

mysteres. Il y eut même quelque communication des Livres de Moïse par le moyen des Juifs, dont le nombre étoit fort multiplié dans l'Egypte, depuis les transmigrations. Clement d'Alexandrie assure qu'il y étudia sous un sçavant d'Heliopolis nommé Sechnuphis, qui étoit Juif. Et St. Augustin a cru quelque tems, que Platon avoit eu des conferences avec le Prophete Jeremie dans ce voyage: mais aprés avoir fait une suputation exacte des tems, il reconnut que ce Prophete étoit mort plus de soixante ans, devant que Platon vint en Egypte.

Arist. de Plat. apud Euseb. L. 1. Strom.
Nonnulli putarunt Platonem quando perrexit in Ægyptum Jeremiam audivisse.
Aug. l. 8. de civit. Dei. Aug. l. 2. de Doct. Chr. Idem l. 8. de civit. Dei.

Ce Philosophe ayant apris des Egyptiens leurs mysteres les plus secrets, il eut la curiosité de voyager en Perse, pour y consulter les Mages sur la Religion du païs. Son dessein étoit d'aller jusques dans l'Inde, pour y voir les Brachmanes, & s'instruire de leurs mœurs & de leurs coutumes; mais les guerres d'Asie qui avoient déja commencé à diviser toute la Grece, l'obligerent à revenir à Athenes. Il n'y avoit point alors de profession plus honorable parmi les Atheniens, que celle d'enseigner la Philosophie: Platon l'embrassa, dès qu'il y fut arrivé; & attira en peu de tems bien des Sectateurs auprès de luy. Il établit son école à l'Academie, qui étoit un lieu hors de la Ville: & le lieu donna depuis le nom à sa Secte. Isocrate fut un des premiers qui mit Platon en reputation: ils avoient contracté ensemble une grande amitié. Laërce parle d'un entretien que ces deux Grands hommes avoient eu dans une maison de campagne, sur le sujet de la Poësie; mais ce discours n'est pas venu jusques à nous.

Les prodiges qui se passoient en Sicile, dans les embrasemens du Mont Etna, donnoient tant d'étonnement aux Philosophes d'Athenes, que Platon quitta son école pour satisfaire sa curiosité, sur une chose si extraordinaire. Il passa dans cette Isle

pour observer de près le principe caché de ce feu prodigieux, qui s'allumoit quelquefois avec des violences épouvantables. Denys surnommé le Tyran, regnoit alors à Syracuse, c'étoit un fort méchant homme : Ciceron le fait assez connoître par un mot qu'il dit de luy, qu'ayant pillé un Temple hors de son païs, & retournant par mer en Sicile par un beau tems: *Vous voyez*, dit-il, *mes amis*, *combien les Dieux sont favorables aux sacrileges*. Platon l'alla voir, & au lieu de le flatter comme faisoient ses courtisans : il luy parla contre les desordres de sa Cour, avec tant d'autorité, que ce Tyran en fut surpris : & comme il n'étoit pas fort accoûtumé à entendre des veritez desagreables, il se mit en colere contre Platon, & le voulut faire mourir: mais Dion & Aristomene alors favoris du Prince, & qui avoient été autrefois disciples de Platon, luy parlerent en faveur de ce Philosophe, & luy sauverent la vie. Denys se contenta de le mettre entre les mains d'une Envoyé des Lacedemoniens, qui étoient alors en guerre avec les Atheniens: cet Envoyé abordant à Egine, le vendit comme un esclave à un Marchand de Cyrene, qui l'ayant acheté le renvoya à Athenes.

Cum fanum Locris expilasset, navigabat Syracusas, cumque secundissimum cursum teneret: videtis, inquit, amici, quam bona à diis immortalibus navigatio detur sacrilegis. *l. 3. de nat. deorum.*

Quelque tems après il fit un second voyage en Sicile, sous le regne du jeune Denys, qui le fit prier par Dion son Ministre & son favory, de venir à sa Cour pour luy enseigner l'art de bien gouverner ses peuples: Platon y alla dans le dessein d'inspirer à ce Prince des sentimens plus doux que ceux de son pere, & pour luy faire pratiquer cette forme de gouvernement qu'il meditoit, & dont il nous a laissé les principales maximes dans ses livres de la Republique. Mais la grande liaison que Dion eut avec ce Philosophe, donna de l'ombrage au Tyran: Dion fut disgracié, & Platon renvoyé à Athenes. Dion s'étant remis dans les bon-

bonnes graces de son Maître, il luy conseilla de faire revenir Platon: Denys le receut avec toutes les marques de bien-veillance qu'un grand Prince peut donner. Il envoya au devant de luy une galére superbement équipée, & il alla luy même dans un char magnifique, pour le recevoir avec toute sa Cour. Mais son humeur soupçonneuse, & les inégalitez de son esprit le firent retomber dans ses premieres défiances: Platon s'en offença, & s'en plaignit. Denys offensé luy même par ces plaintes, pensoit à se défaire de luy: mais Archytas qui avoit du pouvoir auprès du Tyran, en fut averty par Dion, & demanda grace pour le Philosophe: le Tyran la luy accorda, & Platon eut permission de se retirer.

Platoni sapientiæ antistiti Dionysius Tyrannus vittatam navem misit obviam: ipse quadrigis albis egredientem excepit. *Plin. l. 7. c. 30.*

Elien veut faire croire que Platon aprit à Dion le secret de se defaire du Tyran, pour délivrer les peuples de l'opression: Ciceron est dans le même sentiment, je ne sçay pas sur quels memoires: j'y trouve peu d'aparence, de la maniere dont Platon avoit l'esprit fait: car il n'avoit rien de violent. Quoy qu'il en soit, le peuple d'Athenes le receut à son retour avec une joye universelle: on voulut luy donner part au gouvernement: il refusa cet honneur, pour s'occuper plus tranquillement à la contemplation des choses naturelles, & à l'étude de la Philosophie, il abandonna même son bien à ses freres, ne se reservant qu'une petite maison avec un jardin à la campagne, pour y passer le reste de ses jours en liberté: & cette liberté luy fut si chere, qu'il ne put se resoudre à se marier. En effet, il mena depuis une vie fort tranquille & fort heureuse: parce qu'elle fut innocente & exempte d'ambition. Etant jeune il avoit porté les armes dans les troupes de sa Republique à Tenare, à Corinthe, & en l'Isle de Delos, & il passa le reste de ses jours à l'étude de la Philosophie: il s'attacha fort aux sentimens d'Heraclite dans les

Æl. l. 3. hist. Var.

Dionem Plato non linguæ solum, verum etiam animi & virtutis magister, ad liberandam patriam impulit. *Cic. l. 3. de Orat.*

choses Physiques, à ceux de Pythagore dans les choses intellectuelles, & il suivit Socrate dans la Morale: ainsi il se fit une Philosophie complete de ces trois Maîtres.

Il vivoit honnêtement avec les autres Philosophes: quoy que ce ne fut pas la maniere: car l'envie regnoit beaucoup parmi eux, & chacun se renfermoit dans son parti. Il donnoit même quelquefois à manger à Diogene le Cynique, qui étoit un fanfaron de Philosophie, plûtôt qu'un vray sage & un vray Philosophe: car il se piquoit mal-à-propos de faire l'indépendant, censurant tout le monde, sans épargner Platon, qui ne laissoit pas de le traiter civilement. Un jour qu'il l'avoit invité à souper avec quelques Siciliens de ses amis, il avoit fait orner la sale du banquet assez proprement, pour faire honneur à ces étrangers. Diogene qui ne pouvoit souffrir la propreté de Platon, & qui ne perdoit aucune occasion de critiquer ses actions, commença à fouler aux pieds le tapis & les autres meubles, & dit fort brutalement: *je foule aux pieds l'orgueil de Platon*: & Platon luy répondit sagement, *il est vray Diogene*, *mais vous le foulez par un plus grand orgueil.*

Quoy que Platon eut un caractere d'esprit, propre aux choses relevées, il ne laissoit pas d'aymer la raillerie: mais il railloit en homme de qualité, pour rendre la conversation aisée, & sans offenser personne. Ses dialogues sont pleins de ces traits agreables, qui font voir la difference qu'il y a entre les hommes qui n'ont que de l'esprit, & ceux qui outre le naturel, ont encore de l'éducation. C'est pourquoy Platon recommandoit si fort à ses disciples, sur tout à Dion, & à Xenocrate de sacrifier aux Graces: on peut dire qu'il y avoit bien sacrifié luy-même. Car on ne pouvoit l'écouter sans le croire, ny le voir sans l'aymer. Il se trouve de certains fragmens d'epigrammes dans Apulée & dans l'an-

l'anthologie, qui ont quelque raport à la delicatesse de son esprit : toutefois Marcile Ficin, dit que ces vers sont trop tendres pour être de Platon, & qu'ils ne conviennent nullement à la gravité de ce Grand homme : il assure même qu'Aristippe les avoit suposés, pour décrier la vertu de ce Philosophe. Dicearque, Athenée, Aulugelle semblent favoriser cette suposition. Mais s'il y a quelqu'une de ces epigrammes qu'on puisse luy attribuer avec fondement ; c'est sans doute celle qui a été si vantée dans l'Antiquité, d'un jeune homme que Platon aymoit. Du moins Apulée, le Tasse, & quelques autres modernes l'ont traduite, comme la croyant de Platon : & elle a eu une aprobation si universelle, que cette opinion n'est pas sans aparence. Pour les amours avec cette Colophoniene, dont parlent Laërce & Athenée, & dont l'epigramme de l'anthologie fait mention, il en pourroit être quelque chose, quoy que St. Augustin ne l'ait pas crû. Mais ce sont de ces foiblesses dont la Philosophie Payenne n'a pas eu la force de guerir les hommes.

Nos injuria Dicæarchus accusat, qui auctore nostro Platone amori auctoritatem tribueremus. 4. *Tusc.*

Apulée pretend que la doctrine de Platon, donna aux Dames qui se piquoient d'esprit, l'envie d'étudier. Themistius assure qu'une étrangere ayant lû quelques livres de sa Republique, se déguisa en homme, alla à Athenes, & étudia quelque tems de cette maniere sous Platon, sans se faire connoître. Laërce & St. Clement d'Alexandrie nomment d'autres femmes qui firent la même chose. Ce qui donna lieu à quelques médisances, dont toute la sagesse & toute la gravité de Platon ne purent le sauver. Il étoit difficile de s'en mettre à couvert dans une Ville aussi libertine que celle d'Athenes ; dont le divertissement le plus universel étoit d'examiner la conduite des autres, & de la censurer. Cependant on ne doit pas trop s'en raporter à Aristippe ou à Antisthenés, dont parle

Multi autem dirorum utriusque sexus in ejus Philosophia floruerunt. *Apul.*

Athenée, ny à Athenée luy-même, non plus qu'à Apulée, à George de Trebisonde, & à quelques autres, pour ce qui regarde le jugement qu'on doit faire de la conduite de Platon : leurs témoignages doivent être suspects, à cause de la préoccupation qu'ils font paroître contre ce Philosophe. Plutarque, Laërce; Valere Maxime, & Photius, raportent tant d'exemples de sa moderation en toutes choses, qu'on ne peut trouver en sa conduite tout au plus que de legers sujets de soupçon contre sa vertu. Le discours qu'il fait dans le Phedre contre Lysias en est un témoignage. Enfin l'on peut dire qu'il étoit si fort au dessus de la médisance & de l'envie, qu'il méprisoit tous les méchans discours qu'on faisoit de luy, & il n'en faisoit jamais de personne ; ce qui étoit bien rare parmi les Philosophes de son tems.

Aulug. l. 14. c. 3.

Il est vray qu'il y eut de la froideur entre Xenophon & luy, quoy qu'ils eussent été tous deux les disciples favoris de Socrate. Aulugelle raporte que Xenophon après avoir lû les deux premiers livres de la Republique de Platon, étant touché d'émulation pour le succés qu'ils avoient eu dans le monde, il écrivit ce bel ouvrage *de l'Institution de Cyrus*, afin d'oposer à cette idée de Republique que Platon vouloit établir, l'exemple d'une Monarchie, dont le gouvernement a quelque chose de plus grand & plus de parfait. Platon ne répondit à cet ouvrage que deux mots, qui se trouvent dans son troisiéme livre des loix ; *Qu'à la verité Cyrus avoit été grand Capitaine : mais qu'il étoit si peu capable de donner des regles pour gouverner un Etat, que même il n'avoit pas sçû conduire ses affaires, ny gouverner sa maison.* Ciceron dans l'Epître qu'il écrit à son frere, pour sa conduite dans la Province qu'il gouvernoit, dit que cette Institution de Cyrus n'est qu'un tableau de ce qu'il faudroit faire dans l'éducation d'un

Παιδείας δ' ὐκ ὀρθῶς ἧφθαι τὸ παράπαν. *ex Gell. loc. cit. sumpt. ex. Athen.*

Cyrus à Xenophonte. non ad

d'un Prince, & l'image d'un gouvernement parfait : mais qu'en ce qui regarde l'Histoire de Cyrus, il n'y a aucun fondement de verité. Et Hermogene dans ses caracteres fait passer pour une fable l'avanture d'Abradate & de Panthée, lequelle est un des grands ornemens de cet ouvrage.

historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii. *Ad Quin. Frat. Ep.* 1. *Hermog. l.* 2. *de pr. orat.*

Il est veritablement assez étrange, que deux aussi Grands hommes que Platon & Xenophon qui avoient étudié sous un même maître, & traité les mêmes sujets, & presque de la même maniere, ayent été si reservez à parler l'un de l'autre. C'est ce qui a donné lieu de croire qu'ils ne s'aimoient pas. Les Sçavans qui sont venus après eux, l'ont jugé ainsi. Aulugelle dit qu'ils affecterent même de ne pas se nommer dans leurs ouvrages : il est certain toutefois qu'ils ont parlé l'un de l'autre. Car Xenophon parle de Platon au livre troisiéme de ses Memoires, & Platon parle de Xenophon au troisiéme livre de ses Loix. Le peu d'estime que Platon eut pour Aristippe, étoit mieux fondé. Car Aristippe avoit de fausses vertus, & faisoit vanité de ses vices. Aussi Platon avoit plus de peine à souffrir le faste & la molesse de ce Philosophe, que les brutalitez de Diogene. Il railloit agreablement des mœurs oposées de ces deux hommes. Mais le mépris qu'il avoit pour eux, ne troubloit point son repos : sa vertu étoit trop solide pour s'embarasser de si peu de chose. Ce qui la rendoit ferme, c'est qu'elle étoit soûtenuë par des sentimens sinceres de la Religion : car il remercioit les Dieux chaque jour de ce qu'il avoit eu Socrate pour Maître, & de ce qu'ils l'avoient fait homme : ce qu'il mettoit au nombre des graces qu'il avoit receuës du Ciel, étant persuadé de la Metempsycose, comme il l'étoit.

Athen. lib. 11. *Aul.* 9. *l.* 14. *c.* 3.

Enfin étant âgé de quatre-vingt & un an, il mourut d'une mort douce & paisible, au milieu d'un banquet qu'il faisoit à ses amis le jour de sa naissance.

La vie & la mort de ce Philosophe furent assez tranquilles. Outre les avantages de la naissance, il eut l'esprit grand, le naturel doux & facile, & une immense capacité: il fut honoré en son païs, estimé parmy les étrangers, & adoré de ses disciples: l'amour qu'il avoit pour l'étude, fit son souverain plaisir, & il joüit de ce plaisir jusques au dernier jour de sa vie. Mais son étude n'avoit rien de ces meditations melancoliques & chagrines, qui noircissent l'esprit, & rendent l'homme sauvage. Au contraire il croyoit que le plus grand fruit de la science étoit de plaire à ceux qu'on vouloit instruire, & qu'il valoit mieux sçavoir vivre, que de sçavoir parler. La douceur de son naturel le rendit aymable à tous ceux qui le connûrent, & sa science a donné de l'admiration à toute la posterité. Il étoit dans une estime si universelle, qu'un jour étant allé de Syracuse au lieu où l'on celebroit les jeux Olympiques, qui étoit l'assemblée generale de toute la Grece: dès qu'il parut, on quitta les jeux & les spectacles, pour le voir. Il fut chery des Grands pendant sa vie: & après sa mort il se trouva des Roys & des Republiques, qui luy dresserent des statuës & des autels. Toutes ces qualitez luy aquirent le nom de divin, & sa memoire est devenuë venerable à tous les siecles. Voilà quel fut le merite & la gloire de Platon: parlons maintenant d'Aristote.

CHAP. IV. *De la personne d'Aristote.*

Il étoit de Stagire, petite ville de Macedoine: son pere s'apelloit Nicomachus, & fut Medecin du Roy Amyntas, ayeul d'Alexandre. On pretend que Nicomachus tiroit son origine d Esculape fils d'Apollon. Aristote perdit son pere & sa mere dans les premieres années de son enfance. Proxene amy de son pere prit soin de son éducation: il l'éleva hors d'Athenes, & l'éleva mal: ce qui parut assez dans sa jeunesse. Car ayant commencé à étudier la grammaire, & ensuite la poëtique, il quitta ses étu-

des par pur libertinage, & abusa quelque tems l'indulgence de son tuteur. Il reüssit neanmoins ıs la poësie, témoin le poëme qu'il composa sur mort des guerriers, qui furent tuez au siége de oye, dont Eustathius & Porphyre font mention. ant dissipé par ses débauches une partie du bien e son pere luy avoit laissé, il se jetta dans les upes de la Republique, pendant que Lysistrate it Preteur. Mais ne reüssissant pas dans cette ofession, il fut à Delphes consulter l'Oracle, le party qu'il devoit prendre, l'Oracle luy or- nna d'aller à Athenes, & de s'apliquer à la Phi- ophie.

Æl. lib. 5. cap. 9. Athen. l. 8. Euseb. l. 15. de prap. Evang.

Il étoit alors âgé de dix-sept ans: Olympiodore qu'il commença à étudier cette science sous So- ate: Ammonius & le Cardinal Bessarion sont de avis. Laërce n'en est pas. Mais si l'on s'en ra- rte à Eusebe, on trouvera que Socrate mourut la troisiéme année de la quatre-vingt-quinzié- : Olympiade, & qu'Aristote nâquit en la qua- -vingt-dix-neuviéme; ce qui se trouve confor- : à la suputation d'Apollodore, & de Denys -lalicarnasse.

Ainsi il y a plus d'aparence qu'Aristote com- ença à étudier sous Platon à dix-sept ans, & qu'il finit ses études qu'environ sa trente-septiéme née. Mais parce qu'il avoit dissipé son bien, il t contraint pour subsister pendant quelque tems faire un petit trafic de poudres de senteur, & de nedes qu'il débitoit à Athenes. Il est vray qu'il adioit avec une si grande aplication, qu'encore i'il eut trouvé l'école de Platon remplie d'excel- ıs esprits, il ne laissa pas de surpasser en peu de ns ceux qui surpassoient tous les autres. Il étoit fatigable dans son travail, & son Maître fut sur- is de l'ardeur avec laquelle il parcourut tout ce i'il trouva d'écrits sur la Philosophie, qui étoient ors en quelque reputation. Platon le nomma l'a- me

Aristoc. Messen. ex ep. Epicur. Ælian. ex l. 5. c. 9. Athen. ex lib. 8.

me de son école : & quand quelque indisposition ou quelque affaire empêchoit Aristote de s'y trouver, on disoit que le Philosophe de la verité n'y étoit pas, & l'on ne décidoit rien sans son avis.

Sa passion d'aprendre s'augmentoit de jour en jour : Laërce remarque qu'il mangeoit peu, qu'il dormoit encore moins : & que pour resister à l'accablement du sommeil, il étendoit hors du lit une main, dans laquelle il portoit une boule d'argent, afin de se réveiller au bruit qu'elle faisoit en tombant dans un bassin : ce qu'Alexandre le Grand pratiqua depuis, au raport d'Ammian Marcellin. Mais comme c'est l'ordinaire des esprits profonds de se renfermer en eux mêmes pour se donner tout entiers à la meditation, sans éclater au dehors, la reputation d'Aristote fit peu de bruit dans le monde pendant ces vingt années qu'il fut disciple de Platon : Car il n'eut commerce avec personne, & il s'abstint de toute sorte de divertissement, pour ne dérober aucun moment à ses études. Platon qui craignoit que l'excés du travail ne nuisit à sa santé, l'exhortoit souvent à se ménager : mais son inclination étoit plus forte que l'autorité de son Maître, son temperament melancolique, & porté à la contemplation l'entraînoit.

Alexander aenea concha supposita brachio extra cubile protento pilam tenebat argenteam ut cum nervorum vigorem sopor laxasset infusus, tinnitus somnum abrumperet. *Am. Marcel. l. 16.*

De là vient qu'il aprofondissoit si fort les choses, & qu'il les disposoit dans un si grand ordre, quand il les avoit une fois aprofondies. C'est aussi par cette raison que Galien loüe Aristote d'avoir été le premier des Philosophes, qui a cherché à fond les causes generales de tous les êtres, & qui a le plus descendu dans leur détail particulier. Clement d'Alexandrie assûre qu'Aristote eut des conferences à Athenes avec un Juif, pour s'instruire dans la Religion des Egyptiens. Eusebe l'a dit aussi-bien que luy : l'un & l'autre l'ont crû sur le témoignage d'un Peripateticien nommé Clearque, & il est assez vray-

Ammon. in ejus vita.
Gal. de nat. potent.
Strom. l. 1.
Clearc. l. b. de somno.

ıy-semblable que ce Philosophe, pour supléer voyage d'Egypte, qu'on croyoit alors necessaire ur devenir sçavant, se contenta de s'éclaircir en rticulier des mysteres, & de la religion des Egyens, afin de ménager le tems, qu'on s'expose erdre dans les voyages.

Il y avoit environ quinze ans qu'Aristote étuıoit sous Platon, lors qu'il commença à prendre sentimens differens de ceux de son Maître. mme c'étoit un esprit solide, & qui vouloit rere toutes ses pensées sous des regles certaines, & dées sur le raisonnement: il ne se contentoit de ces principes vagues, sur lesquels il sémit que Platon établit sa doctrine. La hardiesse eut Aristote de soûtenir ses sentimens contre ton dans son école même, fut cause que son ître conceut quelque dépit contre luy, & qu'il ımença à blâmer sa dépense en ses habits, compeu conforme à la profession d'un Philosophe. effet, Aristote commençoit aussi à prendre un trop de soin de sa personne: mais Platon n'a: pas fait semblant de le remarquer, avant qu'Aote l'eut contrarié dans ses sentimens. Il est que le disciple à force d'examiner les opinions on Maître, & de les prenetrer, passa auprès de pour un esprit pointilleux & contrariant. Ce donna lieu à Helladius & à Elien de dire que on s'en plaignit hautement, & traita ce disciple l'ingrat & de rebelle.

.aërce pretend que l'animosité d'Aristote con- Platon, alla jusques à entreprendre d'ériger une e contre la sienne, même de son vivant. Mais èbe & Ammonius le justifient entierement de ce oche: & Philoponus assure que Cabrias & Ti-heus, qui gouvernoient alors la Republique, & étoient parens de Platon ne l'eussent pas souf-

Eusеb. de prep. Evang. Ammon. in vita Arist.

On ne peut pas disconvenir qu'Aristote n'ait les opinions contraires à celles de Platon: & il sem-

semble qu'il n'est pas besoin de le justifier là-dessus: parce qu'il n'y a rien de plus libre que l'esprit : & la reconnoissance envers un Maître n'oblige pas à épouser tous ses sentimens. Après tout, il est certain qu'Aristote ne fit rien contre cette reconnoissance dans les choses essentielles: il conserva même jusques a la mort de Platon un grand respect pour luy, & il porta ce respect encore plus loin, afin de montrer la veneration qu'il avoit pour un homme si extraordinaire. Car il écrivit un discours pour honorer sa memoire: il luy dressa un autel comme à une divinité, & l'inscription de cet autel nous est restée dans l'anthologie.

Laer. in Plat.

La reconnoissance d'Aristote est d'autant plus loüable, qu'il avoit sujet de n'être pas satisfait de Platon: Car Platon avoit choisi pour luy succeder en son école après sa mort, Speusippus qui ne le meritoit pas tant que luy. Ce fut aussi cette preference qui obligea peut-être Aristote de quitter Athenes, & de se retirer à Atarnie, petite ville de la Province de Mysie, vers l'Hellespont, où regnoit alors Hermias son ancien amy. Ce Prince le receut si bien, qu'il eut sujet de se consoler de son chagrin : car il luy donna sa sœur Pythias en mariage. Mais Aristote fut si transporté d'amour pour cette Princesse, qu'il luy fit des sacrifices, avec les mêmes ceremonies qu'on avoit accoûtumé d'en faire à la Déesse Cerés: & il composa un hymne à l'honneur d'Hermias son bien-faicteur, comme on en faisoit à Apollon. Neanmoins Athenée qui ne pardonne rien à Aristote, le justifie sur cet hymne: & Aristocles Peripateticien fait passer ses sacrifices à Pythias, pour une calomnie toute pure d'un Pythagoricien nommé Lycon.

Aristocl. apud Eus. lib. con. Phil. in notis Casaub. suprà Diog. Laer. in Arist.

Aristote demeura trois ans avec Hermias. Mais ce Prince ayant été pris par Memnon Général des armées du Roy de Perse: ce Philosophe se retira à Mitylene, ville capitale de Lesbos, où il demeura quel-

quelque tems. Philippe Roy de Macedoine se rendit alors maître de la Thrace, & presque de toute la Grece: & ayant sçû en quelle reputation Aristote y étoit, il luy écrivit une lettre fort civile, pour l'inviter de venir prendre soin de l'éducation de son fils Alexandre, âgé alors d'inviron quatorze ans. Aristote accepta ces offres: & en huit années qu'il fut auprès de ce jeune Prince, il luy enseigna l'Eloquence, la Physique, la Morale, la Politique, ce qu'il y avoit de plus secret dans ces sciences, & une Philosophie particuliere, que ce Grand homme n'aprenoit à personne, comme dit Plutarque.

Neque vero hoc fugit sapientissimum regem Philippum, qui Aristotelem Alexandro filio doctorem acciverit, à quo eodem ille & agendi præcepta acciperet & loquendi. *Cic. 3. de Orat.*

Philippe & Olympias sa femme, voyant le progrés que faisoit leur fils, par les soins d'un si excel-ent Maître, firent ériger des statuës à Aristote, armi celles que le peuple leur avoit dressées. Phi-ippe fit rebâtir Stagire, qui avoit été ruïnée par s guerres precedentes, & remit à la consideration u Maître de son fils, les habitans en leur premie- liberté. Alexandre de son côté avoit une si gran- estime pour Aristote, qu'il disoit hautement, u'il luy étoit plus obligé qu'à Philippe: parce que n pere ne l'avoit fait que Prince, & que son Maî- l'avoit rendu raisonnable. Il ne falloit pas aussi n moindre Maître que celuy-là pour former A-xandre. Il est glorieux à Socrate d'avoir eu un ciple comme Platon, & à Platon d'avoir été le aître d'Aristote. Mais il est bien plus glorieux à istote d'avoir fait un disciple comme Alexandre, i merita d'être le Maître de l'Univers. Cepen-t Lucien qui n'a ménagé personne, veut faire ire qu'Aristote éleva mal Alexandre, qu'il abusa la bonté de son naturel, & qu'il fut le plus grand ses flateurs. Mais Lucien est un railleur, qui r soûtenir le caractere qui luy réüssit le ux, fait état de tourner tout en ridicule, mê- la Religion, la Philosophie, & la Royauté, qui

Plutarc. in Alexand.

Luc. in Dialog. Alex. & Diog.

qui sont les trois choses du monde les plus dignes de respect & de veneration.

Callisthenes interiit haud quaquam aulæ & assentantium ingenio accommodatus. *Curt. l. 8. Plutarc. in Alex.*

Après tout Aristote perdit les bonnes graces d'Alexandre par une avanture assez étrange. Calysthene un des Courtisans de ce Prince, proche parent d'Aristote, parloit un peu trop librement, Alexandre en avoit déja bien souffert. Mais ce jeune homme par une vertu trop austere, s'étant échapé un jour à blâmer trop ouvertement la conduite du Roy, il en fut mal-traité: on pretend que de dépit, il écouta trop facilement des propositions que luy fit Hermolaüs, avec quelques autres Seigneurs de la Cour, contre la vie d'Alexandre. La conjuration fut découverte, Callisthene exposé aux lions, & Aristote ne fut pas exempt de soupçon.

Mais pendant que l'amour de la gloire entraînoit Alexandre à la conquête du monde, Aristote se retira à Athenes, où il fut très-bien receu. Car à sa consideration, Philippe avoit fait beaucoup de graces aux Atheniens. Après la mort de Speusippus Chef de l'école de Platon, Xenocrate avoit pris sa place: & Aristote la trouvant remplie, ne songea plus qu'à établir une autre école. Le dessein qu'il avoit de prendre une maniere differente de celle de Platon, & de se départir de ses sentimens, l'affermit dans cette pensée. Les Magistrats d'Athenes voulant reconnoître son merite, luy donnerent le Lycée, pour y établir sa nouvelle école: ce lieu devint celebre en peu de tems par le concours de ses disciples. Ce fut alors qu'il composa ses principaux ouvrages: neanmoins Plutarque dit, qu'il avoit déja écrit ses livres de Physique, de Morale, de Metaphysique & de Rhetorique: il raporte même qu'Alexandre luy reprocha d'avoir rendu public, ce qu'il luy avoit enseigné: en quoy il n'étoit pas juste de vouloir dérober à Aristote une gloire si legitime, & à la posterité des ouvrages si utiles. Mais Alexandre pretendoit se

Plut. in Alex.

mettre

mettre au-dessus de tout le monde, aussi-bien par sa science, que par son pouvoir, tant il aimoit la gloire.

Le même Plutarque dit aussi, qu'Aristote piqué des soupçons d'Alexandre, & des presens qu'il avoit envoyez à Xenocrate, en conceut tant de ressentiment, qu'il eut part à la conjuration d'Antipater. Xiphilin autorise en quelque maniere cette opinion, quand il décrit la sotte vanité de Caracalla. Cet extravagant Empereur, qui affectoit de ressembler en toutes choses à Alexandre, chassa d'Alexandrie les Philosophes Peripateticiens, s'étant imaginé qu'Aristote avoit en effet contribué à la mort d'Alexandre. Mais n'en déplaise à Plutarque, & à Xiphilin, cette opinion n'eut aucun fondement: du moins elle ne fit aucune impression sur l'esprit de ce Prince: qui même après la mort de Callisthene, & dans le plus fort de ses conquêtes ne laissa pas d'ordonner à Aristote de s'apliquer à la consideration des animaux. Il luy envoya huit cens talens, pour fournir à la dépense de cette étude, & luy donna un grand nombre de chasseurs & de pêcheurs, pour travailler sous ses ordres, & luy aporter de tous côtez, de quoy faire ses observations.

Quatre cens quatre-vinge mille écus ex supp. Bud.

Alexandro Rege inflammato cupidine animalium naturas noscendi, delegataque commentatione Aristoteli summo in omni scientia viro, aliquot hominum millia in totius Asiæ, Græciæque tractu ei parere jussa, &c. *Plin. l. 8. cap. 16. Athen. l. 9. Ælian. l. 4. Var. hist. cap. 19.*

Cette liberalité & ces soins sont des témoignages de la grandeur d'ame qui étoit en ce Prince, aussi-bien que des marques du peu d'impression qu'avoit fait sur son esprit, le soupçon qu'il eut, qu'Aristote fut entré en la conjuration de Callisthene, que Quinte-Curce croit supposée.

Pour la conjuration d'Antipater qui empoisonna Alexandre, dont Plutarque accuse Aristote, il y a encore moins d'aparence: puis qu'Aristote vivoit en paix à Athenes sous la protection de ce Prince, & qu'il ne commença à être exposé à la persecution de ses ennemis, qu'après sa mort. Car cette persecution luy fut suscitée par les artifices d'un Pre-

Callisthenes initii in caput regis consilii innoxius. *Curt. l. 8.*



Prêtre de Cerés nommé Eurymedon dès qu'Alexandre fut mort. Ce Prêtre accusa Aristote d'impieté, & donna couleur à cette accusation, par l'Hymne que ce Philosophe avoit autrefois composée à l'honneur d'Hermias, & par les Sacrifices qu'il avoit faits à sa sœur, comme à la Deesse Cerés. Aristote prit le party d'écrire aux Magistrats une Apologie fort ample, pour se justifier de ce crime, ne voulant pas s'exposer à se défendre en personne: outre qu'il n'avoit pas de grace à parler: parce qu'il avoit la voix petite & desagreable.

Propter morum rectitudinem pulsus Athenis. *Alb. Mag. v. eth. c. 1. Strabon. l. 10. & Suid. Justin. in adm. ad gentes. Greg. Naz. contra Jul. Nonnus in Greg. Theol. Joan. Vallen. Angl. Cel. Rhodig. l. 19. lect. antiqu. Pic. Mirand. Censorin. de die nat. Am. l. 16.*

Aprés quoy ce Philosophe se retira à Calcis, ville d'Eubée, craignant le peuple d'Athenes, qui étoit delicat sur sa Religion. Le seul souvenir du traitement que Socrate avoit receu de ce peuple dans une accusation pareille, épouventa tellement Aristote, qu'on croit qu'il ayma mieux s'empoisonner, que de se livrer à ses ennemis. Saint Justin & saint Gregoire de Nazianze, disent qu'il mourut de déplaisir, de n'avoir pû comprendre la cause du flus & du reflus de l'Euripe. Sur quoy quelques Modernes ont inventé cette fable, qui depuis a eu cours, que ce Philosophe se precipita dans l'Euripe, en disant ces paroles, *que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne le puis comprendre*.

D'autres croyent qu'il mourut de sa mort naturelle, & d'une douleur de colique: Censorin & Ammian Marcellin, assurent qu'il étoit fort sujet à cette maladie. Cette derniere opinion me paroit plus vray-semblable: car quelle aparence y auroit-il, qu'un homme aussi avisé que l'étoit Aristote, eut pû se resoudre à s'empoisonner, aprés avoir pris ses seuretez contre les bizarreries des Atheniens par une retraite si sage, & n'étant plus en leur pouvoir: ou bien à s'abandonner au chagrin & au desespoir de ne pouvoir comprendre le flus & le reflus: luy qui sentoit son esprit borné sur tant d'autres choses, qu'il ignoroit sans en avoir d'inquie-

quietude ? Il mourut dans son année climaterique à soixante & trois ans, le même âge auquel Demosthenes & Ciceron moururent : mais d'une mort violente. Ceux de Stagire enleverent son corps, & luy dresserent des autels. Il laissa une fille de Pythias, & un fils d'une autre femme. La fille fut mariée en secondes nôces à un petit fils de Demaratus Roy de Lacedemone: & le fils est ce Nicomachus, qu'il ayma si tendrement, & auquel il adressa ses livres de Morale.

CHAP. V. *Comparaison de leurs mœurs & de leur esprit.*

Pour conclure cette premiere partie qui ne regarde Platon & Aristote que pour leur presonne : il semble qu'on peut former ce jugemeut de leur cœur & de leur esprit, sur l'abregé que je viens de faire de leurs vies. Les mœurs de Platon paroissent plus pures & plus innocentes que celles d'Aristote. La naissance & la bonne éducation contribuerent peut-être à donner cet avantage à Platon, qui fut élevé en homme de qualité, Aristote fut reduit quelque tems à la necessité de faire l'empirique, pour avoir de quoy vivre : ainsi le mauvais état de ses affaires l'engagea à une vie plus dépendante & plus mêlée. Platon au retour de ses voyages vécut dans la retraite: & Aristote vécut assez long-tems à la Cour, exposé au tumulte de la vie qn'on y mene, & à toutes les avantures d'un courtisan. Son naturel parut principalement en la Cour d'Hermias, où il ne trouva rien qui le contraignit; sa passion pour Pythias, les adorations qu'il luy rendit, & tout cet emportement si déreglé de son amour; la maniere dont il abandonna le Prince dans sa disgrace ; ses jalousies contre Speusippus; ses animositez contre Xenocrate ; les intrigues qu'il eut dans la Cour de Philippe & dans celle d'Alexandre, qui furent l'une & l'autre assez delicates, & les soupçons pretendus d'Alexandre contre sa fidelité, sont assez voir quel étoit le fond de son cœur. Platon qui s'étoit borné à ses livres & à son

école,

école, eut beaucoup moins à démêler avec la fortune : ainsi sa vie fut plus simple, son cœur plus tranquille, sa conduite plus vertueuse, & tous ses sentimens plus honnêtes envers ses amis, & même plus religieux envers les dieux.

J'avouë après tout, que de toutes les vertus de Platon, celle qui me touche le plus, est sa pudeur & sa modestie : il ne parle jamais de son chef, luy qui sçavoit si bien parler. Ce n'est que par la bouche de son Maître qu'il s'explique : c'est Socrate qui dit tout ce que sçait Platon, & c'est le Maître qui fait tous les honneurs de la science du disciple, ou plûtôt c'est le disciple qui fait honneur à son Maître de tout ce qu'il dit & de tout ce qu'il sçait : Ainsi jamais écolier n'a eu tant de reconnoissance pour son Precepteur, que Platon en a eu pour Socrate. Aristote en use d'une maniere bien differente : il avance ses maximes, & debite sa doctrine purement de son fonds, sans faire jamais aucune mention de Platon, qui avoit été son Maître.

Pour les qualitez de l'esprit, elles étoient extraordinaires dans l'un & dans l'autre : ils avoient le genie élevé & propre aux grandes choses : il est vray que l'esprit de Platon est plus brillant & plus poly : & celuy d'Aristote est plus vaste & plus profond : Platon a l'imagination vive, abondante, fertile en inventions, en idées, en expressions, en figures, donnant mille tours differens, & mille couleurs nouvelles, & toutes agreables à chaque chose : mais après tout, ce n'est souvent que de l'imagination. Aristote est dur & sec en tout ce qu'il dit : mais ce sont des raisons, que ce qu'il dit, quoy qu'il le dise sechement. Sa diction toute pure qu'elle est, a je ne sçay quoy d'austere, & ses obscuritez ou naturelles, ou affectées dégoûtent & fatiguent la plûpart de ses Lecteurs. Platon est delicat dans tout ce qu'il pense, & dans tout ce

qu'il

qu'il dit: Ariſtote ne l'eſt point du tout, pour être plus naturel: Son ſtyle eſt ſimple & uny, mais ſerré & nerveux; celuy de Platon eſt grand & élevé, mais lâche & diffus; celuy-cy dit toûjours plus qu'il n'en faut dire, & celuy-là n'en dit jamais aſſez, & en laiſſe toûjours à penſer plus qu'il n'en dit. L'un ſurprend l'eſprit & l'ébloüit par un caractere éclatant & fleury: l'autre l'éclaire & l'inſtruit par une methode juſte & ſolide: & comme les raiſonnemens de celuy-cy ſont plus droits & plus ſimples, les raiſonnemens de l'autre ſont plus ingenieux & plus embarraſſez. Platon donne de l'eſprit par la fertilité du ſien, & Ariſtote donne de la raiſon & du jugement, par l'impreſſion du bon ſens, qui paroit en tout ce qu'il dit. Enfin, Platon ne penſe le plus ſouvent qu'à bien dire, & Ariſtote ne penſe qu'à bien penſer, à creuſer les matieres, à en rechercher les principes, & de ces principes tirer des conſequences infaillibles, au lieu que Platon en ſe donnant plus de liberté, embellit ſon diſcours, & plait davantage; mais par la trop grande envie qu'il a de plaire, il ſe laiſſe trop emporter à ſon éloquence: il eſt figuré en tout ce qu'il dit. Ce qui peut-être a donné lieu à Longin de blâmer l'uſage immoderé, qu'il fait des metaphores par une affectation trop grande du genre ſublime, où il paroit exceſſif: ſes exordes du Timée, du Phedon, du Critias, du Parmenide ont toute l'élevation, & toute la grandeur de ce genre; & ils ſortent un peu du caractere d'un Philoſophe, & d'un homme qui fait profeſſion d'enſeigner. Ariſtote ſe poſſede toûjours, il apelle les choſes tout ſimplement par leur nom: comme il ne s'égare jamais, & qu'il ne s'éleve point, il eſt auſſi moins ſujet à tomber dans l'erreur que Platon, qui y fait tomber ceux qui s'attachent trop à luy: car il ſeduit par ſa maniere d'inſtruire, qui eſt trop agreable.

Longin. c. 29. de Gen. ſub.

Plato ſuavius ad legendum, quam potentius ad perſuadendum ſcribite contra Ariſtoteles plus roboris habet quam ſuavitatis. *Carp. in Alcion.*

In omnibus quæ discenda Oratori eminuit Plato. *Fab. l. 1. c. 12.*

Mais quoy que Platon ait excellé dans toutes les parties de l'Eloquence, qu'il ait été un Orateur parfait au sentiment de Longin, qu'Hermogene assure dans ses idées, que l'Eloquence de ce Philosophe surpasse celle de tous les Orateurs: & quoy qu'Aristote ne soit nullement Eloquent: il fournit toutefois pour l'ordinaire du fond & du corps au discours: pendant que l'autre n'y donne que la couleur & la grace. C'est en ce sens qu'il faut prendre le sentiment de Quintilien, quand il dit que les Platoniciens, qui sont les principaux disciples de Socrate, perfectionnent beaucoup l'Orateur, en le preparant par leur maniere. Mais pour finir ce parallele, Ciceron pretend que Platon s'est attaché avec trop d'opiniâtreté à l'étude de la Geometrie, de la Musique & de l'Astronomie: en effet il a voulu trop raffiner sur cette connoissance des nombres, qu'il avoit prise des Pythagoriciens, & d'où il se fait des mysteres perpetuels, dans les raisonnemens les plus ordinaires de sa Philosophie. Aristote s'est borné aux choses sensibles, dont il fait le fondement le plus commun de sa science: sans s'élever au dessus de la matiere, par ces subtilitez & ces rafinemens mysterieux des nombres, où Platon s'est épuisé l'esprit. Aprés tout la difference qu'il y a entre ces deux Philosophes, sera plus aisée à remarquer dans le détail de leur methode, qui est la seconde partie que je me suis proposée dans cette comparaison.

Oratorem futurum optime Socratici præparant. *Fab. l. 10. c. 1.*

Plato in Geometria, Musica, Astris, & numeris se contrivit. *Cic. l. 1. de fin.*

LA

LA METHODE DE PLATON ET D'ARISTOTE.

SECONDE PARTIE.

PLaton n'a pas de methode bien certaine, pour expliquer sa doctrine: son genie paroît si libre, & son style est si mêlé, qu'il semble qu'il ne suive aucune regle. Mais après tout, quand on le lit avec attention, on ne laisse pas d'y remarquer quelques traits d'une methode, qui luy est particuliere, en ce qu'elle garde une fort grande liberté, & qu'elle est, pour ainsi dire, composée de plusieurs methodes. **CHAP. I.** *La methode de Platon.*

La premiere & la plus connuë de toutes ces methodes, est le Dialogue: il avoit pris cette maniere de Socrate, & des Philosophes de son tems. Diogene Laërce dit, que tout s'écrivoit alors de cette façon. Stilpon, Euclide, Glaucon, Simon l'Athenien, Xenophon écrivoient ainsi. Alexamene dont parle Aristote, fut Auteur de cette maniere d'écrire. Socrate s'y attacha comme à la plus *Laër. in Plat. Athen. l. 2. Arist. in Poët.*

O 2 natu-

naturelle, pour instruire & à la plus commode pour éclaircir les difficultez qui se rencontrent dans le détail des matieres qu'on examine : parce que dans la suite d'un discours continu, il échape bien des choses à celuy qu'on instruit, que les intervalles du Dialogue peuvent donner lieu d'examiner. Platon qui avoit été formé par Socrate, trouva encore cette maniere d'enseigner plus conforme à son genie, qui étoit grand & élevé, mais libre, & qui s'accommodoit mieux d'un entretien sans suite, où l'on n'est pas obligé de s'attacher à un dessein, ny de se borner à un même sujet. L'esprit de Platon ne peut se contraindre, ny s'assujettir à des regles : tout le distrait dans les matieres mêmes où il est le plus exact : & il y a tant de varieté dans ses Dialogues, que Pic de la Mirande assure que ses disciples mêmes ne conviennent pas encore bien precisément du sujet principal qu'il y traite. Il parle, par exemple, dans les loix, de la nature de l'ame, de sa generation, & de son immortalité : il explique son éternité dans le Phedon, & dans le Timée : dans le Dialogue du Menon, qui est un discours de la vertu, il mêle un grand traité de Geometrie, où il montre que la vertu se peut enseigner par des principes, comme l'on enseigne la Geometrie. Dans son premier Alcibiade, qui est un discours de la nature de l'homme, il fait une grande digression sur la Musique : & dans tous les sujets qu'il traite, il suit bien plus son genie que sa matiere : voilà son principal caractere. Ce n'est pas quand on y fait reflexion, qu'on ne s'aperçoive bien que ses détours ne sont pas des égaremens : on y trouve même quand on y regarde de prés, que tout a du raport au sujet principal dont il traite, & il semble n'avoir pas de dessein en aparence, quoy qu'il en ait tôûjours un caché. Mais l'on trouve aussi qu'il pourroit aller plus droit : & qu'il fait par ces détours

De Van. Doct. Gent. l. 1. c. 4.

-urs plus de chemin qu'il ne faut, pour aller au
ut qu'il se propose.

Diogene croit que Platon s'étoit attaché à cette
içon, dans le dessein d'examiner mieux les cho-
es, par l'exposition qu'il en faisoit, & par ses in-
errogations & ses réponses. C'est ce qui luy fait
ire dans son Cratyle, qu'un parfait Dialecticien
st celuy qui sçait bien interroger, & bien répon-
re: Ce que Paton sçavoit très-bien: car il étoit
ıy-même un grand Dialecticien, au sentiment
nême d'Aristote. Il y a deux difficultez à éclaircir
ur les Dialogues de Platon: La premiere s'ils ne
ontiennent que la doctrine toute pure de Socrate,
insi que Platon semble luy-même le pretendre:
a seconde, si ce sont en effet de veritables entre-
iens, & de veritables conferences, que ce Philoso-
he ait euës, avec les personnes qui y parlent.

Pour ce qui regarde la premiere difficulté, il y a
bien de l'aparence que tout ce que dit Platon dans
es Dialogues, n'est pas purement de son Maître:
qu'il a mêlé ses pensées avec celles de Socrate,
pour autoriser davantage sa doctrine, & pour don-
ner plus de poids à ce qu'il avance, & à ce qu'il
avoit apris dans ses voyages d'Egypte & d'Italie,
qui probablement ne luy furent pas inutiles. Laër-
te est de ce sentiment, & dit ouvertement que *Pla-*
ton a bien écrit des choses que Socrate n'a jamais
dites. Il y a cinq personnes dont Platon se sert dans
ses Dialogues pour s'expliquer: Socrate, Timée,
Parmenide, l'Hôte d'Athenes, & celuy d'Eleate:
qui sont deux personnes Anonymes. Il ne fait dire
à Gorgias, à Thrasymaque, à Calliclés, à Polus,
à Protagoras, à Euthydeme & aux autres, que ce
qu'il n'aprouve pas, & ce qu'il veut refuter: &
il a soin de faire parler chacun suivant son carac-
tere.

Laër. in Plat.

Pour ce qui regarde la seconde difficulté, Athe-
née y répond dans son onziéme livre: où Timon

blâme Platon d'avoir mêlé dans ſes Dialogues des choſes qui n'ont jamais été. En effet, on dit que Gorgias ayant oüi reciter le Dialogue qui porte ſon nom, declara qu'il étoit ſupoſé, & qu'il n'avoit point dit ce que Platon luy faiſoit dire. Phedon dit le même dans une pareille occaſion ; & Parmenide ne peut avoir eu avec Socrate l'entretien que Platon luy attribuë : parce qu'ils n'ont pas vêcu en même tems. Socrate ayant entendu luy même reciter le Dialogue de Lyſis, dit de Platon dans Laërce : *Ce jeune homme m'en fait bien acroire.* Et Xenophon dans Aulugelle aſſure que Socrate ne ſçavoit ny la Phyſique, ny les Mathematiques, & que les diſcours qu'on luy fait tenir ſur ces ſciences ſont ſupoſez. Mais le caractere du Dialogue permet ces libertez : comme Ciceron qui en uſoit ainſi à l'imitation de Platon, l'explique à Varron. Athenée ne laiſſe pas de reprocher ſur ce ſujet à Platon l'injuſtice qu'il a faite à Homere, de l'avoir blâmé des fictions qu'il a mêlées dans ſes Poëmes : puiſque Platon ſe donne luy-même cette liberté dans ſes Dialogues, où il traite de la Philoſophie, laquelle devoit l'obliger à ne s'attacher qu'à la verité, même juſques au ſcrupule.

La ſeconde methode de Platon eſt comme l'inſtrument le plus univerſel de la premiere, ſçavoir la definition & la diviſion, qu'il avoit priſe de Socrate. Car ce ſont les deux moyens les plus ordinaires dont il ſe ſert, pour établir ce qu'il avance. En effet, on ne peut donner une parfaite connoiſſance des choſes, qu'en faiſant connoître leur nature, ce qui ſe fait par la definition ; & la voye la plus certaine pour y parvenir eſt la diviſion. Laërce qui donne à Platon l'induction pour un troiſiéme moyen, dont il ſe ſert particulierement pour détruire ce qu'il veut refuter, en explique dans ſon

Xenophon eos mentiri dicit, qui diſſertationes de cœli natura aliiſque diſciplinis Socrati attribuerent : quod cum ſcri[illegible] Platonem in cujus libris Socrates de Phyſica, Muſica, & Geometria diſſerit. *Aul. l. 14. c. 4.*

Puto fore, ut cum legeris, mirere id nos locutos, quod nunquam locuti ſumus : ſed noſti morem Dialogorum. *Quæſt. Acad. l. 1.*

on troisiéme Livre l'usage plus au long, aussi-bien que celuy de l'ironie, que Socrate fait entrer en tout ce qu'il dit, sur tout quand il a affaire aux Sophistes. Mais je passe ces choses pour examiner ce qu'il y a de plus particulier & de plus caché dans la maniere de Platon.

C'est ce que j'apelle sa troisiéme methode, qui consiste à expliquer les choses humaines par les divines, les sensibles par les intellectuelles, les particulieres par les universelles, les images & les copies, par les idées, qui en sont les premiers modeles. Aristote assure que Platon avoit pris cette maniere de s'expliquer de Cratyle qui avoit été disciple d'Heraclite, & d'Heraclite même, comme l'enseigne Averroés: & Marcille Ficin propose cette methode dans ses Epîtres: où il dit que Platon dans le livre septiéme de sa Republique, declare que la Philosophie n'est autre chose, que s'élever de ce qui est corruptible & perissable, au premier principe qui est immuable & eternel. Il y a de l'aparence que Socrate qui avoit enseigné cette methode à Platon, l'avoit aprise de cet Indien, dont parle Eusebe, qui étant à Athenes, eut des conferences si particulieres avec Socrate. Car l'Indien luy ayant demandé ce que c'étoit, à son avis, qu'être Philosophe: il luy répondit, que sçavoir bien vivre, c'étoit être Philosophe. Cet étranger, dit Eusebe, ne fut pas satisfait de cette réponse, pretendant qu'il se trompoit: & que pour avoir une parfaite connoissance des choses naturelles, il falloit commencer par connoître les divines. Ce qui contenta si fort Socrate, que depuis il avoit coûtume de dire, qu'on ne pouvoit mieux connoître le bien particulier, que par le bien universel. Ce qui est assez conforme à cette maxime, que les Grecs avoient aprise des Indiens au sentiment d'Aristoxene: que *le bien universel doit être le plus considerable*: & cette maxime a du raport à celle

Qui à sensibilibus tollebant scientiam, quod in perpetuo essent fluxu. *Ex interpret. ex Arab. A. l. 3. de an.*

Eus. l. 2. de prap. Evang. c. 1.

Principalius est bonum.

universi. à celle que St. Augustin apelle, *la voye de la sagesse* ; qui s'aplique à connoître les choses dans leurs principes, & dans leur premier original, par la voye des idées. Ce Pere avoit apris cette methode de Platon, qu'il avoit fort étudié: Et quand on le suit & qu'on le penetre, sans s'arrêter à l'écorce, comme font la plûpart de ceux qui le lisent: on trouve qu'il n'explique souvent les choses, que par le raport qu'elles ont à leur origine, les particulieres par les universelles, les sensibles qui paroissent, par celles qui ne paroissent pas: & c'est particulierement par cette methode, que St. Augustin doit passer pour Platonicien: comme l'on peut voir dans la maniere dont il explique la grace. Je prends cet exemple, parce qu'il est celuy des Peres qui l'a mieux expliquée, & parce qu'on l'apelle le Theologien de la Grace.

Ex Euseb. in præp. Evang. ibid.

Via Sapientiæ. *Aug. l. 7. de Trinit.*

La Grace est un don, dit-il, souverainement parfait en qualité de don. Il y a trois choses à considerer dans un don: celuy qui donne, celuy à qui l'on donne, & la maniere dont on donne. Celuy qui donne, pour donner dans la souveraine perfection, doit donner du sien, & il doit être dans le pouvoir & dans la disposition de donner tout ce qui se peut donner: ainsi il doit être souverainement bon pour donner volontiers, souverainement puissant pour donner liberalement, & souverainement indépendant, pour donner sans esperance de retour: autrement ce seroit un trafic & non pas un don. Celuy à qui l'on donne, doit ne rien meriter de ce qu'on luy donne, car ce seroit une justice, s'il le meritoit: & il doit être dans l'extréme besoin; car il pourroit se passer du don, & le refuser. Enfin pour la maniere dont on donne, elle doit être libre, car ce qui se donne par contrainte, n'est pas donné, mais arraché: & le don doit prévenir le merite pour ne pas être une recompense:

il doit même preceder les desirs, les esperances, & les demandes de celuy qui le reçoit : parce qu'on pourroit le meriter par ces voyes-là. Toutes ces qualitez se rencontrant dans la grace, & sur tout dans la premiere & la plus importante de toutes les graces, qui est la Redemption, elles la rendent un don souverainement parfait. Voilà tout le Traité de la Grace de saint Augustin : & tout ce qu'il en dit en divers endroits de ses Ouvrages, se peut reduire à ces principes. En quoy il imite Platon, qui a coûtume d'expliquer les choses par leurs idées, en les reduisant à l'état où elles doivent être, & non pas à celuy où elles sont, comme il le dit dans son Dialogue du Sophiste. C'est ainsi qu'il donne l'idée de la sainteté dans son Eutyphron ; l'idée de la loy dans son Minos ; l'idée d'une Ville parfaite dans ses loix : & que dans ses livres de la Republique il propose l'idée de la justice universelle d'une Ville, avant que de proposer celle d'un Citoyen.

C'est ainsi que dans ces mêmes livres il trace le plan d'un gouvernement parfait, qui, à le bien prendre, ne peut se pratiquer que par des hommes en idée, & dont Ciceron raille si agreablement : quand il dit, *que les avis de Caton dans les déliberations, étoient quelquefois préjudiciables aux affaires : car il opinoit dans le gouvernement de la Republique Romaine, qui étoit toute corrompuë, avec la même severité, que s'il eût opiné dans la Republique de Platon.*

Cato nocet interdum reip. dicit enim tanquam in Platonis πολιτείᾳ, non tanquam in Romuli fæce sententiam. *Epist. ad Att. l. 2. op. 1.*

Cette methode des idées est la plus ordinaire de celles dont Platon se sert, & la voye la plus propre à son sentiment pour bien connoître les choses, parce qu'elles les réduit à leur principe : ce qui a rendu la doctrine de ses idées si celebre, & ce qui a si fort partagé les opinions des Sçavans sur son sentiment : sçavoir si ces idées sont éternelles, subsistantes & hors de l'entendement de Dieu :

comme l'a crû Ammonius disciple de Proclus, qui veut que ces idées, selon la doctrine de Platon, soient des modeles tout-à-fait separez de Dieu, sur lesquels il forme le plan de son ouvrage. Albert le Grand, St. Thomas, & Trapezuntius sont de cette opinion. Mais Plutarque, Alcinoüs, Plotin, Porphyre, Proclus, Jamblique, St. Augustin, Themistius, Simplicius, Plethon, & Marcile Ficin sont d'un autre avis: ils enseignent tous d'un commun consentement, que Platon n'a point crû que ces idées fussent des formes existentes par elles-mêmes, & distinctes de la connoissance & de l'entendement de Dieu, comme quelques-uns l'ont imposé à Platon. Ces idées separées sont si absurdes, qu'il n'y a aucune aparence que cette pensée ait pû tomber dans l'esprit d'un Philosophe aussi raisonnable que Platon. Ainsi dans sa doctrine, l'idée du monde n'est autre chose que l'image que le Createur s'en est formée.

Mais s'il est ainsi, Aristote s'est bien mépris, d'avoir declamé avec tant de chaleur contre les idées de Platon, puisque luy-même a été de cette opinion, comme il paroît dans ses Livres de Metaphysique, & en plusieurs autres endroits de ses Ouvrages. A quoy je réponds qu'Aristote a eu raison de combatre le sentiment de Platon sur les idées: car quoy que l'opinion de ce Philosophe n'ait rien de défectueux dans sa substance: elle est défectueuse dans sa maniere: dautant que Platon met dans Dieu deux degrez d'être tout-à-fait distincts; l'un de premier entendement, l'autre de premier principe de tous les Etres en qualité de Createur. Il pretend que ce premier entendement où se forment les idées, est l'original sur lequel le Createur prend ses desseins: & que ce principe étant distinct du Createur, les idées qui en sont les expressions, en sont aussi distinctes. Et Aristote a eu raison de combattre cette doctrine, luy qui recon-

ὁ δημιουργὸς, τὸ νοερόν. Plotin. l. 3. Enn. 5.

connoissoit une simplicité si pure dans l'Essence de Dieu, qu'il ne pouvoit pas y souffrir ces idées que Platon y distinguoit, en y distinguant l'entendement de Dieu d'avec Dieu même. C'est cette distinction qu'Aristote combatoit, en combattant les idées, comme des formes exterieures à ce premier Etre, pour ne pas souffrir du mélange ou de la composition dans sa nature. C'est le sentiment d'Aristote contre les idées de Platon : quoy que Symplicius ait crû, qu'il n'a été different de celuy de Platon sur cette question, que dans la maniere de s'expliquer : mais il n'est pas vray-semblable qu'un esprit aussi solide qu'Aristote, se soit attaché à combatre des paroles, & ait fait paroître tant de chaleur contre de simples expressions. Je devois en cette occasion l'éclaircissement que je viens de faire à la doctrine des idées de Platon, qui a donné lieu à ce different si celebre, qu'Aristote a eu avec luy sur cette matiere : je retourne à mon sujet.

Il se trouve enfin dan Platon une quatriéme methode encore plus cachée que les autres, qui consiste à expliquer la verité des choses par leurs figures. Ce que Platon pratiquoit pour attirer plus de respect à sa doctrine, en la rendant plus mysterieuse par les voiles dont il la couvroit. Les principaux interpretes de Platon ont encore augmenté l'opinion, qu'on a euë de leur maître à cet égard. Marcile Ficin dit que Platon dans les matieres importantes qu'il traite, a toûjours quelque chose d'allegorique : & il ajoûte que c'est encore un mystere inconnu à ses Commentateurs, que cette figure de l'ame qu'il explique par les nombres, dont il parle dans le Timée : & que dans l'Epinomis il y a une enigme, qui n'est pas encore dévelopée ; la naissance de l'amour dans le Banquet ; la guerre des Atheniens contre les peuples de la mer Atlantique racontée dans le Critias ; le char de l'ame, ses aîles,

Proclus, Jamblique, Porphyre. *In Plat. lib. de rep.* Quæ scripsit Plato de anima, & de ejus circuitu aliter intelligi debent, quam verba sonant. *Ficin. in Plat. Theol. l. 7. c. 4.*

ses chevaux, & le cocher qu'il luy donne dans le Phedre; la fable de la generation des animaux par Promethée & par Epimethée dans le Protagoras, sont des allegories toutes pures, si l'on en veut croire Origene, Porphyre & Proclus, ainsi que le remarque Ficin sur le Parmenide.

Socrate se servoit de cette maniere à l'imitation de Pythagore, ce qu'il faisoit principalement pour confondre l'arrogance des Sophistes, en cachant sous ces figures ce qu'il sçavoit le mieux : pendant que les Sophistes affectoient de montrer avec tant de faste, ce que même ils ne sçavoient pas. Platon prit aussi cette Philosophie symbolique des Egyptiens, qui étant fort adonnez à la superstition, s'expliquoient toûjours de la Religion par des figures. Cette maniere de traiter des choses divines leur paroissoit plus respectueuse. Leurs Prêtres entre les mains desquels étoient les mysteres, autoriserent cette methode, pour soûtenir leur credit, & pour s'attirer de la veneration par le respect des choses saintes, qu'ils cachoient aux yeux du peuple, pour ne les pas profaner. Ils crurent même, comme le remarque Jamblique, dans un de ses ouvrages, où il a expliqué leurs mysteres, qu'ils devoient en user de la sorte, pour imiter la nature qui cache sous le voile exterieur du corps les perfections de l'esprit.

Quoy qu'il en soit, cette maniere de s'expliquer s'étoit si fort établie dans l'Egypte, qu'il y a de l'aparence que les Egyptiens ayant été chassez de leur païs par Cambise qui en fut le conquerant : & s'étant depuis répandus dans toute l'Inde, ils y établirent aussi cette façon d'écrire par Hieroglyfiques, qui y est encore en usage à present, même jusques dans la Chine, avec quelque raport à celle qui étoit autrefois parmi les Egyptiens. Car ils expliquoient, comme j'ay déja dit, leurs pensées par des figures d'oyseaux, d'animaux, & d'au-

tres

tres choses sensibles qu'ils adoroient comme des divinitez : & ce fut par cette raison que les Grecs donnerent à ces figures le nom d'Hieroglyfiques. Mais je ne pretends pas que cette maniere d'écrire symbolique, qui a été la plus ordinaire de Platon, soit universellement pratiquée dans tout ce qu'il a écrit. Car il dit des choses fort à découvert, & qui sont entenduës de tout le monde: comme il y en a qui ne sont entenduës de personne, & qui sont tout-à-fait allegoriques : & Proclus son interprete le plus exact, avouë qu'il n'écrit pas bien intelligiblement en beaucoup d'endroits. C'étoit la maniere la plus en usage dans l'école de Socrate, d'écrire les choses figurément : comme il paroît dans ce fameux tableau de Cebés, qui fut un des plus celebres disciples de Socrate. Car ce tableau qui a été si estimé de toute la posterité, n'est qu'une representation toute pure de la vie humaine, sous les diverses figures dont il est remply. Voilà ce qui se peut dire de plus précis sur la methode de Platon : voyons celle d'Aristote.

ἀπαραкαλύπτως. Procl.

CHAP. II. *De la methode d'Aristote.*

Il ne faut pas s'étonner si la methode de Platon est si diverse & si peu certaine : parce que sa premiere maxime étant de ne rien assurer, & de douter de tout: il ne doit pas avoir de principes, n'ayant rien à établir. Aristote fut le premier des disciples de Platon, avec Xenocrate, qui abandonna cette maniere de douter pour s'éclaircir des choses en les aprofondissant : Si bien qu'il se fit une methode plus simple, & tout ensemble plus certaine que n'étoit celle de Platon : parce qu'il se fit des principes. Le premier de ses principes, est qu'il y a une science contre le sentiment de Platon, qui n'en croit point, n'estimant rien de certain dans la nature : il tient que l'esprit de l'homme s'obscurcit

In Platonis libris nihil affirmatur : quæritur de omnibus, nihil certi dicitur. *Cic. Acad. quæst. l. 1.*

Utrique Platonis ubertate pleni certam disciplinæ formulam composuerant : illam autem Socraticam de omnibus rebus, nulla affirmatione adhibita consuetudinem disserendi reliquerunt. *Cic. Acad. quæst.*

dans le corps, en y entrant, comme une lumiere s'éteint dans la bouë; que cette connoissance qu'a l'esprit de toutes choses, par la noblesse de son extraction divine & immortelle, se perd tout-à-fait par le commerce de la matiere: qu'ainsi la science qui luy vient par l'usage & l'experience des choses, n'est pas une veritable science, ce n'est qu'une reminiscence toute pure, comme l'explique Plotin. Aristote est d'un sentiment contraire, il croit que l'ame n'a d'elle-même aucun principe de connoissance, quand elle s'unit au corps: qu'elle n'acquiert de connoissance que par les sens, qui sont comme autant de messagers établis, pour luy rendre comte de ce qui se passe hors d'elle; que de ces connoissances particulieres, qui luy viennent par le ministere des sens, elle se forme d'elle-même, par l'operation de son entendement, des connoissances universelles, certaines, évidentes, qui sont la science.

Aristoteles ad sensibilia traduxit, quæ Pythagorici de numeris & substantiis intelligibilibus dixere. *Bessar. Card. in calum. l. 2. cap. 4.*

Ainsi la premiere methode d'Aristote est tout-à-fait oposée à celle de Platon. Car Platon pretend que pour parvenir à la connoissance des choses, il faut commencer par les universelles, & puis descendre aux particulieres; & Aristote veut que de la connoissance des choses particulieres & sensibles, on monte à la connoissance des choses generales & immaterielles: étant persuadé de ce principe, qu'il tient pour indubitable; *que rien ne peut entrer dans l'esprit que par les sens*: car l'homme étant fait comme il est, il ne peut juger des choses sensibles avec quelque certitude, autrement que par les sens. La maxime de Platon est de faire connoître les choses par les idées qui en sont comme les premiers originaux; celle d'Aristote est de les faire connoître par les effets qui sont les expressions & les copies de ces idées. L'ordre que Platon établit, est celuy de la nature qui se suit elle-même, procedant de la cause aux effets: celuy d'Aristote est l'or-

Nihil est in intellectu quod non fuerit prius in sensu. *Ex Aver. text. in Arist. lib. 1. post anal. c. 13.*

l'ordre de la connoissance de l'esprit, qui ne va à la cause que par l'effet. Voilà sa premiere methode, qu'il avoit prise de cet Archytas, qui fut disciple de Pythagore, & qu'Archytas avoit prise de Dexippus. Ce Dexippus dans l'ordre des categories dont il avoit dressé le premier plan, mettoit la substance à la tête des autres categories, comme la plus materielle & la plus sensible. Mais parce que cette connoissance des choses vniverselles, formée par la connoissance des particulieres a un principe fautif & sujet à l'erreur, qui est le sens: Aristote cherche le moyen de rectifier ce principe, en le rendant infaillible, par le moyen de son organe universel.

C'est la seconde methode d'Aristote, & c'est dans cet organe qu'il établit l'art de la demonstration, par celuy du Syllogisme. Car la demonstration est sa methode la plus ordinaire, comme le témoigne Ammonius; & Aristote apelle luy-même l'art du Syllogisme, sa methode principale. Sa Logique ne sert qu'à établir cette methode, tout ce qu'il y dit, y a du raport: Le Livre des Categories traite des parties éloignées, qui doivent entrer dans la composition du Syllogisme, qui sont les termes dans leur signification naturelle: Le Livre de l'Interpretation traite de la matiere prochaine du Syllogisme; c'est à dire des termes entant qu'ils sont capables de liaison pour servir à l'énonciation, qui est la seconde operation de l'esprit: Le Livre des Analytiques considere le Syllogisme selon les deux parties essentielles qui le composent: c'est à dire sa matiere & sa forme, & comme la matiere du Syllogisme peut être ou necessaire, ou contingente, ou sophistique, elle est expliquée selon ces differences dans la suite de ces Livres: Le Livre des Topiques sert à démêler cette matiere, quand elle n'est que probable ou contingente: Le Livre des Sophismes explique ce qu'elle a de faux

Ammon. in Arist. vita.

μέθοδον εὑρεῖν ἀφ' ἧς ἂν δυνησόμεθα συλλογίσασθαι περὶ παντός. *Top. cap. ult.*

& d'équivoque ; & le Livre des Analytiques posterieures expose ce qu'elle a de certain & de necessaire. C'est tout le détail de la methode d'Aristote, la plus parfaite & la plus accomplie de toutes les methodes. Car en effet la demonstration faite dans les principes, & de la maniere que ce Philosophe l'a conceuë, est la seule regle infaillible pour aquerir les sciences, le seul moyen qu'ait l'esprit de l'homme, pour parvenir à la certitude, qu'il cherche dans ses connoissances, & le seul instrument capable de rectifier la raison, par le discernement du vray & du faux. C'est aussi ce qui a rendu l'usage de cette methode si recommandable à tous ceux qui se sont mêlés de science, & ce qui luy a attiré l'aprobation universelle de tous les siecles, qui en ont eu la connoissance. C'est même ce qui a rendu cette methode si utile à nôtre Religion, qui s'en est accommodée pour l'établissement de sa doctrine, bien mieux que de toutes les autres ; & ce qui a fait dire à saint Jerôme, *que tout ce qu'il y a d'artifice & de perversité dans le raisonnement humain, & tout ce que la science profane du monde a de force & de pouvoir, peut être renversé par la methode d'Aristote.*

Quidquid in sæculo perversorum est dogmatum, quidquid ad terrenam sapientiam pertinet, & putatur esse robustum, hoc dialectica arte subvertetur. *Com. in Ezechiel.*

Mais une des manieres des plus ordinaires, dont Aristote se sert dans ses démonstrations, comme le remarque Averroés, est de resoudre les difficultez qu'on pourroit luy oposer, avant que d'etablir ce qu'il propose : & cet art admirable qu'il à d'établir solidement ce qu'il avance, luy fait avoir du mépris pour la methode de la *division*, qu'il juge un moyen trop foible pour parvenir à la démonstration. C'est pour cela qu'il l'apelle *un Syllogisme défectueux & imparfait*, quoy qu'elle fût ordinaire à Platon. Ce n'est pas qu'Aristote ne mette fort en usage l'*Analyse*, sur tout dans les matieres où il est obligé de descendre dans le détail des choses pour les examiner à fond ; & pour s'en faire une con-

connoissance plus distincte. L'estime même qu'il fait de cette methode, paroît, en ce qu'il cite souvent dans ses autres Livres, ses Analytiques.

C'est par cette discussion qu'il fait des matieres, dont il traite, qu'il les penetre, & qu'il y découvre ce qu'il y a de plus essentiel: pendant que les autres ne voyent que l'écorce, & ne s'arrêtent qu'à la superficie. Il est vray que les maximes qu'Aristote établit dans les sujets qu'il a examinez, sont si aprofondies, qu'elles ne paroissent vrayes, qu'à ceux qui sçavent les penetrer. Ce qui fait que la plûpart de ses definitions semblent ou trop obscures, ou peu justes: on n'en convient qu'avec beaucoup de resistence d'esprit; parce qu'on n'en est pas convaincu d'abord. Mais d'autant plus qu'on les medite, on les trouve d'autant plus veritables; parce qu'elles sont toûjours fondées sur la nature & sur l'experience. Ce qui a fait dire à un de ses plus intelligens interpretes, que *la doctrine d'Aristote a pour fondement le plus ordinaire, le sentiment commun du peuple, & le sens.* *Alexand. Aphrod.*

Il faut toutefois convenir que cette profondeur d'esprit qu'a Aristote, luy ôte souvent la liberté de s'expliquer avec toute la netteté qui seroit necessaire à un Philosophe qui veut instruire: C'est le défaut le plus ordinaire qu'on luy reproche. Themistius porte la chose trop loin, quand il dit qu'il y a de la folie de pretendre trouver le veritable sens d'Aristote dans tout ce qu'il dit: ce qui n'est vray après tout, que dans les choses où il a peine à prendre luy même party. Simplicius a crû qu'Aristote se servoit de cette obscurité pour couvrir ses sentimens, au lieu des fables & des symboles qu'il n'aprouvoit pas dans Platon: parce qu'un Philosophe qui cherche la verité pour l'enseigner, doit la découvrir par des effets sensibles; & parce que la verité ne peut être déguisée sous la couleur & sous l'om-

l'ombre des fables, qu'elle ne soit sujette à l'illusion, par des explications équivoques qu'on peut luy donner : & enfin, parce que la verité pour se laisser voir toute pure, doit se manifester par l'évidence. Ce sont les raisons qu'il raporte dans sa Metaphysique, pour condamner cette Philosophie symbolique, dont se servoit Platon. Ainsi quand Aristote ne parle pas clairement, ce n'est pas toûjours tant par la qualité de son esprit, qui est naturellement profond, que par une affectation pure d'être obscur & mysterieux, pour n'être pas entendu sans explication ; ce qu'il declare assez par le titre qu'il donne à quelques-uns de ses Livres, qu'il apelle *Acroamatiques*, parce qu'il falloit l'écouter pour le comprendre.

l. 3. Metaphys. c. 4.

Mais je trouve dans sa maniere de s'expliquer une vertu que je ne puis assez admirer : car tout éclairé qu'il est, il est aussi le plus modeste & le moins affirmatif de tous les Philosophes : il n'assure presque point ce qu'il avance, il dit simplement que cela luy paroît ainsi, & il semble ne dire ce qu'il pense qu'en hesitant. Quand Aphrodisée ou Averroës parlent de sa doctrine, ils n'en parlent que comme d'une chose évidente, & qui ne se peut contester, & il n'en parle luy-même, qu'en doutant, & avec une retenuë admirable : il semble qu'il ait toûjours de la peine à decider : ce qui est un effet d'une connoissance plus profonde : car plus on est éclairé, plus on voit sa foiblesse. Son *peut-être* qu'il mêle si souvent dans tout ce qu'il dit, me paroît si beau, & je le trouve si propre au caractere d'un homme profond & sçavant, qui bien loin de s'évaporer, a assez de modestie pour se défier de ses lumieres : que j'estime plus dans Aristote sa retenuë & sa moderation, que toute sa penetration & sa science ; c'est-là la vertu d'une grande ame. Les grands genies hesitent, où les petits esprits ne s'expliquent que par des decisions, parce qu'ils n'ont pas

pas aſſez de lumiere pour douter. Ce n'eſt pas ainſi que fait Ariſtote, il avouë de bonne foy dans les Livres de la Generation, qu'il a de la peine à éclaircir les difficultez qu'il ſe propoſe : il dit ingenuëment dans ſes Meteores, que la cauſe qu'il raporte des Cometes ne le ſatisfait pas : & dans les autres matieres qu'il examine, il ne donne ſes reſolutions que comme des doutes. C'eſt une candeur qui me paroît ſans exemple, & que je ne puis aſſez admirer. Après l'éclairciſſement de la methode de Platon & de celle d'Ariſtote, il reſte à examiner leur doctrine pour en faire la comparaiſon: & c'eſt la troiſiéme Partie.



LA

LA DOCTRINE DE PLATON ET D'ARISTOTE.

TROISIE'ME PARTIE.



A doctrine de Platon & d'Aristote est si vaste & si profonde, qu'il semble que Dieu n'ait envoyé ces deux Philosophes au monde, que pour y servir de modeles aux Sçavans, & pour donner des instructions à toute la terre. En effet, ils ont ignoré peu de choses l'un & l'autre, & leurs pensées peuvent passer pour les regles de tous les arts, & pour les principes de toutes les sciences. Mais parce que la Philosophie est seule capable de rendre l'homme sçavant par la connoissance certaine qu'elle luy donne des choses: & qu'elle seule s'aplique à perfectionner l'esprit, pendant que les autres sciences s'occupent à exercer la memoire, ou à embellir l'imagination: c'est à la Philosophie que je m'arrête particulierement pour examiner leur doctrine: c'est elle qui délivre l'entendement de l'erreur par la Logique, & le cœur des passions par la Morale, pour disposer l'homme par cette preparation à la connoissance des choses naturelles par la Phy-

Nihil tantus vir ignorare potuit. *Macrob. de Arist. Hieronym. adversf. Jovinian. l. 1.*

Physique ; & enfin à la contemplation des choses surnaturelles par la Metaphysique. Ce sont les quatre parties dont la Philosophie est composée : & c'est dans l'ordre de ces parties que j'examine la Philosophie de Platon & d'Aristote.

CHAPITRE I.

La Logique de Platon.

Platon n'a écrit aucun ouvrage qui porte le nom de Dialectique ou de Logique, comme cette partie a été apellée depuis : parce que Socrate l'estimoit peu. Il est vray que Plotin a écrit un Livre de la Dialectique de Platon : mais il n'a donné aucune suite naturelle de preceptes pour établir cet art : & Apulée ayant entrepris de parler de la Philosophie de Platon, n'a fait mention que de sa Morale & de sa Physique : ce qu'il dit de la Logique est pris du Livre de l'Interpretation qu'Aristote en a écrit. Mais après tout, si l'on examine soigneusement la Logique de Platon, on trouvera qu'il en a une, dont la fin est de délivrer l'esprit de l'erreur & de l'opinion, pour y introduire la science : & cette science n'est autre chose que la reminiscence qu'il enseigne dans son Philhebe, dans son Menon, dans les Livres de la Republique, & dans quelques autres endroits de ses Dialogues.

Facta est ars disserendi, quam minime probabat Socrates. *Cic. Acad. 1.*

Alcino. c. 5. de doct. Plat.

Plat. l. 6. c. 7. de rep. in Sophist. & aliis locis.

Ainsi le premier employ de la Dialectique de Platon, est de purifier l'esprit, pour le disposer à la parfaite connoissance des choses par leurs idées : comme par exemple, il conduit l'esprit à la connoissance du bien, par la veritable idée du bien, à la connoissance de la beauté par l'idée de la beauté : car les seules idées des choses sont capables de donner cette connoissance certaine, qui fait la science : dautant qu'elles sont immüables & éternelles, & que tout le reste est changeant, les sens mêmes par qui l'on ressent ce que l'on connoît, sont trompeurs. C'est la fin que propose Platon à sa Dialectique : les moyens les plus ordinaires dont il se sert pour arriver à cette fin, sont la division, la definition, l'induction, & la suposition.

Par

Par la division, dont il traite fort au long dans son Politique, il fait la veritable analyse du genre en ses especes : & il trouve par ce premier moyen la difference essentielle de chaque chose : ce moyen est la voye la plus certaine pour parvenir à la definition, comme le remarque Alcinoüs : & la definition fait connoître l'essence. Ce qui a fait dire à Platon dans son Cratyle, que le Dialecticien est le seul capable de donner le nom aux choses : parce qu'il est le seul qui puisse en connoître la nature. Par l'induction, il remonte des choses singulieres aux universelles, & il fait voir les contrarietez des particulieres par les opositions generales. Enfin, par la suposition qui est son dernier moyen, il découvre comme par degrez, les perfections & les imperfections de chaque chose. Par exemple, il fait voir la beauté de l'esprit par la beauté du corps, & la beauté des devoirs par celles de l'esprit. Alcinoüs explique cet art plus au long, dans le Traité qu'il a fait de la doctrine de Platon. Plotin raporte les moyens, dont se sert ce Philosophe pour se garantir des Sophismes, par l'explication & la distinction des propositions, comme Socrate luy avoit enseigné : quoy que Socrate au sentiment d'Aristote fût plus habile à former des difficultez par ses interrogations, qu'à les resoudre par ses réponses. Voilà en abregé tout l'art de la Dialectique de Platon, qu'on peut recueillir de ses Dialogues du Cratyle, du Parmenide, du Protagoras, du Sophiste, de l'Euthydeme, & du Politique : elle se trouve dans tous ces endroits, comme par morceaux, sans suite, & sans liaison.

Alcin. c. 5. & 6.

Plotin. l. 3. en. 5. c. 5.

On ne peut pas douter que Platon n'ait la connoissance des trois operations de l'esprit : il les a distinguées dans son Sophiste, & il a sceu sans doute les Categories, parce qu'il avoit vû l'ouvrage de cet Archytas, qui fut disciple de Pythagore, & le premier qui en ait écrit. Mais quoy qu'en dise Alcinoüs,

noüs, il n'a point du tout connu ny la forme du Syllogisme, ny la distinction des trois figures de l'argumentation. Aristote en est l'auteur, & tous les Sçavans en conviennent: voyons sa Logique.

CHAP. II. *La Logique d'Aristote.*

La Logique d'Aristote est sans doute plus distincte & plus methodique que celle de Platon: & quoy qu'Aristote se soit fort servy de la Logique de Zenon d'Elée, qui en avoit écrit trois Livres longtems avant luy, quoy qu'il ait tiré de grandes lumieres de la Dialectique de cet Euclide, qui étoit de Megare, & disciple de Socrate: il est certain toutefois qu'il a mieux connu la matiere de cet art, qu'il l'a plus aprofondie, qu'il en a plus éclaircy les parties, & qu'il les a mieux arrangées qu'aucun des Philosophes qui en eussent écrit avant luy. On peut dire qu'Archytas, Zenon, Euclide & Platon ont inventé la matiere de la Dialectique: mais qu'Aristote en a luy seul dressé la forme: ce qui même luy a donné lieu de s'en faire honneur, & de dire que pour ce qui regarde la consommation du Syllogisme, les autres n'en ont rien dit avant luy. C'est luy en effet qui a inventé l'art de la parfaite Démonstration, en renfermant la capacité presque infinie de l'esprit de l'homme dans trois operations, comme dans des bornes fixes, au de là desquelles cet esprit, tout libre & indépendant qu'il est, ne peut aller: c'est luy aussi qui a trouvé le secret de rectifier ces operations, pour en faire une matiere déterminée au Syllogysme.

περὶ δὲ τοῦ συλλογίζεσθαι παντελῶς οὐδὲν εἴχομεν πρότερον λέγειν. Elench. c. ult.

In dialecticis nihil penitus, ut ipse testatur Aristoteles ab antiquis scriptum aut dictum erat. *Trapez. in comparat. Plat. & Arist. l. 1.*

C'est luy enfin qui a reduit dans trois figures qu'il a inventées, toutes les liaisons imaginables des deux termes, qui composent l'énonciation avec le terme commun, pour établir la forme de la Démonstration; mais une forme toûjours directement concluante par une regle, qui porte le caractere de la même infaillibilité, que les Démonstrations de la plus exacte Geometrie: c'est au chapitre quatriéme du Livre premier des Analytiques, qu'il expli-

explique ce nouvel art de la construction du Syllogisme. Et c'est par cet art merveilleux que ce Philosophe a sceu trouver le moyen de donner à la pensée, qui est toute spirituelle, la même regle qu'on impose à la quantité, qui est toute materielle: & d'établir dans le raisonnement de l'esprit humain, & dans ses operations, qui sont essentiellement libres & contingentes, une infaillibilité pareille à celle qui se trouve dans les Démonstrations Geometriques, qui sont essentiellement necessaires. Ce qui me paroît si digne d'admiration, que je ne trouve rien de comparable dans toutes les productions les plus surprenantes de l'esprit de l'homme: car que peut-on concevoir de plus ingenieux, que cette invention des trois figures du Syllogisme, qui se forment de la diverse situation de deux termes, avec le terme commun dont il est composé? Et que peut-on penser de plus admirable que la certitude & l'évidence de la conclusion aprés les deux premisses, quand il n'y a rien de vicieux, ny dans la matiere, ny dans la forme?

En verité quand je fais reflexion à l'arrangement universel de la Logique d'Aristote, & à cet ordre merveilleux de toutes les parties qui la composent: quand j'examine les précautions que prend ce Philosophe dans la préparation generale de la matiere, qu'il destine à l'argumentation: c'est à dire à l'établissement de l'ouvrage le plus solide que l'esprit humain puisse former: & sur le fond le plus frêle & le plus variable qu'on se puisse imaginer, qui est la pensée & la parole: je suis épouvanté de la grandeur du genie qui a pû concevoir un dessein pareil à celuy-là. Que n'a-t-il point fait aussi pour donner un caractere de fermeté & de consistence à une matiere si foible & si incertaine? Cet ouvrage renfermoit des difficultez qui paroissoient insurmontables: il falloit ôter l'ambiguité aux paroles, par une explication nette de ce qui étoit équivoque, & de

de ce qui ne l'étoit pas, en fixant les termes à leur sens propre & naturel. Il étoit necessaire d'éclaircir la confusion de la pensée, si ordinaire à l'esprit par la multiplicité de ses idées, de déveloper les plis & les replis des operations de cet esprit, de dissiper l'embarras presque inévitable des diverses especes de propositions particulieres, universelles, conditionelles, absoluës, complexes, incomplexes, affirmatives, negatives, modales, équipollentes, & contradictoires: afin d'accoûtumer l'esprit à une representation nuë & simple, qu'il se doit former des objets, pour juger des choses, comme elles sont en elles-mêmes. Il falloit enfin découvrir les déguisemens & les artifices de l'entendement, qui sont innombrables, pour remedier à tous les défauts & à toutes les illusions de l'argumentation, & mettre au jour les faussetez & les impostures de tous les Sophismes, & de tous les paralogismes imaginables.

Ce n'est pas tout: car ce Grand homme après avoir découvert entierement ce qu'il y a de plus obscur & de plus caché dans l'esprit: & après avoir renfermé dans trois operations fort simples, l'infinité de la pensée par cet art qu'il a inventé: il a encore trouvé le moyen de rectifier ces trois operations dans toutes les parties de sa Logique: il a corrigé les défauts de la premiere, par le Livre des categories, dans lequel il enseigne à distinguer les idées de chaque chose, selon l'ordre naturel que l'entendement doit garder pour les concevoir: il a reformé les défauts de la seconde operation, qui est l'énonciation, dans le Livre de l'Interpretation, & dans le Traité *des postpredicamens & des antepredicamens*: où il explique la signification des termes, & les liaisons contingentes ou essentielles des uns avec les autres. Enfin il redresse ce qu'il y a de défectueux en la troisiéme operation, dans les Livres des *Topiques*, *des Analytiques*, *& des Sophismes*: & c'est dans ces Livres qu'il établit la construction

P des

des trois Syllogismes, du Sophistique qui fait l'erreur; du Dialectique qui fait l'opinion; & du Demonstratif qui est le seul Syllogisme parfait par la qualité de sa matiere & de sa forme, & qui fait la science. Ainsi tout se suit dans la Logique d'Aristote, tout va au même but, & tout concourt à l'établissement de la Demonstration par le Syllogisme, qui est le principe universel de toutes les sciences. Car on ne peut rien sçavoir seurement sans cet art, d'autant que par la Démonstration non seulement on a une parfaite certitude que la chose est: mais on a encore une parfaite connoissance de la raison par laquelle elle est, qui est le fruit le plus essentiel de la science.

Si bien que toutes les Logiques des autres Philosophes anciens & modernes, ne sont bonnes qu'autant qu'elles ont de raport à la Logique d'Aristote: & à les bien examiner, on les trouvera défectueuses dans les choses où elles ne conviennent pas avec la Logique de ce Philosophe, qui doit être la regle des autres Logiques, par l'art de la Démonstration qui en est le fondement. Mais est-il certain qu'Aristote soit le veritable Auteur de cet art? J'avouë que pour en preparer la matiere, il s'est servy des Categories d'Archytas & d'Ocellus: qu'il a apris de Democrite & de Socrate l'usage de la définition, pour parvenir à cet art: qu'il a tiré du Cratyle de Platon la distinction des termes par leur propre signification: qu'il a pris du Dialogue de l'Euthydeme une partie des observations qu'il a faites dans son Livre des Sophismes: que la premiere connoissance de la methode des consequences, de tout cet art captieux des dilemmes luy est venuë de Zenon Eleate: que Timée de Locre luy a donné la premiere idée du Syllogisme, lequel fut depuis perfectionné par Zenon, comme il paroît dans le Commentaire de Proclus sur le Parmenide de Platon: & qu'enfin il a trouvé les premiers traits

traits de la Démonstration dans les propositions évidentes par elles-mêmes du Timée & du Theetete. Mais après tout, il est indubitable qu'Aristote est le premier Auteur de la forme du Syllogisme: & de la methode d'en rectifier parfaitement la matiere, en ôtant la confusion aux pensées, l'équivoque aux paroles, l'artifice & le déguisement aux propositions, dont se forment le Sophismes. Les principaux Interpretes d'Aristote sont de ce sentiment. Aristote l'avouë luy-même, comme je l'ay remarqué sur la fin de ses Livres de sa Dialectique: & Ciceron le declare assez ouvertement dans le Livre de ses Topiques.

Demonstrandi viam rationemque certissimam quis unquam ante Aristotelem explicavit? *Trapesunt. l. 1. de comp. Plat. & Arist. c. 4.* Aristoteles dialecticæ artis universæ & inventæ perfectæ autorem se prædicavit. *Ram. c. 7. l. 1. schol. dialect. Ammon. in Arist. vita Philop. c. 22. in analyt. Alex. Aphrod. Simpl. Averroës. Theod. Logot.*

Ainsi la difference qu'il y a entre la Logique de Platon & celle d'Aristote, est que celle de Platon est répanduë dans ses Ouvrages, sans ordre, sans dessein, sans principes, & presque sans methode: & que celle d'Aristote est renfermée dans ses Livres de Dialectique, où elle est établie solidement dans toutes ses parties: & Gassendy ne l'auroit pas peut-être trouvée imparfaite, par le suplément de Porphyre, qu'il a crû necessaire pour y servir d'introduction, s'il eût fait reflexion que ce traité qui a été mis à la tête de la Logique d'Aristote, est pris de sa Metaphysique, d'où Porphyre l'a tiré: & il y a aparence que ce suplément eût été inutile, s'il ne se fût rien perdu des Livres de Logique d'Aristote, dont Diogene Laërce fait mention. Je passe à la Morale. *Laër. l. 5.*

CHAP. III.

La Morale de Platon.

C'est cette Partie de la Philosophie qui aprend aux hommes à bien vivre, comme la Logique aprend à bien penser. Socrate à été le premier Auteur de la Morale: quoy qu'Esope en eût donné quelque tems avant luy des leçons qui avoient été bien receuës du peuple, par l'art qu'il avoit de les rendre agreables avec ses fables, qui sont en-

Socrates mihi videtur (quod constat.

encore aujourd'huy si celebres. Mais il n'y a rien d'établi dans cette Morale d'Esope, comme dans celle de Platon, qui a un art & des principes, dont voicy l'abregé recueilly de divers endroits des Dialogues du Phedon, où il traite de l'ame; du Philhebe, où il parle de la volupté; du Banquet, où il décrit l'amour; du Phedre, qui est un discours du bien; du Menon, qui est un éloge de la vertu; du Lachés, où il traite de la temperance; du premier Hippias, où il parle de l'honnêteté; du second, où il parle du mensonge; de ce qu'il dit de l'homme dans son premier & son second Alcibiade; & sur tout de ses Livres de la Republique, où il a réüny les principales maximes de la doctrine des Mœurs au sentiment de Marcile Ficin. C'est particulierement en ces Livres qu'il établit la fin des actions humaines, pour le premier principe de sa Morale. Car l'homme ne peut agir conformément aux lumieres de la raison, sans se proposer une fin de ses actions, qui doit en être le motif & le principe. La fin de l'homme dans chaque action, dit-il, est son bien; & la fin derniere de toutes ses actions est son souverain bien. Tout autre bien ne peut parfaitement remplir la capacité de ses desirs, qui est infinie. Le seul souverain bien, dit Platon, est le souverain Etre: parce qu'il renferme tous les biens, & il peut être possedé par l'entendement & par la volonté de l'homme, étant comme il est souverainement intelligible, & souverainement aymable. La vertu est la seule voye, à son sentiment, qui peut conduire à la possession de ce bien, en reprimant les mouvemens de l'apetit, qui luy sont contraires. C'est la vertu, dit-il, qui perfectionne l'homme, en reglant ses devoirs à l'égard de Dieu par la religion, & à l'égard de l'homme par la societé & par l'amitié: il distingue les diverses especes d'amitié, il comte l'amour entre ces especes, il expli-

inter omnes) primus à rebus occúltis & ab ipsa natura involutis, avocavisse Philosophiam ut de virtutibus & vitiis quæreret. *Cic. Tuscul.* 1.

explique les effets du bon & du mauvais amour ; de l'amour du mary envers la femme ; du pere envers ses enfans ; du citoyen envers le citoyen & l'étranger ; & enfin de cette amitié generale qui fait le lien de la société, dont il donne une parfaite idée dans ses Livres de la Republique.

Il marque aussi dans le même lieu divers traits de cette honnêteté, qui est la vraye pratique de la Morale civile : il fait voir au jeune Alcibiade que l'honnête homme ne fait point le suffisant, quoy qu'il le soit, & qu'il ne se pique jamais de rien. Quoy qu'il y ait de la gloire à bien faire des vers, & d'être assez grand Poëte pour ressembler à Homere, il avouë qu'il ne voudroit pas luy ressembler par cette qualité, qui devient honteuse dès qu'on s'en pique assez pour prétendre se faire considerer par si peu de chose ; & il declare dans son Gorgias qu'il ne trouveroit pas beau de devenir le Maître de la Grece par son éloquence, comme si Demosthene le fût devenu par la sienne, dautant qu'il trouvoit dans cet Empire, que l'Orateur s'aquiert sur les esprits, je ne sçay quel air d'usurpation qu'il n'aprouvoit pas, tant sa Morale étoit delicate : il est vray que jamais Morale n'a été plus droite que la sienne, ny plus propre à former un veritable honnête homme.

Dans l'abregé de ses loix, il examine si l'homme peut être souverainement heureux, ce qui est la fin de toute sa Morale : & il conclut contre l'opinion de quelques Philosophes de son tems, qu'il le peut en effet, autrement le plus naturel & le plus sincere de tous ses desirs, seroit le plus faux & le plus inutile. Mais il avouë aussi qu'il ne peut être parfaitement heureux en cette vie, pendant que le corps & l'esprit, dont les interêts sont si differens, sont unis ensemble. Ainsi il ne peut être heureux qu'après la mort, auquel tems les hommes seront punis ou recompensez, selon leur con-

duite, bonne ou mauvaise. Dans son Dialogue du Gorgias, il parle d'un Juge qui sera une destinée aprés cette vie à un chacun selon son merite. Il traite fort amplement au dixiéme Livre de sa Republique, de la recompense & de la punition des ames aprés leur mort. Dans son Phedon il enseigne que cette vie n'est qu'une preparation à une autre plus parfaite, & que la Philosophie aprend à l'homme à bien mourir, en luy apreuant à être le maître de ses desirs. C'est à peu près le détail de la Morale, qui se peut recueillir des ouvrages de Platon, où elle est répanduë, mais toûjours sans ordre & sans suite.

CHAP. IV. *La Morale d'Aristote.*

La Morale d'Aristote est plus simple à la verité, & moins éclatante que celle de Platon: mais elle est plus solide & plus suivie: en voicy l'abregé reduit en principes. Dans les dix Livres qu'Aristote a écrit à son fils Nicomachus, il cherche quelle est la fin derniere de l'homme, qui doit être sa vraye felicité. Aprés avoir établi qu'il y en a une, il déclare que ce n'est, ny les plaisirs des sens, ny les richesses, ou les autres biens du corps, ny les honneurs, ny même la vertu; parce que tous ces biens ont raport à un autre bien; *& la vraye beatitude*, dit-il, *est un bien universellement desiré de tout le monde, qu'on desire par luy-même, & pour lequel on desire tous les autres biens.* C'est la définition qu'il en donne. Comme ce bien ne peut s'aquerir que par la vertu, il explique ce que c'est que vertu. C'est une habitude au bien qui consiste dans une espece de milieu, qui se trouve entre les deux extrémitez du vice: il montre ce que c'est que ce milieu dans le détail de la Force, de la Justice, de la Prudence, & de la Temperance, qui sont les vertus principales de sa Morale. Comme par exemple, ce milieu qui fait la vertu de Temperance, regle la douleur & le plaisir, & reduit l'un & l'autre dans un temperament juste qui fait la

vertu.

vertu. Il y a de la foibleſſe à trop aymer le plaiſir, comme il y en a à trop craindre la douleur. La Temperance modere ces deux foibleſſes, & devient une vertu par le temperament de l'une & de l'autre. Cela étant établi, il examine la nature de l'action, qui porte l'homme à la vertu, qui eſt une operation libre de la volonté, qui ſe determine au choix qu'elle fait du bien. Ce qui luy donne lieu d'expliquer au long ce que c'eſt que la volonté, par le détail de ſon action libre ou contrainte; volontaire ou non volontaire, qui eſt un des beaux endroits de la Morale d'Ariſtote, parce qu'il y explique tout ce qui regarde la liberté & toute l'œconomie des actions humaines: d'où il paſſe à la Force & à la Temperance. Il propoſe la nature & les effets de ces deux vertus, & à l'occaſion de la Temperance, il ſuit toutes ces vertus qui en ſont des dépendances, & qui ont les biens & les honneurs pour objet. Il dit, que la vertu qui regarde l'uſage des grandes richeſſes eſt la magnificence: celle qui ne regarde que l'uſage des mediocres eſt la liberalité: la vertu qui regarde les honneurs ordinaires, eſt le deſir de la gloire: celle qui regarde les honneurs extraordinaires, eſt la magnanimité. Et comme la Temperance regle toutes les vertus qui regardent la ſocieté, il les expoſe l'une après l'autre. La premiere qui s'occupe à ôter les obſtacles du commerce de la vie civile, en reprimant les rudeſſes & les aigreurs, eſt la douceur & la manſuetude: les autres vertus dépendantes de la Temperance, qui contribuënt à rendre ce commerce de la ſocieté ſeur & agreable, ſont la candeur ou la ſincerité qui regle les penſées, l'affabilité qui regle les paroles, & la civilité qui regle les actions.

Ainſi après avoir établi dans la premiere Partie de ſa Morale, l'eſſence de la vertu privée, il établit dans la ſeconde la vertu civile. Il commence par la

Justice, dont il explique la nature, & en distingue les especes : il conclud le discours qu'il en fait par l'explication du droit naturel, qui est commun aux hommes & aux animaux, & du droit des gens qui n'est commun qu'aux hommes, parce qu'il fait de l'un & de l'autre les principes fondamentaux de la Justice. De là il descend aux vertus de l'entendement, & puis à celles de la volonté : parmi les vertus de l'entendement, il comte la Prudence pour la plus considerable : parce que c'est elle seule qui fait la droite raison, sans laquelle il n'y a point de vertu. L'usage de la Prudence dans la vie civile est la Politique, comme celuy de la vie privée est l'œconomie : & l'objet general de cette vertu est ce qu'il faut faire, & ce qu'il ne faut pas faire, dans les circonstances des affaires qui se presentent.

Il descend jusques à l'explication des dispositions, & des obstacles de la vertu, qui sont les habitudes imparfaites : il dit que la molesse & l'impatience sont les obstacles à la vertu, comme la patience & la moderation en sont les dispositions : & il ajoûte que la douleur & le plaisir sont la matiere ordinaire de ces habitudes. Ce qui fournit un ample sujet de discourir à cet Auteur. Car il reduit tout au plaisir & à la douleur, qui sont les ressors les plus ordinaires des mouvemens de l'ame, & le principe le plus universel des passions. Il conclut cette Partie qui regarde la societé, & que Ciceron a si bien expliquée dans le Livre de ses Offices, par un traité de l'amitié qui est admirable : il en explique la nature, les differences, l'usage dans la bonne & dans la mauvaise fortune, & sa necessité dans l'action la plus ordinaire à l'homme qui est la conversation : il remarque la conduite qu'il faut tenir dans l'amitié pour la cultiver, & il propose diverses questions sur l'amitié, dont il donne la resolution. Enfin, il acheve sa Morale par la beatitude,

tude, qui en est le principe & la fin, & il décrit la nature du veritable plaisir, pour donner une idée de la felicité; & quoy qu'il avouë que la vertu est le seul moyen de l'aquerir, il pretend que la prosperité & les richesses y peuvent contribuer: & après avoir montré que la souveraine beatitude consiste dans l'action, il conclud qu'il y a une beatitude pratique, qui est celle de l'homme, & une purement contemplative que est celle des Dieux.

Dans les deux Livres des grandes Morales, il traite des moyens d'aquerir la vertu par les biens qu'il regarde comme les instrumens du bon-heur: il les distingue, en trois sortes de biens, ceux du corps, ceux de la fortune, ceux de l'esprit; il considere ensuite les habitudes de l'ame, les principes de ses operations: & repassant sur ce qu'il a dit dans ses dix Livres, il fait les caractéres de la probité, de l'adversité, & de la prosperité.

Enfin, dans ses sept Livres à Eudeme, qui étoit son amy, & qui avoit été son disciple, il y propose trois sortes de vie, une vie d'occupation, une vie de plaisir, & une vie de repos & de meditation: Il prefere la vie d'occupation & des affaires aux deux autres, il décrit les vertus necessaires à cette vie occupée, & il fait un éloge de la vertu en general, qu'il apelle comme Platon, l'harmonie de l'ame par le reglement des passions, & il dit quelque chose des vices contraires à la vertu: Ce que saint Thomas a depuis expliqué plus au long dans sa seconde Partie. Et pour consommer la Morale, il traite dans ses Livres de la Republique, & dans ses Livres de Politique, des societez, & des gouvernemens, de Communautez, de Villes, d'Etats, de Republiques: des Loix, des déliberations, de l'autorité, de la paix, de la guerre, des seditions, des finances, du commerce, des arts: des devoirs du mary, de la femme, du pere, des enfans, des domestiques, des citoyens, sans ou-

blier rien de ce qui regarde la vie civile, ou la vie privée.

Idem fons utrique, eadem rerum expetendarum fugiendarumque partitio. *Cic. 1. quæst. Acad.*

Ainsi la Morale d'Aristote est peu differente de celle de Platon, pour les principes. Car ils conviennent d'une fin derniere de l'homme, du moyen d'y parvenir, qui est la vertu : ils distinguent l'un & l'autre les vertus, & les definissent en general de la même maniere. La difference qu'il peut y avoir, est que la Morale d'Aristote est trop humaine, & trop renfermée dans les bornes de cette vie, il ne propose presque point d'autre felicité à l'homme que celle de la vie civile. La Morale de Platon est plus noble & plus relevée ; c'est une preparation à une vie plus pure & plus parfaite, & il pretend en son premier Alcibiade, que cette vie est une ressemblance à la vie de Dieu : En quoy il surpasse infiniment Aristote, aussi-bien que dans l'idée universelle qui se forme de cette beatitude & de toutes ses circonstances.

Plato Aristotele divinior in Moralibus. *Carp. in Alcin.*

Mais après tout ce que dit Platon de la beauté de la vertu, & de la laideur du vice, des peines & des recompenses, des bonnes & des mauvaises actions, il le dit moins en Philosophe qu'en Declamateur : il supose les choses, sans les prouver : il veut plaire à l'esprit, sans se soucier de le convaincre. Au lieu qu'Aristote n'avance rien qu'il n'établisse : avant que de parler de la derniere fin, il prouve qu'il y en a une : il examine en quoy elle consiste : & il ne dit son sentiment qu'après avoir refuté les sentimens des autres. De façon qu'il éclaircit les doutes, & il établit les veritez avec un ordre, une netteté, & une penetration qui remplit tout son sujet, & développe toute sa matiere. Et parlant en general, ce Philosophe laisse échaper dans cet Ouvrage admirable de sa Morale, de certaines étincelles de lumiere, & des traits de bon sens, qui doivent être des sujets d'admiration à tous les sages, & à tous ceux qui se donnent le loisir d'y faire reflexion.

Com-

Comme, par exemple, quand il distingue dans l'idée qu'il donne du Magnanime, le vray brave d'avec le faux, en ce que le premier ne s'expose jamais aux grands perils, que pour de grandes choses; comme pour sa gloire; pour la patrie; pour son Prince; pour ses amis; & il ne s'y expose jamais qu'avec bien de la prudence & de la circonspection. Le faux brave au contraire, s'expose à tout ce qui a de l'aparence de peril, pour peu de chose, inconsiderément, & sans précaution: ainsi ce n'est toûjours qu'un fanfaron, & non pas un vray brave. Il dit ailleurs que la pudeur qui peut être une vertu dans un jeune homme, est un défaut dans un vieillard: parce qu'elle ne peut avoir d'excuse raisonnable que par l'ignorance, qui est honteuse dans une personne âgée; & quoy que la pudeur serve de frein à l'impudence qui est un vice, neanmoins toute pudeur qu'elle est, ce n'est pas une vertu. Il enseigne au quatriéme Livre que la colere qui peut être une vertu dans un soldat, est un vice dans un Capitaine. L'un agit de la tête, l'autre de la main; la colere ayde au second, & nuit au premier, & cette passion ne doit servir à celuy qui commande que d'un suplément à l'autorité. Il ajoûte au même lieu, que la colere est une passion moins injuste que l'incontinence, parce que la colere suit toûjours quelque aparence de raison, l'incontinence ne la connoît pas même. Il dit que la colere d'un homme sage est pire que celle d'un fou: comme la fureur d'une bête est moins dangereuse que celle d'un homme, parce que celle d'une bête est sans principe, sans methode, & sans dessein. *Lib. 3. c. 7. Ethic.* *Lib. 4. c. ultimo.* *Cap. 8. l. 4.*

Il propose sur la fin du second Livre, une regle admirable de la maniere dont il faut juger de ces choses, qui deviennent quelquefois dangereuses, parce qu'elles sont trop agreables. Cette regle est prise sur l'exemple du conseil que tint Priam dans l'Illia- *ἐν παντὶ δὲ μάλιστα φυλακτέον τὸ ἡδύ. Ethic. 2.*

l'Iliade d'Homere, quand on délibera de ce qu'il falloit faire d'Helene, lors que la ville de Troye fut assiegée par les Grecs. Le conseil loüa la beauté de cette Princesse sans s'y laisser surprendre : & il ordonna qu'elle fût renvoyée en son païs sans en être touché. C'est ainsi, dit Aristote, qu'il faut juger du plaisir, sans exposer son integrité, en s'y laissant corrompre : & c'est ainsi qu'il faut y renoncer, sans même le ressentir, ce qui est un des grands écueils de la vie. Car il est assez difficile à l'homme de n'être pas sensible au plaisir, dans une aussi grande fragilité qu'est la sienne.

Il dit au commencement du troisiéme Livre, que dans les déliberations de Morale, rien n'est d'ordinaire plus embarassant, que le discernement juste qu'il faut faire de deux biens utiles, ou de deux biens honnêtes, pour suivre l'un plûtôt que l'autre. Comme, par exemple, si Hippolyte, solicité par les empressemens & les caresses de sa belle mere, doit se taire & mourir, ou s'il doit parler. S'il parle, il deshonore la Princesse qui l'ayme; s'il se tait, il se deshonore luy-même ; & tout innocent qu'il est, il passe pour criminel auprès de Thesée son pere. Aristote conclut qu'il n'y a rien de plus difficile, que de sçavoir bien precisément le parti qu'on doit prendre entre deux extremitez si delicates, & qui ne sont ny l'une ny l'autre contraires à l'honnêteté. Mais rien ne se peut dire de plus honnête, ny même de plus consciencieux, que ce qu'il dit au même lieu qu'on doit souffrir, & jusques où l'on doit souffrir pour faire son devoir. C'est-là qu'il propose si l'on doit faire quelque chose d'injuste pour sauver un amy ou un de ses proches qui seroit entre les mains d'un Tyran : & il regle les choses d'une maniere, qu'on trouve en cet endroit la veritable distinction, & l'ordre naturel des devoirs, pour les reduire à une juste dépendance les uns des autres. Le milieu

qu'il

qu'il établit entre la simplicité & la finesse, dans son Traité de la Prudence, afin que la simplicité ne tombe point en bêtise, ny l'industrie en finesse & en artifice, est un grand principe pour sçavoir vivre dans le monde. Il donne par cette distinction le juste temperament, qui fait la vraye bonté du cœur & de l'esprit. Il remarque au même lieu que la prudence est la regle des actions de l'homme, comme l'art est celle des operations. Il remarque dans son Traité de l'Amitié, que les bienfaits & les services qu'on reçoit reciproquement de ses amis, ne doivent être que des suites, & des effets de l'amitié, & n'en doivent jamais être la cause. *Lib. 6. Ethic.*

Mais rien ne me paroît dans toute la Morale d'Aristote, d'un jugement plus exquis & d'une plus grande penetration, que l'observation qu'il fait au Chapitre troisiéme du septiéme Livre: où il enseigne que dans les déliberations des actions humaines, c'est le cœur qui délibere & qui conclut, non pas l'esprit: & que la decision de ce qu'il faut faire se prend moins des veuës de l'entendement que du mouvement de la volonté. C'est ainsi que l'homme sensuel dans son raisonnement prefere le plaisir à l'honnêteté, parce que son cœur est moins touché du bien honnête que de l'agreable: le vertueux conclut au contraire, que le bien honnête est preferable au bien sensible: parce qu'il est plus conforme à ses mœurs & à son esprit. Ainsi chacun juge des choses selon le penchant de l'affection qui le possede: & c'est ainsi que la volonté entraîne l'entendement. Et c'est de ce principe que naissent tous ces faux raisonnemens de la passion & de l'interêt, & d'où se forment tous les sophismes de l'amour propre, sous lequel fléchissent tous les devoirs: c'est aussi sur cette maxime que saint Augustin a étably toute la conduite de l'amour sensuel & de l'amour spirituel: sur quoy *διὰ τὸ πάθος ὑπὸ τοῦ πάθος. Ibid.*

roule toute la Morale Chrêtienne. Ariſtote explique encore mieux ce myſtere en cet endroit du Livre ſeptiéme, où il reduit le principe de toutes les actions de l'homme au plaiſir & à la douleur, qui ſont les deux reſſorts univerſels des paſſions. Je me ſuis étendu plus au long ſur la Morale d'Ariſtote, parce qu'elle me paroît ſon Chef-d'œuvre: & le ſeul arrangement de cette Morale, reduite à nos manieres, ſelon l'ordre naturel des matieres, ſeroit à mon ſentiment le plus beau deſſein de Livre qu'on ſe pût imaginer: voyons la Phyſique.

CHAP. V. *La Phyſique de Platon.*

Il n'y a rien où l'eſprit de l'homme ait moins penetré que dans la connoiſſance de la nature. Il ſemble que Dieu ait pris plaiſir d'expoſer le monde en veuë, comme le plus bel ouvrage de ſa Toute-puiſſance; & de cacher à même-tems à nos yeux les reſſorts de cette vaſte machine. La nature ſe fait ſentir, mais ſes voyes ſont inconnuës: nous voyons ſes effets, & nous en ignorons les principes. Depuis tant de ſiecles qu'on en diſpute, on a de la peine à en convenir: de ſorte qu'il ſemble que l'objet de la Phyſique eſt une matiere plûtôt d'opinion que de ſcience. C'eſt ſans doute ce qui en rebuta Socrate: Platon s'y attacha davantage, attiré peut-être par la communication qu'il eut des écrits des Pythagoriciens, qui entrerent dans la connoiſſance des choſes naturelles, bien plus que les autres Philoſophes qui l'avoient precedé.

Quoy que la Phyſique de Platon ſoit répanduë en divers endroits de ſes Dialogues du Critias, du Phedre, du Parmenide, & du grand Hippias: elle eſt toutefois renfermée plus particulierement dans le Timée. C'eſt en ce traité qu'il établit pour principe de tous les Etres naturels, une matiere & une forme: il croit cette matiere éternelle & increée, & il prétend que la forme n'eſt qu'une participation toute pure de l'idée. Quoy qu'il ſe trouve dans ſes écrits quelques veſtiges des cauſes efficiente & finale,

finale, il les reduit neanmoins toutes à la cause ideale & à la materielle, comme Aristote le luy reproche au Livre second de la generation. Il donne à cette matiere une quantité comme une de ses proprietez essentielles, & il y ajoûte toutes ces qualitez purement accidentelles, comme la chaleur, la foideur, la secheresse, l'humidité, la legereté, la pesanteur, les odeurs, les couleurs, les saveurs, & les autres qui sont les differences des corps mixtes. *Lib. 2. cap. 2.*

Outre ces qualitez il admet divers genres de mouvement, le mouvement d'alteration, d'accroissement, de diminution, & le mouvement local: parce que ces choses se suivent les unes & les autres, & ont une liaison necessaire. Saint Justin dans son avertissement aux Gentils, dit que Platon met trois principes dans sa Physique, Dieu, la matiere, & l'idée, ce qui a du raport aux trois principes que le Cardinal Bessarion luy attribuë, qui sont l'ouvrage qui se fait, la matiere dont il se fait, le modele sur lequel il se fait. Proclus dans son Commentaire sur le Parmenide, dit que Platon veut que l'union de la forme & de la matiere se fasse par une certaine harmonie, qui n'est autre chose que la proportion mutuelle de ces deux Parties. Ce sont-là les principes de la Physique de Platon, que ce Philosophe a rendu plus mysterieux par le trop grand attachement qu'il avoit à la Geometrie: en effet, il la faisoit entrer en tout sans ménager ses sujets, & sans consulter sa matiere: c'est un reproche que luy fait Aristote, au raport de Mazzonius. *Mazzon. in Plat. & Arist. comparat.*

CHAP. VI.

La Physique d'Aristote.

Pour Aristote il établit les principes de sa Physique, en renversant ceux des autres Philosophes. Melissus disciple de Pytagore, enseignoit que l'unité d'un seul Etre & son immobilité étoit le principe des choses naturelles: Parmenide vouloit que ce fût le froid & le chaud. Democrite jugeoit que

ce devoit être le solide & le vuide: Anaxagoras admettoit une quantité & une confusion de principes similaires. Aristote les refute tous, pour établir cette forme & cette matiere qu'il avoit prise des Pythagoriciens, ausquelles il ajoûtoit une privation pour troisiéme principe, afin de faire mieux comprendre le changement qui se fait dans la generation, qui est un mouvement: la matiere en est le sujet, la privation & la forme en sont les deux termes: & ce mouvement a pour principe le terme de départ qui est la privation, aussi-bien que la forme. Car on ne peut faire une colonne, par exemple, si la matiere dont on l'a fait n'a la privation de la forme d'une colonne, ce qui fait dire à Aristote que *le blanc se fait premierement de ce qui n'est pas blanc.*

λευκὸν ἐξ οὐ λευκοῦ. *Phys. l. 1.*

De sorte que le premier Livre de la Physique, où il établit ses principes, n'est à mon avis qu'un Sisteme tout pur, qui n'est bon que pour faire comprendre l'ordre de la generation des Etres naturels. Le second Livre qui traite des causes, a quelque chose de plus clair, ce me semble, & même de plus réel que le premier. La distinction qu'il y fait de l'art & de la nature, de la fortune & du hazard, avec cette admirable définition de la nature, me paroît fort solide & bien pensée. Ce qu'il dit au troisiéme Livre & dans les suivans, un peu confusément à la verité, & sans sa methode ordinaire, ne laisse pas d'être bien imaginé. La définition du mouvement est obscure d'abord: mais elle paroît veritable & naturelle, dès qu'on la penetre. Le Traité de l'Infiny du Chapitre quatriéme du troisiéme Livre n'est pas en sa place au sentiment de Gassendy. Ce qu'il dit du tems & du lieu au quatriéme Livre, sont de grands discours, mais qui renferment ce que la Physique a de plus solide. Il parle pour la seconde fois du mouvement dans les Livres suivans: & il semble

Natura est principium motus & quietis. *2. Phys.*

Actus entis in potentia, prout in potentia. *Gass. in exercit. Phys.*

ble

ble retourner sur ses traces, & se rencontrer luy-même.

Ainsi à regarder les choses dans leurs principes, la Physique de Platon & celle d'Aristote ne sont pas fort differentes: & comme elles avoient été tirées d'une même source, c'est à dire de la Physique des Pythagoriciens, la plus raisonnable qui fût alors, elles devoient se ressembler. Ocellus fut le premier Auteur de ces deux principes du corps Physique, de la matiere & de la forme, pour expliquer le changement, qui se fait dans la generation du corps naturel, par quelque chose qui reçoit, & quelque chose qui est receu. Mais quoy que les principes de la Physique, soient presque les mêmes dans ces deux Philosophes pour la composition des corps, pour leurs proprietez & leurs qualitez, la maniere toutefois d'en traiter est bien differente. Car Platon a traité de la Physique fort superficiellement: & si l'on avoit recueilly de ses Ouvrages ce qu'il en a écrit, on ne feroit qu'un discours fort succint, & peu digne d'être comparé aux huit Livres de Physique d'Aristote, où il a compris tout ce qui regarde les principes & les proprietez du corps naturel en general.

Ocell. lib. de univ. cap. 2.

Sa Physique particuliere me paroît encore plus nette, & plus methodique par le détail de toutes les especes du corps naturel, auquel il descend. Il commence par le Ciel, les Astres, les Elemens, les Meteores; & dans les seuls Livres des Meteores, il explique plus de choses de Physique que tous les Philosophes modernes ensemble: car il va jusques aux plus petites particularitez de chaque chose. C'est là qu'il expose la maniere dont se font les metaux, les bitumes, les sels, les pierres, & tout ce qui se forme dans le sein de la terre: c'est au même lieu qu'il explique la difference des corps par leur figure exterieure dure ou molle, rude ou douce, roide ou flexible, friable ou tenace & gluante: il y

parle-

parle de la concoction, de l'elixation, de la colliquefaction, & de la putrefaction des mêmes corps. Il y examine aussi les divers sentimens qu'on peut avoir des Elemens: si le feu brûle par le mouvement des parties rondes, aiguës ou pyramidales, suivant les sentimens des Philosophes de ce tems, qui se font les auteurs de bien des choses qu'Aristote a enseignées avant eux: comme de la pesanteur de l'air, qu'il prouve par l'experience d'un ballon, qui pese plus quand il est enflé: & Aristote ne s'est point mépris dans l'explication de la vitesse des corps pesans, comme le luy ont reproché Galilei & Gassendy, qui s'y sont eux-mêmes trompez. Enfin il a enseigné la nature & la difference des sons avec la proportion de toutes les consonances, aussi distinctement que les modernes, qui pretendent avoir découvert quelque chose de nouveau là-dessus. Mais quand on y fera reflexion, on trouvera que tout ce qui a été dit par Galilei, & par des Cartes sur les diverses vibrations de l'air, avoit été déja observé par Aristote.

Je ne parle point du traité admirable qu'il a fait des couleurs, de celuy de la Physionomie, de la Musique, de la Medecine, & d'une infinité d'autres. Pour parler de son Histoire des Animaux qui me paroît merveilleuse: il est vray qu'il tira pour y travailler de grands secours des liberalitez d'Alexandre. Mais outre l'aplication qu'il eut à cette étude, outre les experiences qu'il fit luy-même sur quantité d'animaux; il avoit aussi eu soin de s'instruire de tout ce qui evoit été écrit sur cette matiere par les Philosophes, les Medecins, les Historiens, & les Poëtes qui l'avoient precedé: ainsi qu'il paroît par les citations frequentes qu'il fait d'Homere, d'Hesiode, d'Eschyle & d'Euripide. Il cite aussi quelquefois Herodote, mais pour le refuter: car il le trouvoit peu seur dans ce qu'il avançoit. Celuy d'où il a tiré le plus de lumiere sur son Histoi-

Histoire des Animaux, a été Hippocrate grand observateur du corps de l'homme, mais il ne le nomme jamais: en quoy du Laurent le blâme d'ingratitude en son Livre de l'Anatomie, & avec raison. Car ce que ce Philosophe dit de la construction du corps humain, est pris en partie d'Hippocrate: ce n'est pas qu'il n'ait bien des choses qu'il avoit observées par luy-même.

Quoy qu'il en soit, c'est à luy à qui l'on doit l'ordre & la methode qu'il a donnée à une matiere si vague & si embarrassée, que l'est ce traité des Animaux: & ce n'est pas peu d'en avoir reduit toutes les especes à de certains genres, de les avoir comprises dans une division juste, naturelle & complete, qu'il donne au commencement de son Histoire, & d'avoir étably des maximes generales dans la constitution des animaux, qui passent pour indubitables. C'est luy qui a crû des premiers que le sang se faisoit au cœur: ce qui avoit été rejetté comme une erreur, & qui enfin s'est trouvé veritable par les experiences. La circulation du sang ne luy a pas été inconnuë: puisque Herveüs le premier des Modernes qui en ait écrit, cite un passage d'Aristote: pour faire voir qu'il ne l'a pas ignorée. J'avouë que la suite des tems a bien contribué à perfectionner la connoissance de cette matiere, & l'experience a bien ajoûté des choses à ce qu'Aristote en avoit écrit. Mais quelle force d'esprit n'a-t-il pas fallu pour en établir les principes, & pour mettre les choses dans l'ordre où il les a rangées? Quelle merveille d'avoir trouvé par une démonstration des mécaniques le mouvement de l'équilibre dans le vol des oyseaux, dans le mouvement des poissons, & dans la démarche des animaux, qui ne pouvoit être ny seure ny droite, sans l'arrangement des parties diverses du corps, dans un contrepoids juste? Il a reduit à ces regles de mécanique, dont il a écrit des premiers, & long-tems même

avant Archimede, des choses admirables dans le mouvement des corps naturels, dans l'équilibre des liqueurs, & même dans les choses artificielles, comme la direction des vaisseaux & de toutes les grandes machines. Il a découvert le premier par ces mêmes mécaniques, que le mouvement de l'animal est mêlé d'agitation & de repos, qui se succedent l'un à l'autre dans les parties où se fait le mouvement, qui seroit impossible sans cette alternation. Je ne finirois jamais si je voulois entrer dans tout ce détail: & il faut finir pour examiner la Metaphysique de ces deux Philosophes.

CHAP. VII. *La Metaphysique de Platon.*

Outre que Platon avoit apris la Metaphysique d'Hermogene, disciple de Parmenide, il avoit une élevation d'esprit, & une si forte inclination à l'étude des choses surnaturelles, qu'il semble que toute sa Philosophie a du raport à sa Metaphysique. Car s'il mêle dans ses Dialogues quelque consideration de Morale, de Physique, ou de Politique, ce n'est que par occasion, & pour raporter ce qu'il en dit à la connoissance des choses intellectuelles. Le principal objet de la Metaphysique est l'Etre en general, & les proprietez de l'Etre: voicy ce que Platon en a pensé. Il reconnoît dans son Parmenide un Etre éternel qui n'a point été engendré, & il trouve en cet Etre une bonté qu'il apelle *le bon par luy-même*, un premier entendement, & une premiere vie. Proclus distingue dans Platon ces trois principes, comme trois Etres differens, & Plotin ne les distingue pas, & il assure que c'est une même chose. Ce qui a donné lieu à quelques-uns des premiers Chértiens sectateurs de Platon, de croire que ce Philosophe a eu quelque connoissance grossiere du Mystere ineffable de la Trinité. Mais cette distinction est purement naturelle, & elle n'a aucune proportion avec ce Mystere par l'inégalité & la dépendance que met Platon entre ces trois principes.

αὐτὸ ἀγαθόν.

Il ajoûte deux proprietez à l'Etre qu'il croit luy être essentielles, sçavoir la puissance & l'acte, il joint encore l'unité & l'infinité, qui ont du raport à l'acte & à la puissance. Et dans le Dialogue du Sophiste, il comte cinq attributs, apartenans à l'Etre, l'essence, le mouvement, le repos, l'identité & la diversité, qui font la distinction universelle de tous les Etres. Sur ces principes il établit trois sortes de Dieux, dont les uns sont purement intelligibles, les autres intellectuels & intelligibles, les troisiémes purement intellectuels : il faudroit de grands discours pour examiner une speculation si profonde.

Il établit dans le dixiéme Livre des Loix deux sortes d'intelligences, l'une bonne & l'autre mauvaise: on diroit par l'oposition qu'il met entre ces esprits, qu'il ait eu quelque connoissance imparfaite de la premiere guerre des Anges, de la façon dont il en parle: & il se trouve en divers endroits de ses Dialogues certains traits de nos mysteres, qui font voir que ce n'est pas tout-à-fait sans fondement, que quelques-uns des premiers Peres de l'Eglise ont crû, que ce Philosophe avoit eu quelque communication des Livres de Moïse : & ce détail si particulier des choses de l'autre vie, dont il parle dans le Gorgias, dans le Protagoras, & dans le Politique, a fait dire à un Commentateur d'Alcinoüs, qu'Aristote doit ceder à Platon pour la Metaphysique. *Carpent. in Alcin.*

CHAP. VIII. *La Metaphysique d'Aristote.*

A la verité, Aristote est plus simple & plus naturel en cette partie de la Philosophie, où il mêle toûjours sa Physique: le sens & la raison sont ses principaux guides, & c'est rarement qu'il s'éleve au dessus des connoissances naturelles. Il n'a point voulu se mêler de parler des choses qu'il n'a pû démontrer: ce qui l'a rendu si circonspect, comme dit le Cardinal Bessarion, à parler des choses surnaturelles. De sorte qu'après avoir refuté les opinions *Bessar. l. 2. c. 4. contra calum.*

des anciens Philosophes sur les principes, il examine s'il y en a un : il le prouve, parce que la suite des effets & de leurs causes, ne pouvant pas être infinie, elle doit se borner à un premier moteur. Ce principe étant étably, il montre qu'il y a une science qui s'occupe à considerer l'Etre purement en qualité d'Etre ; il en examine la nature, les proprietez, les opositions : & cette science est la Metaphysique : il trouve trois attributs entierement inseparables de l'Etre, l'unité, la bonté, la verité qui conviennent essentiellement à tous les Etres : il distingue l'Etre en acte & en puissance, en finy & infiny, en necessaire & contingent ; & de ces distinctions, il fait divers ordres des natures specifiques & des particulieres, après avoir donné des notions certaines des natures universelles. C'est ce qu'il explique dans les six premiers Livres : Il commence dans le septiéme à s'élever à la connoissance du premier Etre : il prouve que ce doit être une substance : & après avoir donné la definition essentielle de la substance, il en explique les proprietez, le genre, l'espece, & la difference : il traite au Livre huitiéme & neuviéme des Substances sensibles & materielles : dans le dixiéme il parle de l'unité ; dans l'onziéme, il montre que les natures universelles sont le premier objet de la science : après avoir distingué les divers attributs de la Substance ; dans le douziéme, il parle de la cause premiere ou du premier moteur : il conclut sa Metaphysique par l'unité de ce premier moteur, & par celle de Dieu : il parle même dans le Chapitre huitiéme de ce dernier Livre des Divinitez de sa Religion, comme introduites par la fable : mais ce n'est pas tous-à-fait à découvert, qu'il en parle, ne croyant pas le peuple capable de ces veritez. Dans les deux derniers Livres qu'on ne croit pas d'Aristote, parce qu'il y a des redites étranges, il y a un discours des natures immaterielles, des idées, des nombres,

des

des êtres Mathematiques, de la generation des nombres contre les Pythagoriciens. Mais ces nombres ne peuvent pas être comtez parmy les causes naturelles, comme Pythagore l'enseignoit.

Enfin, Aristote paroît bien plus réel & plus seur dans toutes ses resolutions que Platon: il établit les choses par les principes: ce que Platon ne fait point, qui s'abandonne trop à ses pensées, pour s'être laissé gâter aux fausses instructions qu'il prit des Egyptiens. Car comme ce peuple étoit superstitieux, qu'il se plaisoit aux imaginations de ses Prêtres, qui étoient ses Docteurs: ce Philosophe trouva leurs esprits pleins des idées qu'ils avoient prises des Juifs, après leurs transmigrations à Babylone. Il se fit alors une confusion de sentimens sur la Religion, de ce que les Juifs croyoient par les maximes de leur loy, & de ce que les Prêtres d'Egypte naturellement visionaires ajoûterent à cette creance, dont Platon qui vint en Egypte quelque tems après, se remplit l'esprit: ce qui luy a fait dire tant de choses, qu'on ne peut excuser que par de veritables ou de pretenduës allegories. Il est vray que la suite dans laquelle nous avons les Livres de Metaphysique d'Aristote n'est pas naturelle: Plutarque croit dans la vie d'Alexandre, que ce Philosophe n'a pas pris le même soin pour les arranger, qu'il a pris dans ses autres Ouvrages, & qu'il n'a pretendu laisser sa Metaphysique que comme un modele de science fort general, pour le proposer aux Sçavans, & pour l'abandonner à la posterité. Theophraste semble avoir étably l'ordre de ces Livres dans un petit fragment de Metaphysique qu'il nous a laissé. Pasicratés disciple d'Aristote, croit que la premiere partie de la Metaphysique n'est pas en sa place. Nicolas de Damas est le seul qui ait crû l'ordre de ces Livres naturel. Alexander Aphrodisée, & Averroës ne sont pas de son sentiment.

ὑπόδειγμα τοῖς πεπαιδευμένοις. Plut. in Alex.

On pourroit comparer encore ces deux Philosophes,

toucher à la grandeur des choſes qu'à leur nouveauté. En quoy nous ſommes ſemblables aux enfans, que les grandes choſes ne frapent point: parce qu'ils ne les comprennent pas; & que les petites choſes touchent, dès qu'elles leur paroiſſent nouvelles.

Je finis par deux reflexions, ſur l'excellence & ſur l'utilité de la doctrine de ces deux Grands perſonnages, pour conclure cette troiſiéme Partie. Pour l'excellence, il eſt à remarquer que non ſeulement la Logique & la Morale de Platon, ſont moins ſolides que celles d'Ariſtote, comme je l'ay déja dit: mais qu'Ariſtote a porté l'une & l'autre dans un degré de perfection, à quoy il ne ſe peut rien ajoûter. Car dans ſa Logique, il a donné l'art de corriger toutes les erreurs de la penſée, de diſſiper toutes les fauſſes lueurs de l'eſprit, & d'aller au devant de la précipitation naturelle des jugemens, pour faire un diſcernement juſte du vray d'avec le faux: & ainſi ſa Logique eſt parfaite. Il a bien ſenty cela luy-même: car c'eſt le ſeul de ſes Ouvrages dont il ſe fait honneur: il cite dans ſa Morale & dans ſa Phyſique les Philoſophes dont il a tiré du ſecours, & il n'en cite aucun dans ſa Dialectique. Il a auſſi expliqué ſi diſtinctement tous les mouvemens du cœur de l'homme, & la fin & les motifs de toutes ſes actions, qu'il ſemble que ſa Morale, auſſi-bien que ſa Logique, ſoit dans ſa derniere perfection: on ne peut ajoûter à l'une & à l'autre qu'un peu d'ordre qui y manque, pour en faire mieux paroître les beautez, par un arrangement plus naturel des parties. Pour ſa Phyſique je ne la croy imparfaite, que par le défaut de la matiere; qui pourroit être plus connuë & plus penetrée, ſi elle étoit moins incertaine. Car on a beau dire, l'on ne ſçait point bien à fond la nature qui eſt trop obſcure: & ne faiſons point les vains ſur cela, nous ſommes des ignorans. Mais de toutes les Phy-

Ariſtoteles in Phyſicis & Ethicis, Phyſicos, & Ethicos Philoſophos permultos appellavit, in Logico organo neminem Logicæ Doctorem citavit. *Ram. c. 7. l. 1. Schol. Dialect.*

siques la plus raisonnable & la mieux fondée est celle d'Aristote: tout le monde n'en conviendra pas peut-être: mais c'est particulierement de cette partie de la Philosophie, que le Sage a dit, *que Dieu avoit abandonné la connoissance du monde à la dispute des hommes*: j'avouë que cette partie n'est pas dans sa parfaite consommation, & qu'elle peut se perfectionner. La Metaphysique est un ramas de principes plûtôt que de preceptes, sur la connoissance des Etres naturels, détachez de la matiere; elle ne peut être plus accomplie que par un ordre plus distinct. Les choses y étant d'une maniere la plus parfaite qu'on puisse imaginer, pour ôter la confusion naturelle aux idées, par la distinction des termes & de leurs attributs. St. Thomas a fait de grands Eloges de cette science, qu'Aristote apelle luy-même sa premiere Philosophie, parce que c'est comme une preparation à la Dialectique, qui est le fondement de toutes les sciences. Sans la Dialectique l'on ne peut penser rien de juste: & le défaut le plus essentiel de ceux qui se mêlent de parler ou d'écrire, est de ne la sçavoir pas comme il faut. Aristote n'impute dans le sixiéme Livre de sa Metaphysique, les erreurs des anciens Philosophes, qu'à leur ignorance de la Dialectique.

Tradidit mundum disputationi eorum. *Eccl. c. 3.*

Πρώτην φιλοσοφίαν.

L'utilité de la doctrine de Platon & d'Aristote est grande: par la lecture de Platon on aquiert cette fertilité d'imagination, & cette beauté d'esprit qui fait l'Eloquence, & tout ce qu'il y a de graces dans les belles lettres: & la lecture d'Aristote forme le jugement par la justesse qu'elle imprime à la pensée, dont elle corrige tous les défauts. Platon fait les Orateurs & les Poëtes par le commerce qu'on a avec luy. Cette methode qu'il a d'expliquer les choses par leurs idées, & de les dire, non pas comme elles sont, mais comme elles doivent être, & qu'il avoit prise d'Homere, a fait tous les Grands hommes de son tems, & ceux

Plato dabit Oratoribus altitudinem. *Fab. in Dialog.*

qui

qui l'ont été depuis. C'eſt ſur ce modele qu'Euripide, Sophocle, Demoſthene, Hyperides, Eſchine, Demadés, Lyſias, Pindare, Carneadés, Ciceron & Virgile ſe ſont formez: car ils étoient tous Platoniciens; comme c'eſt la methode d'Ariſtote qui a fait Theophraſte, Philoxene, Demetrius le Phalerien, Galien, Boëce, Avicenne, Averroës, Alexandre d'Alés, St. Thomas, & tout ce qu'il y a eu de ſolide dans les grandes ſciences. Ainſi c'eſt bien ſe méprendre, que de chercher des modelles ailleurs, que dans ces deux Auteurs, pour réüſſir dans les lettres, & pour faire quelque progrés raiſonnable dans les études, où l'on ne réüſſit preſque point, que parce qu'on ne les étudie pas. On y penſera peut-être pour ſe détromper du mauvais goût, où ſont la plûpart des Philoſophes Modernes, qui croyent que la Philoſophie d'Ariſtote eſt trop ancienne pour des eſprits à la mode, & qu'on peut devenir ſçavant ſans Platon & ſans Ariſtote.



LES SENTIMENS DES SÇAVANS DE TOUS LES SIECLES. SUR LA DOCTRINE DE PLATON ET D'ARISTOTE.

Et les diverses avantures de leurs sectes.

QUATRIE'ME PARTIE.

CHAP. I.

Les avantures de la secte & de la doctrine de Platon, jusques à la venuë de nôtre Seigneur.

APrès la mort de Platon, Speusippus son neveu luy succeda dans son Ecole; il s'attacha à ses opinions, mais il s'écarta de sa conduite. Ses mœurs ne répondirent pas à sa doctrine; car il s'abandonna au plaisir. La secte de Platon fit peu de progrés pendant les huit ans que Speusippus enseigna dans l'Academie, à cause de son avarice: il rebutta ses Ecoliers par les recompenses qu'il exigea d'eux: & d'autant plus que Platon son predecesseur en avoit usé plus honnêtement, & d'une maniere plus desinteressée.

Xenocrate prit la place de Speusippus après sa mort; il n'avoit aucun agrément dans sa maniere d'en-

d'enseigner, il ne laissa pas de meriter l'estme du peuple par sa probité. Alexandre luy envoya des presens, qu'il refusa genereusement : ainsi il fit plus d'honneur à la doctrine de Platon, que celuy qui l'avoit precedé. Comme il avoit l'esprit decisif, il ne put s'accommoder de la maniere de Socrate, qui se défioit trop de sa raison, & sembloit douter de tout ; il s'attacha à celle d'Aristote, en établissant par des principes les choses qu'il avançoit. Polemon tint son Ecole après luy. Sa conduite étoit trés-dereglée, & il étoit fort débauché : mais il changea de vie, touché par un discours de Xenocrate sur la Temperance. Valere Maxime raconte son Histoire. St. Augustin parle de cette avanture, & Lucien en raille à son ordinaire. Cratés & Crantor qui se suivirent dans l'Ecole de Platon, ne changerent rien à sa doctrine. Arcesilas qui leur succeda, y reforma quelque chose, en rétablissant la methode de Socrate, qu'on avoit en quelque façon delaissée : & par cette reforme, il fonda la seconde Académie. Zenon qui fut depuis le Chef des Stoïciens, avoit étudié sous Polemon avec Arcesilas. Zenon avoit l'esprit subtil, il faisoit profession de combatre les sentimens de Platon : cette oposition attacha encore plus Arcesilas à la doctrine de Socrate, & l'obligea même à cacher sous de nouveaux mysteres les veritables opinions de Platon, pour les faire valoir davantage.

Val. Max. l. 6. Hist. Aug. epist. 130. Lucian. in bis accus.

Mos Socratis cum à posterioribus non esset redemptus, Arcesilas eum revocavit. Cic. 2. de fin.

Arcesilas ignorantiæ magister, cum Zenoni obtrectaret, autore Socrate suscepit hanc sententiam, ut nihil sciri posse statueret. Lactan. l. 3. c. 6.

On s'apliquoit alors dans Athenes avec bien de la chaleur à la Philosophie : c'est pourquoy il s'éleva plusieurs sectes de Philosophes, dont les principales furent celles des Stoïciens & des Epicuriens. Et comme il y a toûjours des esprits naturellement libres, & d'autres naturellement esclaves, chacun prit parti selon son genie, & se mit ou à la tête, ou à la suite de toutes ces sectes, qui partagerent les esprits de la Grece, & ensuite de tout l'Univers. Mais les opinions de Zenon &

d'Epicure, eurent plus de vogue que les autres, à cause de leur nouveauté: & par ce moyen elles interrompirent un peu le progrés de la secte de Platon.

Zenon.

Senserunt hoc Stoïci, qui servis & mulieribus Philosophandum esse dicebant. *Lact. l. 3. inst. c. 23.*

Zenon étoit de Chypre, il s'attira beaucoup de sectateurs, en recevant toutes sortes de personnes en son Ecole, & disant que tout le monde étoit capable de sa Philosophie: il enseignoit dans le Portique d'Athenes, que les peintures de Polygnote avoient rendu si celebre; d'où ses disciples furent apellez Stoïciens. Quoy qu'il se declarât fort contre l'Academie, il ne laissa pas d'en prendre beaucoup d'opinions: il enseigna une espece de Metempsycose pour les ames, & une reminiscence pour les esprits, comme Platon: il ne donnoit rien à l'opinion, pour ne pas laisser son Sage dans un état incertain. La vertu étoit le souverain bien de sa Morale: il soûtint sa reputation par la pureté de ses mœurs, & par la frugalité de sa vie. Mais rien ne rendit cette Philosophie plus recommandable dans la suite, que la constance qu'elle inspiroit à ses sectateurs dans l'extremité des affaires: comme il parut en l'avanture de Caton, de Brutus, de Pætus, & d'autres semblables qui étoient Stoïciens. Antigonus successeur d'Alexandre dans la Macedoine, touché d'admiration de la vertu de Zenon, luy écrivit une lettre fort civile, pour être admis en sa secte. Les Atheniens luy rendirent de grands honneurs. Ptolomée Roy d'Egypte luy envoya un Ambassadeur exprès, pour l'assurer de son estime: enfin cette Philosophie fut fort celebre dans ses commencemens. Mais la vertu que Zenon enseignoit, étoit si fausse en la plûpart de ses maximes, l'orgueil qu'il avoit de vouloir rendre l'homme égal à Dieu, parut si vain, & l'idée de son Sage sembla si chimerique, qu'on la tourna en ridicule: & Ciceron en a fait des railleries fort plaisantes en divers endroits de ses Ouvrages, & sur tout dans ses Tuscu-

Hoc mihi Philosophia promittit ut me Deo parem faciat. *Sen. ep. 48.*

Cic. in parad. & pro Muren.

Tusculanes, où il raporte le plaisant conte que Pompée luy fit un jour du Philosophe Possidonius. Pompée fut le visiter dans son Ecole, passant à Rhodes au retour de la guerre contre Mitridate. Ce Philosophe étoit alors fort travaillé de la goûte. Mais l'occasion de donner à un Romain, & à un Conquerant l'idée de la vertu Stoïcienne, l'excita à luy faire de son lit un discours sur la beauté de sa Morale. La douleur le pressa si fort pendant qu'il s'animoit à parler, qu'il ne put si bien se contrefaire, que Pompée ne s'en aperçût: & l'orgueil de ce Philosophe luy parut d'autant plus méprisable, qu'il affectoit davantage de faire le fier, en bravant son mal par ces paroles. *C'est en vain douleur que tu veux me forcer à me plaindre, je n'avoüeray jamais que tu sois un mal.* L'opinion d'Egesias & de Theodore qui étoient de cette secte, & qui enseignoient que le Sage n'étoit fait que pour luy-même, & qu'il ne devoit rien, ny à sa patrie, ny aux siens, parut si extravagante, qu'elle décria fort ce parti. Ce n'est pas que plusieurs Grands personnages qui en furent, comme Cleante, Chrysippe, Panetius, Caton, Brutus, Seneque, Epictete, Arrien, & d'autres semblables, n'ayent fait honneur à cette doctrine. Mais Plutarque luy attira le mépris de tous les honnêtes gens, en découvrant la fausseté de cette Morale dans le discours qu'il fit contre les Stoïciens.

Nil agis, dolor, nunquam te malum confitebor. 2. *Tusc.* *Plin. l.* 7. *c.* 30.

Epicure s'éleva en même tems; il enseigna ainsi que Zenon qu'il falloit aymer la vertu: mais seulement pour le plaisir; & dans ce plaisir il comprenoit celuy des sens, aussi-bien que celuy de l'esprit; pretendant que le Sage ne pouvoit être heureux, s'il ne joüissoit de tous les plaisirs dont l'homme est capable. Mais il ne s'expliquoit pas ouvertement, sur ce qui regarde le plaisir des sens, afin de ne pas donner mauvaise opinion de sa doctrine: & par ce ménagement il donna lieu aux diver-

Epicure. Negat quemquam jucunde posse vivere, nisi idem juste vivat. *Cic.* 5. *Tusc.* Animi voluptates & dolores nasci fatetur è corporis voluptatibus & doloribus. *Cic.* 1. *de fin.*

diverses opinions qu'on a eu dans la suite, sur ses veritables sentimens, que quelques-uns ont crû innocens. Il est vray que c'étoit un débauché fort sage, & fort discret, qui ne s'abandonnoit au plaisir que par art & par methode : mais dans le fond, quoy qu'on en dise, il avoit peu de religion : il s'en faisoit même un maxime, pour ne pas troubler la paix de l'esprit, par la crainte des dieux : il ne laissoit pas de croire en aparence qu'il y en avoit, pour ne pas choquer le sentiment universel du peuple d'Athenes, qui étoit attaché à sa religion, mais il n'en croyoit point en effet. Il avoit pris de Democrite les principes de sa Physique, & d'Aristippe ceux de sa Morale. Ainsi Lucrece se méprend un peu, quand il loüe Epicure d'avoir le premier ouvert les barrieres de la nature, qui avoient été ouvertes long-tems avant luy. Car excepté la declinaison des atomes avec un mouvement de pesanteur, qu'il ajoûta à la Phiosophie de Democrite, il ne découvrit rien de nouveau dans la Physique : quoy qu'il s'y fût attaché, comme à un secours qu'il jugeoit necessaire à l'homme sage contre l'ignorance : car l'ignorance est toûjours capable de causer du trouble à l'esprit. Mais il méprisoit la Dialectique & les autres sciences, comme inutiles à la douceur de la vie : quoy qu'après tout sa Logique soit fort fine. Le peuple suivoit la doctrine des Stoïciens, qui ne rebutoient personne : & les gens de qualité suivoient la doctrine d'Epicure, parce qu'ils se distinguoient du commun par cette doctrine. Ainsi le nombre étoit pour Zenon, & le merite pour Epicure.

Epicurus Deos verbo posuit, re sustulit. *Cic.*

Confringere ut naturæ primus portarum claustra cupiret. *Lucr. l. 1.*

De Epicuro, qui cæteras disciplinas fugit nihil moror. *Fab. l. 11. c. 18.*

L'émulation qui se forma entre ces deux sectes fut grande. Les Stoïciens décrierent la doctrine d'Epicure, comme trop sensuelle, & il ne s'est rien dit depuis, d'injurieux contre cette secte, où les Stoïciens n'ayent eu part. Mais en recompense les Epicuriens eurent un fort grand mépris pour les Stoï-

Inter Stoïcos & Epicuri sectam secutos pugna perpetua est. *Fab. 5. c. 7.*

Stoïciens, qu'ils traitoient de miserables. Cette animosité si grande de part & d'autre, laissa encore un cours assez libre à la doctrine de Platon, quoy qu'elle ne fût pas tout-à-fait si fort à la mode que la secte des deux autres.

Ciceron qui connoissoit fort bien les successeurs de Platon, ne dit rien de ce Bion, que Diogene donne pour successeur à Arcesilas, & qui se rendit celebre par la vehemence de ses Satires, au sentiment d'Horace. Quoy qu'il en soit, Lacydés, Evander, Hegesinus se succederent les uns aux autres dans le tems de la vogue des Stoïciens & des Epicuriens. Ce Lacidés fut le Chef de la nouvelle Academie avec Carneadés, qui vint quelque tems aprés luy, & qui prit une partie de ses sentimens: il est vray qu'il relâcha quelque chose de la rigueur, où Arcesilas avoit porté la doctrine de Platon; car Arcesilas n'estimoit rien de certain, ny même de veritable dans la nature. Carneadés enseigna depuis, que les choses sensibles & materielles étoient comme des ombres de la verité: en quoy il reconnoissoit du moins, qu'il y avoit quelque chose de vray-semblable.

Ce Philosophe ayant été envoyé à Rome en Ambassade pour l'affaire d'Oropus, sous le Consulat de P. Scipion & de Marcellus avec Critolaüs & Diogenés, étonna si fort tout le Senat, par la force de son Eloquence, que Caton le Censeur fut d'avis, aprés l'avoir entendu, qu'on le renvoyât au plûtôt: parce qu'il éblouïssoit tellement les esprits par son discours, qu'on ne pouvoit plus distinguer le vray d'avec le faux, aprés qu'il avoit parlé: & les Senateurs se plaignirent, au raport d'Elien, que *ce Philosophe venoit leur faire violence jusques dans le Senat, par la force de ses raisons.* Ciceron donne une grande loüange à ce Grand homme, quand il dit *qu'il persuadoit tout ce qu'il vouloit.* On peut dire aussi que jamais personne

Cato Censorius audito Carneade, quam primum legatos dimittendos censuit, quod eo argumentante, quid veri esset haud facile discerni posset. *Plin. l. 7. c. 30. Æl. l. 3. Hist. var. c. 17. Cic. l. 1. de Orat.*

n'a eu plus de talent pour persuader, que Carneadés; & la profession qu'il fit à Rome de suivre la doctrine de Platon, augmenta de beaucoup l'estime qu'on en avoit. Clitomachus, Philon, Antiochus qui avoient été Maîtres de Ciceron, furent les successeurs de Carneadés, & ils rendirent encore cette doctrine considerable au même lieu, par la reputation qu'ils y aquirent. Car comme Scipion & Lelius avoient commencé d'inspirer aux Romains l'inclination des lettres, & la passion de devenir sçavans: tous les gens de qualité alloient étudier la Philosophie à Athenes sous ces Grands hommes, qui l'enseignoient alors. Ce fut aussi ce qui attacha Ciceron à la doctrine de Platon, qu'il loüe si fort dans ses Ouvrages: & quoy qu'il fasse profession de ne s'attacher à aucune secte, il convient toutefois de cette incomprehensibilité que Platon & ses successeurs avoient établie, & il avoüe qu'on ne pouvoit rien connoître d'une parfaite certitude. Mais il ne laisse pas d'être persuadé, que quoy qu'on ne puisse être assuré de rien, on ne peut pas se passer d'admettre un principe de probabilité, qui est le principal fondement des deliberations, qui se font dans les affaires ordinaires de la vie. Mais rien n'affectionna tant Ciceron à la doctrine de Platon, que l'avantage qu'il y trouva pour devenir Eloquent, qui étoit sa plus forte passion. En effet, Ciceron prit ce grand air d'Eloquence, qui fit sa reputation, de la lecture de Platon, & par le commerce des Platoniciens, qui furent ses Maîtres. Suidas raporte qu'Harpocration qui étoit d'Argos, & grand Platonicien, aprit cette Philosophie à Jules Cesar, dans les conferences qu'il eut avec luy, & par les deux Volumes qu'il écrivit sur les sentimens de Platon. Quoy que Plutarque assure que ce Prince dans les pensées vastes que luy inspiroit son ambition, s'accommoda mieux dans la suite de la Morale d'Epicure, pour ne pas s'em-

Nihil percipi posse dicamus. *Cic. off. 2. 2. De finib. 2. quæst. Tusc.*

Deus noster Plato. *Ep. ad Q. fratrem.*

Plato mihi unus instar omnium. *De Clar. Orat.*

Platonem autorem ego vehementer sequor. *Lib. 1. Ep. Fam.*

Plut. in Cesar.

s'embaraſſer beaucoup de la religion, dont il n'étoit pas fort touché. Brutus au ſentiment du même Plutarque, fut auſſi d'abord épris de la doctrine de Platon : mais il abandonna les ſentimens de la nouvelle Academie, pour ſuivre ceux de l'ancienne, par le conſeil de cet Antiochus, qui fut Maître de Ciceron : & ce fut ce Philoſophe qui fit quelque tems après Brutus Stoïcien, l'étant devenu luy-même, après avoir été Academicien, comme le remarque Ciceron. Ce fut l'état de la ſecte & de la doctrine de Platon, juſques aux premiers Empereurs de Rome. De ſorte que cette doctrine ſe répandit dans la Grece & dans l'Italie, non ſeulement par le merite de ceux qui en firent profeſſion, comme je viens de dire : mais encore par les copies des Ouvrages de Platon, qui ſe multiplierent extrémément pendant cette ſuite d'années, & qui ſe trouverent preſque dans les mains de tous les Sçavans. Je n'ay rien dit de la ſecte des Pyrrhoniens ou des Sceptiques, quoy qu'elle ſe ſoit formée de la doctrine toute pure de Platon, dans le tems que ſe fit la reforme d'Arceſilas & de Carneadés : parce que Plutarque a fait un grand traité, pour montrer la difference de cette ſecte, d'avec celle de Platon.

CHAP. II.

Les avantures de la ſecte & de la doctrine d'Ariſtote, juſques à la venuë de noſtre Seigneur.

La doctrine d'Ariſtote demeura tout-à-fait dans l'obſcurité, pendant que celle de Platon devint ſi floriſſante dans la Grece & dans l'Italie, qui étoient alors les ſeuls païs où les lettres étoient en quelque reputation. Theophraſte le diſciple fidele d'Ariſtote fut ſon ſucceſſeur dans le Lycée : jamais diſciple ne fut plus digne de l'amitié d'un tel Maître, dont il prit entierement l'eſprit. On pretend qu'Ariſtote ne pût ſe reſoudre à publier ſes écrits, par un pur reſpect qu'il eut pour Platon : parce qu'il combattoit ſes ſentimens en bien des choſes. Mais il y eut en cette conduite plus de politique que de vertu ; il voulut ſe ménager, parce que

les esprits étoient alors trop prevenus en faveur de la doctrine de Platon. Ainsi pour mettre à couvert ses écrits, il les confia à Theophraste, avec défense fort expresse de les rendre publics: ce qui fut exactement observé. De façon que Theophraste qui en fut le dépositaire, Straton, Lycon, Demetrius le Phalerien, & Heraclidés, qui se succederent les uns aux autres dans le Lycée, n'enseignerent la doctrine d'Aristote que par pure tradition. Cette tradition n'étant soûtenuë d'aucun écrit, devint froide dans la suite, & n'eut rien de cette chaleur qui parut dans les autres sectes. Epicure fit bien des médisances d'Aristote pour décrier sa doctrine, dont Athenée ne convient pas: parce que Cephisodore & Eubulis, qui le maltraiterent par des volumes entiers, n'en ont fait aucune mention. Mais les écrits d'Aristote eurent une avanture si étrange, après la mort de Theophraste, au raport de Strabon, qu'il est bon d'en expliquer le détail & d'en observer toutes les circonstances: pour marquer la cause du silence de ces siecles-là, sur la doctrine d'Aristote, pendant le bruit que faisoit celle de Platon.

Athen. l. 8.

Strabon. Lib. 13. pag. 609. Edit. Par. Et p. 906. Edit. Amstel.

Theophraste, pour obéïr exactement aux ordres de son Maître, confia en mourant au plus cher de ses amis & de ses disciples, les écrits d'Aristote, aux mêmes conditions qu'ils luy avoient été confiez. Cet amy s'apelloit Nelée, qui étoit de Scepsis ville de la Troade, & qui mourut peu de tems après: ce ne fut pas sans faire comprendre à ses heritiers le prix du dépôt qu'il leur laissoit. Ils le comprirent aussi si bien, qu'ayant apris que le Roy de Pergame, de qui la ville de Scepsis dépendoit, faisoit de grandes recherches de livres & d'écrits, pour faire une bibliotheque: ils enterrerent dans un caveau bâti exprès, les écrits d'Aristote, afin de s'en assurer davantage. Ce tresor si precieux fut caché l'espace d'environ cent soixante années

nées dans ce lieu secret, d'où enfin il fut tiré à demy rongé des vers, & presque tout gâté par l'humidité du lieu où l'on l'avoit mis. Mais on ne le tira que pour être vendu fort cherement à un riche Bourgeois d'Athenes nommé Apellicon, qui vouloit se rendre considerable par la fantaisie qu'il avoit d'amasser des livres; quoy qu'il n'eût pas de genie pour les sciences, comme le remarque Strabon. Les Professeurs qui enseignoient alors dans le Lycée, l'ayant apris, furent faire leur cour à ce Bourgeois, qui leur prêta pour quelque tems ces écrits. Mais il les retira pour les remettre en sa bibliotheque, qu'il rendit celebre par un dépôt de cette importance. Quelques années après Sylla s'étant rendu maître de toute la Grece, & ayant pris Athenes, il sçut qu'il n'y avoit rien dans cette Ville de plus precieux que ces écrits d'Aristote, qu'Apellicon gardoit en sa bibliotheque: d'où il les fit enlever pour les porter à Rome. Mais l'ambition qu'eut Sylla de se rendre maître de la Republique, ne luy donna pas le loisir de penser à faire connoître aux Romains le tresor qu'il avoit aporté de Grece: il mourut bien-tôt après, & ces écrits tomberent entre les mains d'un Grammairien nommé Tyrannion, qui en avoit eu connoissance par la liaison qu'il eut avec le Bibliothecaire de Sylla. Quoy que ce Grammairien fût fort habile, & qu'il eût dressé une bibliotheque de plus de trente mille volumes, depuis que Lucullus l'eût pris dans la guerre contre Mitridate, & qu'il l'eût amené à Rome: toutefois il ne connut pas le prix des Ouvrages d'Aristote.

φιλόσοφος οὐ φιλόσοφος. ibid.

Mais après sa mort, Andronicus le Rhodien étant venu à Rome, & connoissant fort bien le merite d'Aristote, parce qu'il avoit été nourry dans le Lycée, il traita avec les heritiers de Tyrannion, de ces écrits: & les ayant en son pouvoir, il s'attacha avec tant d'ardeur à les examiner & à les re-

reconnoître, qu'il en fut en quelque façon le premier restaurateur, comme l'assure Porphyre dans la vie de Plotin. Car non seulement il y rétablit ce qui s'y étoit gâté par la longueur du tems, & par la negligence de ceux qui avoient eu ces écrits entre les mains: mais il les tira même de l'étrange confusion où il les avoit trouvez, & en fit faire des copies. Ce fut cet Andronicus qui commença à faire connoître Aristote dans Rome, environ le tems que Ciceron s'élevoit par sa grande reputation, aux premieres charges de la Republique, lequel étoit revenu depuis quelque tems d'un voyage de Grece, où il avoit eu commerce avec tous les habiles gens de ce païs-là. Ainsi il avoit appris ce que c'étoit qu'Aristote, il connoissoit une partie de son merite, qui n'étoit pas encore fort connu à Rome, comme il paroît par la surprise de Trebatius, qui étant venu rendre visite à Ciceron dans sa maison de Tusculum; & étant entré avec luy en sa bibliotheque, tomba par hazard sur le Livre des Topiques d'Aristote, dont Ciceron avoit une copie. Trebatius luy demanda ce que c'étoit que ce Livre, & de quelle matiere il traitoit: car quoy qu'il ne fût pas ignorant, il n'avoit pas toutefois encore entendu parler d'Aristote. Ciceron luy répondit qu'il ne devoit pas s'en étonner: *car ce Philosophe n'étoit connu que de fort peu de gens.*

Quod quidem minime sum admiratus eum Philosophum Trebatio non esse cognitum, qui ab ipsis Philosophis, præter admodum paucos, ignoretur. *Topic. init.*

Pour Platon il étoit alors connu de tout le monde; car avant la prise d'Athenes par Sylla, on n'enseignoit publiquement à Rome que la Philosophie de Platon avec celle des Stoïciens. Ce qu'on nous dit de Cratippus, qui du tems de Ciceron enseignoit la Philosophie d'Aristote à Mitylene, n'est pas considerable, & il ne pouvoit l'enseigner que par tradition. Ainsi ce n'est pas merveille, si Ciceron & les Auteurs de son tems donnent l'avantage à Platon sur Aristote: la reputation du premier étoit

étoit tout-à-fait établie ; & celle du second ne faisoit que de naître. Il est vray qu'Athenée pretend qu'il y avoit une copie des Ouvrages d'Aristote dans cette fameuse bibliotheque des Rois d'Egypte, qui fut commencée par Philadelphe, le second des Ptolomées, après la mort d'Alexandre. J'avoüe qu'Aristote avoit pû laisser échaper de ses mains quelque chose de ses écrits, comme Alexandre le luy reprocha : mais il n'y a nulle aparence que tous ses Ouvrages fussent dans cette bibliotheque : outre qu'il n'y a aucune marque, que personne en ait eu connoissance par cette voye. De sorte qu'il est toûjours vray de dire qu'Aristote fut peu connu jusques au tems d'Auguste, & que Platon le fut beaucoup. Quoy qu'à dire le vray, les Romains se piquassent alors bien moins d'être grands Philosophes, que d'être excellens Orateurs : parce qu'on ne s'élevoit aux Charges, & l'on ne devenoit considerable que par l'Eloquence. La Philosophie n'étoit d'usage que pour la Morale, dont on se faisoit une Religion pour se former des devoirs, à l'égard des dieux & des hommes.

Ut homo per Philosophiam cultum deorum & religionem susciperet. *Cic. 1. de leg.*

CHAP. III.

Les avantures de la secte & de la doctrine de Platon dans les huit premiers siecles depuis la venuë de nostre Seigneur.

La reputation de Platon s'étant encore établie davantage à Rome par l'aprobation que luy donna Ciceron dans tous ses Ouvrages, & particulierement dans ses Livres Academiques, elle continua sous l'Empire d'Auguste, & sous celuy de Tibere, qui fut un tems favorable aux lettres & aux Sçavans : quoy que Tibere fit mourir assez injustement Trasyllus Philosophe Platonicien, & un Sçavant fort universel. Philon le Juif, que saint Jerôme apelle dans ses Epîtres un second Platon, donna encore du credit à cette doctrine sous l'Empire de Caligula, & de Claudius : les affaires de son païs l'ayant attiré à Rome, où il vêcut sous ces deux Empereurs. Seneque qui fut l'ornement de la Cour de

Trasyllus multarum artium scientiam professus postremo se dedit Platonicæ sectæ. *Schol. Juv. in sat. 6.*

de Neron, y donna vogue à la Philosophie des Stoïciens, dont il faisoit profession: quoy que Dion de Bithynie, Moderatus qui étoit de Cadis, & quelques autres Platoniciens y enseignassent en particulier la doctrine de Platon, à qui les honêtes gens s'attachoient pour les choses naturelles: car la plûpart suivoient Epicure pour la Morale dont on s'accommodoit mieux.

Quid loquar de Philone, quem alterum Platonem critici pronunciant? *Hier. Ep. ad Mag. Orat. Rom.*

En ce même tems, saint Paul étant venu à Athenes pour y prêcher la doctrine de JESUS-CHRIST, n'eut rien du tout à démêler avec les Platoniciens: car l'Historien des Actes des Apôtres n'en parle pas: quoy qu'il parle de la resistance que luy firent les Stoïcens & les Epicuriens. Il est à croire que depuis la prise d'Athenes par Sylla, l'Ecole de Platon n'y fut plus si celebre: du moins Laërce finit l'Histoire des successeurs de Platon environ ce tems-là, auquel les Sçavans de Grece prirent le party de quitter leur païs, pour suivre la fortune de leurs vainqueurs, & pour venir s'établir à Rome, qui étoit la Capitale de l'Empire. Mais les affaires se brouillerent si fort sous les Empereurs suivans, que la Philosophie ceda à l'esprit d'intrigue & de faction, qui commença à se former dans la corruption du regne des premiers Empereurs. Il y a même quelque aparence, que l'étude de la Philosophie fut alors defenduë à Rome aux personnes de qualité, sur tout aux Senateurs: comme il paroît dans la vie d'Agricola, qui fut étudier à Marseille, où les lettres florissoient.

Julium Agricolam per omnem honestarum artium cultum pueritiam adolescentiamque Massiliæ transegisse, sede & magistra studiorum.

Studia Philosophiæ ultra quam concessum Romæ hausisse, ni prudentia matris coërcuisset. *Tacit. in vit. Agric.*

Musonius grand sectateur de Platon, aussi-bien qu'Apollonius de Thyane, s'étant servis de leur Philosophie pour brouiller les affaires sous Domitien, obligerent cet Empereur de chasser les Philosophes de Rome, par un Edit qui leur fut fort injurieux, & qui diminua encore beaucoup le credit de la Philosophie: quoy qu'on pretende qu'un Astrologue nommé Metius Pomposianus, donna sujet

Suet. in Domit. Dion. Chrysost. Orat. 40. Philost. in Apoll.

sujet à cet Edit, par l'horoscope qu'il fit de l'Empereur.

Cette persecution dura jusques à Trajan, lequel devint un peu plus favorable aux Sçavans, quoy qu'il ne fut pas fort versé dans les lettres. L'Empereur Adrien qui fut son successeur, & qui ayma la Philosophie, par l'amour que luy en donna Plutarque son Precepteur, en rétablit l'exercice dans la ville d'Alexandrie, où il avoit comme cessé, depuis l'embrasement de cette Ecole royale, & de cette fameuse bibliotheque que les Roys d'Egypte avoient fait bâtir dans leur Palais. Car Jules Cesar pour se rendre maître d'Alexandrie après la mort de Pompée, voulut faire brûler quelques maisons qui luy étoient suspectes autour du Palais : & le feu se prit à la bibliotheque, où il y eut sept cens mille volumes brûlez, qui avoient été ramassez par les soins de Philetas Precepteur de Philadelphe, d'Eratostenés & d'Apollonius le Rhodien, qui en furent les bibliothequaires. La passion qu'eut Adrien de devenir docte, fut si grande, qu'il eut de la jalousie contre Phavorin son Secretaire, au raport de Suidas, parce qu'il étoit plus sçavant que luy. Ce fut toutefois l'amour qu'eut ce Prince pour les lettres, qui luy fit rapeller à Rome Epictete grand Stoïcien, Numenius Platonicien, & les autres Philosophes qui avoient été chassez par Domitien ; ce fut aussi par l'ordre d'Adrien que Nicetas de Smyrne, Polemon, Denys le Sophiste, dont parle Philostrate, Pancratés, & quelques autres Sçavans, furent envoyez à Alexandrie, pour y enseigner toutes les sciences : & cet Empereur étant depuis venu à Alexandrie, proposa plusieurs questions aux Philosophes qu'il y avoit envoyez, & en donna luy-même la resolution. *Ex Spartian.*

Antonin & Marc-Aurele, qui furent ses successeurs à l'Empire, le furent aussi à l'inclination qu'Adrien avoit pour les lettres, sur tout pour la Philosophie, dont

dont ils devinrent passionnez. Herodian dit dans son Histoire, que la passion qu'eut Marc-Aurele pour la Philosophie, la mit fort en vogue, & forma un grand nombre de Philosophes pendant son regne. Il rétablit dans les Ecoles d'Athenes l'ancienne discipline qui y étoit fort décheuë, & il donna de grands apointemens aux Professeurs, ainsi que l'assure Capitolin: ce que Lucien explique fort au long dans son Eunuque. Il est vray que ce Prince étoit si touché de la qualité de Philosophe, qu'Athenagoras, dont Methodius fait mention parmy les Auteurs Ecclesiastiques, luy ayant été envoyé de la part des Eglises Greques, le complimenta luy & son fils Commodus, du nom de Philosophes, croyant ne pouvoir flater plus agreablement leur vanité, que par ce titre.

Maxime de Tyr grand Platonicien, qui avoit été un des Precepteurs de Marc-Aurele, ne contribua pas peu à luy faire aimer la Philosophie, & à mettre en vogue dans sa Cour la doctrine de Platon. Numenius, dont parle Eusebe, qui eut une grande reputation sous les deux Antonins, & Cronius qui écrivit en ce même tems une partie de l'Histoire de l'Academie, releverent l'un & l'autre, si fort le credit de Platon à Rome, que sa doctrine devint à la mode parmy les Dames de la Cour, à un point, qu'un Stoïcien nommé Apollonius, dont parle Photius, fit l'Histoire des Dames Platoniciennes. Apulée qui étoit de Madaure, & Galien ce Medecin si celebre, tous deux aussi de cette Cour, attirerent bien du credit à Platon, parce qu'ils écrivirent sur sa doctrine. Diogene Laërce augmenta encore davantage la reputation de ce Philosophe, par cet Ouvrage admirable qu'il fit sur l'Histoire des anciens Philosophes, qu'il dédia à une Dame de la Cour de Severe nommée Arrhie passionnée de Platon, comme il le dit luy-même, & qui fut celle que Galien guerit d'une foiblesse d'esto-

Eus. in prep. Evang. l. 11.

Phot. in Bibliot.

Ἀρρίαν φιλοπλάτωνα. Laer. in Plat.

d'estomac par son Theriaque. Julie femme de l'Empereur Severe, animée par l'exemple de son mary, qui fut bien plus favorable aux lettres, que l'Empereur Commodus son predecesseur, ayma fort les Sçavans & les sciences, au raport de Dion: & ce fut elle qui ordonna à Philostrate d'écrire la vie du Philosophe Apollonius de Thyane, par l'inclination qu'elle avoit pour la Philosophie. Enfin la reputation de Sextus Empiricus, qui fut le Chef de la cinquiéme Academie, rendit aussi Platon fort considerable sous les Antonins: & jusques au regne de Severe, on n'enseigna presque point d'autre Philosophie à Rome & à Alexandrie dans les Ecoles publiques, que celle de Platon.

Ce fut l'état où se trouva la doctrine de Platon dans tout ce premier siecle, qui fut celuy de la naissance de l'Eglise, & de l'établissement de nôtre Religion. Ainsi le plus grand obstacle qu'eurent les Apôtres & leurs premiers successeurs en préchant l'Evangile, fut la Philosophie; dont ils trouverent le monde si plein, que dès que saint Paul parut à Athenes pour y prêcher JESUS-CHRIST, les Epicuriens & les Stoïciens s'éleverent contre luy, comme nous lisons dans les Actes: & saint Augustin dans le discours qu'il a fait sur le Sermon de cet Apôtre, dit qu'il n'y eut pas grand succés: parce qu'il regnoit à Athenes un esprit de curiosité, qui n'alloit qu'à satisfaire l'avidité que ce peuple avoit d'aprendre. Cette fantaisie de raisonner sur tout par les principes de la Philosophie, s'augmenta si fort sous les Empereurs, dont je viens de parler, que Lucien en fait des railleries perpetuelles: il n'est jamais de plus belle humeur, & il ne dit point ailleurs de si bons mots, que sur les Philosophes, & sur l'entêtement de la Philosophie qui regnoit alors, & qu'il prend plaisir de rendre par tout ridicule.

Quidam Epicurei, & Stoïci disserebant cum eo, & dicebant, quid vult seminiverbius hic dicere. 17. *Act.*

Athenienses ad nihil aliud vacabant, nisi aut dicere aut audire aliquid novi. *Ibid.*

Si bien que les Sçavans qui se trouverent parmy les

les Chrêtiens pour n'avoir pas éternellement sur les bras les Sçavans du Paganisme, lesquels ne pouvoient se resoudre à écouter des gens qui ne faisoient profession d'aucune Philosophie, prirent enfin le party de se faire Platoniciens : parce que la doctrine de Platon étoit alors la plus en vogue. Les Stoïciens commençoient à perdre leur credit : Plutarque & Lucien ayant fait voir la fausseté de leur vertu en divers de leurs Ouvrages. Il arriva même à cet excés de severité, dont leur secte faisoit profession, ce qui arrive à tous les autres excés, de tomber enfin dans le relâchement : & leur Sage en idée étoit devenu fort chimerique. La Philosophie d'Epicure qui enseignoit l'art de goûter le plaisir par methode, commençoit aussi depuis quelque tems à paroître insoûtenable, par l'emportement naturel des passions, qui deviennent plus farouches dès qu'on les flate, comme faisoit cette secte. Et quoy qu'Epicure ne parût rechercher que le plaisir de l'esprit, cette Philosophie ne laissa pas de passer pour sensuelle dans la suite, & fut fort décriée dans l'opinion de tous les veritables vertueux. Pour Aristote il n'étoit que très-peu connu : ainsi l'on se declara pour Platon.

On crut que pour n'avoir pas tout-a-fait contraire cette foule de Philosophes, dont le monde étoit plein, ce seroit du moins en affoiblir les forces, que de faire liaison avec ceux qu'on trouveroit les moins oposez aux principes de nôtre Religion : & on jugea la secte de Platon plus propre que les autres, pour entrer en quelque sorte de societé avec les Chrêtiens. Les raisons principales qu'on en eut, furent que l'Ecole de Platon ne trouvant dans la nature rien de certain que l'incertitude, il seroit aisé de remplir de nos lumieres, des esprits déja preparez à se défaire de leurs sentimens, par la profession d'une Philosophie si peu attachée à ses opinions ; que cette sagesse qui reconnoissoit n'avoir

pas

pas assez de force pour trouver la verité sur la terre, disposeroit aisément l'esprit à s'assujettir aux veritez qui venoient du Ciel; qu'il seroit facile de reconnoître la necessité de la Foy à une secte, qui tenoit que toutes les connoissances naturelles n'étoient que des opinions toutes pures; qu'une Philosophie qui élevoit l'homme au dessus de luy-même, par la methode de ses idées, & qui le détachoit de son propre sens, en le faisant douter de tout, paroissoit une grande disposition au Christianisme, qui nous éleve au dessus des choses humaines, pour ne nous attacher qu'aux divines; que Platon aprenant à l'homme dans le Dialogue du Cratyle, & dans celuy qu'il a fait de la mort, que son corps n'est que la prison & le sepulcre de son ame, il pourroit luy en inspirer du mépris, & le disposer à cette mortification vertueuse, qui est si necessaire au Chrétien; & qu'enfin un esprit qui ne remarqueroit dans toutes ses facultez, que des défauts & de veritables miseres, comme Platon l'enseigne dans son Phedon, & en d'autres lieux de ses Ouvrages, goûteroit sans peine les maximes de l'humilité Chrêtienne, qui commence à travailler à la perfection de l'homme, par la connoissance de son neant.

C'est ce qui détermina les premiers Chrêtiens à s'accommoder de la Philosophie de Platon, dans la necessité où ils se trouverent d'en embrasser quelqu'une. Cette necessité parut encore davantage en la conversion de Justin le Philosophe, qui fut depuis martyr: il avoüa que rien n'avoit plus disposé son esprit à se soûmettre aux veritez de nôtre Foy, que la Philosophie de Platon dont il avoit été grand sectateur. Il assure même dans son Dialogue à Thryphon, qu'aprés avoir cherché la verité dans toutes les Ecoles des Philosophes, il n'avoit trouvé que dans celle de Platon, dequoy s'élever au dessus de la terre, où toutes les autres luy

luy sembloient ramper. Il arriva le même à Tatien son disciple, qui fut grand Platonicien. Car il enseigna à Rome cette Philosophie, qui luy prepara l'esprit au Christianisme. Quadratus Evêque d'Athenes, qui fit une Apologie de nôtre Religion à l'Empereur Adrien, dont parle saint Jerôme, & qui fut le modele de celle que saint Justin fit après luy, Quadratus, dis-je, Apollinarius Evêque d'Hierapolis, & Meliton Evêque de Sardes, s'étoient aussi fort attachez à la doctrine de Platon.

Je ne parle point des autres Peres, qui défendirent contre les Payens la sainteté & l'innocence de nôtre Religion par la pureté de leur zele, & par la solidité de leurs raisons: Comme d'Aristide, lequel soûtint par sa Philosophie l'Evangile de JESUS-CHRIST sous Adrien; & de ce sçavant Apollonius, qui se servit de tout l'éclat de sa pourpre de Senateur, pour autoriser l'oprobre de la Croix, sous l'Empereur Commodus, qui le fit décapiter. Je ne dis rien d'Athenagoras, de Pantenus, dont parle Eusebe, de Methodius & de ce Bardesanés qui écrivit contre Marcion. Mais je ne puis passer sous silence le plus ardent Platonicien, & le plus sçavant de tous les Peres, le grand Origene, qui défendit avec tant de succés la doctrine de JESUS-CHRIST, contre Celse, le plus grand ennemy qu'elle eût alors: & il n'entreprit de la défendre qu'après s'être remply l'esprit de la doctrine de Platon, pour qui il eut un si grand attachement, comme tout le monde sçait. Saint Augustin même avouë en divers endroits de ses Ouvrages, que de tous les Auteurs profanes qu'il avoit lûs, il n'en avoit point trouvé avec qui on pût entrer en quelque sorte de negociation sur la Religion, plus aisément qu'avec les Platoniciens: & il assûre que les plus illustres Docteurs de son tems, étoient sortis de l'Ecole de Platon pour être Chrêtiens. La défiance que ces Peres des deux premiers siecles prirent

Lib. de vera Relig. cap. 9. Epist. ad Dioscor. lib. Confess. 7. & 8. c. 2. & 9.

rent de la Philoſophie d'Ariſtote, qui n'écoutoit que le ſens tout pur & la raiſon, & à qui ils s'attachoient trop; ne contribua pas peu à rendre la doctrine de Platon plus recommandable aux premiers Chrêtiens.

Mais après tout, cette admirable Philoſophie, dont l'éclat éblouït d'abord les eſprits, n'impoſa que pour un tems: il ſe trouva enfin du poiſon caché ſous ces fleurs. Tertullien fut un des premiers qui s'en aperceut: le party qu'il avoit pris de ſuivre la ſecte des Stoïciens, ſervit peut-être à piquer ſon animoſité contre Platon, qu'il apella le premier Auteur des Hereſies, qui s'éleverent de ſon tems. Le malheur qui arriva à Origéne de tomber d'une maniere ſi épouvantable dans l'erreur, fit auſſi ouvrir les yeux à la plupart des Chrêtiens, qui reconnurent Platon pour l'Auteur de ſon deſordre. Saint Hippolyte Martyr, dont les écrits ſont loüez ſi hautement par ſaint Jerôme & par Euſebe, déclame fort contre cette Philoſophie, comme la plus dangereuſe de toutes. *Euſ. in Antich.* Lactance & Arnobe tous deux les Orateurs les plus celebres de leurs tems, s'emportent avec bien de la vehemence contre Platon, dans ces Livres admirables qu'ils écrivirent ſur la fin du troiſiéme ſiecle. Mais de tous les Peres de ces tems-là, il ſemble qu'aucun n'ait blâmé davantage la doctrine de ce Philoſophe, que ſaint Chryſoſtome dans la Preface de ſes Homelies ſur ſaint Matthieu, où il fait paſſer Platon pour un viſionnaire, & où il traite l'idée de ſa Republique d'extravagante. On s'aperceut auſſi que la doctrine de ce Philoſophe ſur les eſprits, & ſur les Anges avoit contribué à donner cours à cette erreur, qui regna ſi fort parmy les Peres Grecs contre la pureté d'eſprit des Anges, & qui autoriſa ſi fort l'opinion de leur materialité, & qui fut une des hereſies de Neſtorius.

On commença alors à reconnoître que cette Philo-

Philoſophie n'étoit pas tout-à-fait ſi favorable au Chriſtianiſme qu'on l'avoit crû : parce qu'elle ne recherchoit la verité que pour ne la pas trouver ; qu'elle accoûtumoit l'eſprit à heſiter ſur les choſes les plus certaines ; & qu'elle ne mettoit ſa ſcience que dans l'irreſolution & dans le doute dont elle faiſoit profeſſion. Elle parut même dans la ſuite qu'elle fut plus connuë, d'autant plus opoſée à nôtre Religion, qu'elle ſembloit y être plus conforme : parce que Platon ayant mêlé ſes imaginations à ce qu'il avoit apris en Egypte de la tradition des Juifs, il inſpiroit inſenſiblement à l'eſprit, la liberté de mêler ſes viſions aux choſes établies. Ce fut auſſi dans ſon Ecole que ſe formerent les Gnoſtiques & les Valentiniens, comme le remarque Tertullien, qui aſſure dans le Livre de l'Ame, *que la doctrine de Platon étoit devenuë l'aſſaiſonnement de toutes les Hereſies.* Saint Epiphane dit la même choſe en ſes Ouvrages, où il pretend que la plûpart des Heretiques de ſon tems, ſur tout les Marcionites & les Manichéens venoient de l'Ecole de Platon. Saint Cyrille l'apelle la ſource de l'ignorance & de l'impieté, dont ſe forma l'Arrianiſme, qui excita depuis de ſi grands troubles dans l'Egliſe. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle ſaint Gregoire de Nazianze traite les Ouvrages de ce Philoſophe de chimeres & d'illuſions : & que ſaint Auguſtin qui avoit tant eſtimé Platon étant jeune, parce qu'il le trouvoit agreable, commença à le blâmer dès qu'il fut plus avancé en âge : il écrivit même contre cette ſecte, cet Ouvrage qu'il apella *contre les Academiciens* : où il avouë que la doctrine de Platon l'avoit jetté dans l'irreſolution : & il ſe repent dans le Livre *de ſes Retractations*, d'avoir eu de l'eſtime & de la complaiſance pour Platon. Saint Ambroiſe ne contribua pas peu à l'en dégoûter par les Livres qu'il écrivit alors contre ce Philoſophe, comme le témoigne le Cardinal Baronius.

Tert. c. 7. de præſ. Doleo bona fide Platonem omnium hæreticorum factum eſſe condimentum.

Epiph. lib. de hæreſib.

Bar. ad ann. 384. annal. Eccl.

Il se trouve même que Justin le Martyr, Tatien son disciple, Athenagoras, Bardesanés & les autres Apologistes de l'Evangile, qui dans la fin du premier siécle, & pendant tout le second, avoient tant vanté Platon, ne furent pas fort corrects en leurs sentimens, & qu'ils tomberent presque tous en cette erreur, qui fut après condamnée dans Arius sur le Mystere de la Trinité. Tatien qui avoit défendu si courageusement la Religion sous M. Aurele, devint Chef des Encratistes, par la doctrine de Platon. Tertullien dit que Marcion se fit une fausse idée de Dieu, sur celle qu'il avoit prise dans ce Philosophe. Sabellius ne devint heretique que par l'attachement qu'il eut à cette doctrine: & il gâta par ses imaginations la pureté du Christianisme, comme l'on gâte de l'eau pure en y jettant de la bouë, ainsi que le remarque Theodoret. Saint Basile pretend que la pensée de Platon sur le cahos qui preceda la creation du monde dans son Timée, où il parle de la terre, comme de la toile qu'on prepare pour faire un tableau, est une erreur qu'il s'étoit formée des premieres paroles de la Genese qu'il avoit luë.

Bar. anna. Eccl. ad an. 174.

Tertul. c. 7. contra hær.

Theodoret. l. de curand. affectib. Græcor.

Terra autem erat inanis & vacua. *Gen. 1.*

Ainsi les Peres du troisiéme & du quatriéme siecle, qui reconnurent le danger de la Philosophie de Platon, s'en défierent tout-à-fait: quoy qu'elle eût eu bien de l'aprobation parmi les Chrétiens du premier & du second siecle. Mais elle devint aussi plus florissante que jamais parmi les Payens, sous les Empereurs Gordien, Philippe, Valerien, & Julien, & par les Ouvrages de Plotin qui fut le premier & le plus celebre des Commentateurs de Platon. Ce Plotin étoit d'Egypte, il étudia en Alexandrie la Philosophie sous cet Ammonius, qui de Crocheteur devint le plus grand Philosophe de son tems, & qui fut Chrétien. Tryphon disciple d'Origene, reproche à Plotin qu'il avoit dérobé à Numenius, qui vêcut sous les Antonins, ce qu'il écri-

vit ſur Platon, dont Amelius le juſtifie dans un Ouvrage qu'il fit exprès, Quoy qu'il en ſoit, Plotin expliqua la doctrine de Platon d'une maniere ſi excellente, dans un Commentaire qu'il en fit, qu'on peut dire qu'il en releva l'éclat dans la Cour de Galien : car l'Empereur & l'Imperatrice Salonine eurent tant d'eſtime & tant de conſideration l'un & l'autre pour Plotin, qu'ils luy permirent d'établir le gouvernement dont Platon avoit donné l'idée dans ſes Livres de la Republique, en une Ville d'Italie, qu'ils luy donnerent pour en faire l'eſſay. Mais ce deſſein ne put réüſſir pour bien des raiſons. Plotin ne laiſſa pas de faire refleurir en ce ſiecle le credit de Platon. Car ce fut en ſon Ecole, que ſe formerent tous ces illuſtres Platoniciens du quatriéme & du cinquiéme ſiecle, Amelius, Porphyre, Iamblique, Sopater, Proclus & Damaſcius, qui ſe ſuccederent les uns aux autres, & qui trouverent de nouveaux attraits dans la Philoſophie, par les careſſes qu'il receurent des Empereurs, & ſur tout de Julien l'Apoſtat, dont le regne fut fort favorable aux Platoniciens, parce qu'il ſe piquoit luy même de l'être. Avant qu'il fût Empereur, il fit un voyage exprès à Athenes, pour y prendre le manteau de Philoſophe, & pour y être receu dans les formes ; afin d'en faire une profeſſion plus declarée. Depuis étant Empereur, il avança les Philoſophes dans les Charges, & il leur donna part aux affaires, en les faiſant Gouverneurs & Intendans dans les Provinces.

Recentiores Philoſophi nobiliſſimi, quibus Plato ſectandus placuit noluerunt dici Academici ſed Platonici, quibus ſunt nobilitari Græci Plotinus, Jamblicus, Porphyrius. *Aug. l. 8. de Civit. c. 12.*

Mais ce grand credit de Platon tomba entierement ſous les ſucceſſeurs de Julien, c'eſt à dire ſous Arcadius, Honorius, & les deux Theodoſes : parce que ces Empereurs étant devenus Chrêtiens, ils s'accommoderent aux ſentimens de St. Chryſoſtome, de St. Ambroiſe, de St. Jerôme de St. Auguſtin, qui avoient reconnu la fauſſeté de cette doctrine. Il eſt vray que quelque tems auparavant,

vant, l'Empereur Constantin dans le discours qu'il fit aux Peres assemblez dans le Concile de Nicée, loüa fort la Morale de ce Philosophe, & sur tout l'endroit où il parle de la recompense des bons, & de la punition des méchans après la mort. Mais on ne pretend pas tout blâmer dans Platon, quand on trouve qu'il y a du danger. Et ce danger ne parut jamais davantage qu'après les reflexions que l'on fit sur les funestes avantures d'Apollonius de Thyane, de Plotin, de Porphyre, de Julien l'Apostat, de Iamblique, de Proclus, & de plusieurs autres Platoniciens, qui devinrent ou Magiciens ou Athées. Plotin s'étant laissé seduire à Rome par un Prêtre Egyptien, y commença ses malefices dans le Temple d'Isis: Porphyre s'érigea en persecuteur des Chrêtiens: Et l'Empereur Julien devint plus grand sectateur de Platon qu'il n'étoit, après avoir abandonné le Christanisme: parce que dans le fond, cette Philosophie conduit par ses doutes, & par son incredulité à l'impitié, ou au Pyrrhonisme: On dit même que Maxime d'Ephese, qui avoit été Precepteur de l'Empereur Julien, ne l'attira au Paganisme que par la Philosophie secrette qu'il avoit aprise de Iamblique. Mais ce Maxime devint si odieux par les abominations de sa Philosophie, qui étoit une magie toute pure, que l'Empereur Valentinien le fit mourir, comme le remarque Socrate dans son Histoire. Il se trouva aussi dans une des Epigrammes de Callimachus, qu'un certain Cleombrotus grand sectateur de Platon, se precipita d'un rocher par l'envie de mourir, que la lecture de ce Philosophe luy avoit inspirée. Toutes ces avantures firent voir qu'en effet cette Philosophie étoit dangereuse.

Sur la fin du cinquiéme siecle, il y eut en France un Evêque de Vienne nommé Mamercus, qui s'entêta aussi de Platon: mais cela n'eut pas de suite. Enfin la Philosophie fut fort abandonnée sous les

Empereurs Maurice, Phocas, Heraclius, & jusques à la fin du huitiéme siecle. L'incursion des Goths en Italie sous l'Empereur Anastase, les guerres des Sarrazins dans l'Asie, la prise d'Alexandrie par les Musulmans, qui arriva l'an vingtiéme de l'Egire, & l'an six cens quarante-deuxiéme de nôtre Seigneur, la persecution que l'Empereur Leon Isaurique fit l'an sept cens cinquante aux Philosophes, jusques à faire brûler son propre Maître, & plusieurs autres Philosophes avec leurs Livres, & d'autres pareilles disgraces acheverent de ruïner entierement l'étude & le credit de la Philosophie, & d'aneantir tout-à-fait la reputation de Platon, dans les lieux où elle avoit le plus éclaté. L'usage même de la langue Grecque commença un peu à s'abolir dans l'Egypte, après les conquêtes des Arabes, sous le regne du Calife Valid, qui residoit à Damas: parce que ce Prince défendit aux Grecs de se servir d'autre langue que de l'Arabe, dans les Actes publics; ce qui augmenta beaucoup l'ignorance, qui devint alors si grossiere dans la Grece & dans l'Italie.

CHAP. IV.

Les avantures de la secte & de la doctrine d'Aristote, dans les huit premiers siecles.

Le merite d'Aristote commença, comme j'ay dit, à être connu à Rome, par les soins que prit Andronicus de rétablir ses écrits, par les frequens éloges que luy donna Ciceron en divers endroits de ses Ouvrages: mais il faut avoüer qu'il falut bien du tems & bien de la lumiere pour sonder cet abyme, & pour en connoître le fond; parce qu'après tout, il y avoit dans cet Auteur des nuages à percer, des difficultez à éclaircir, & bien des épines à déraciner: ce qui a été cause qu'on ne l'a bien connu qu'après l'avoir long-tems étudié, & après en avoir penetré la doctrine par de profondes meditations. Voicy la suite des avantures de sa secte & de sa Philosophie.

Athenodore de Tarse, dont Plutarque fait mention, fut le premier de la Cour d'Auguste, qui y fit

con-

connoître les Categories d'Ariſtote, par un Commentaire qu'il en fit, dont Simplicius parle avec éloge. Plutarque dit auſſi que Nicolas de Damas, grand Peripateticien, & fort aymé de l'Empereur, luy fit connoître Ariſtote par les Livres qu'il fit ſur ſa doctrine, dont il ne profita pas beaucoup, parce que ce Prince n'étoit alors touché que des vers de Virgile & de ceux d'Horace. Strabon dit que du tems d'Auguſte, deux autres Philoſophes nommez Zenarque & Athenée, tous deux de Seleucie, vinrent à Rome, pour y enſeigner la Philoſophie d'Ariſtote, que Zenarque avoit déja enſeignée à Athenes & à Alexandrie: car tous les habiles gens venoient alors à Rome pour s'y faire connoître, comme j'ay déja dit. Il n'y eut aucun Philoſophe ſectateur d'Ariſtote qui s'y acquît de la reputation ſous les regnes de Tibere, de Caligula, de Claudius.

Neron eut un Peripateticien pour Precepteur, nommé Alexandre d'Egée, comme dit Suidas. Mais ce Philoſophe n'eut pas le credit de rendre la doctrine d'Ariſtote fort conſiderable dans une Cour, où Burrus & Seneque qui étoient Stoïciens l'un & l'autre, avoient tant de pouvoir. Il y eut toutefois un certain Adraſte qui travailla ſur les écrits d'Ariſtote, pour arranger les Livres de ſa Philoſophie, & pour mettre les chapitres dans leur ordre naturel: mais ſon Ouvrage s'eſt perdu. Sotion qui fut Precepteur de Seneque, avoit abandonné avec Soſigenés & Hermippus, la doctrine de Platon pour ſuivre celle d'Ariſtote. Quoy que l'eſprit d'intrigue regnât fort parmi les gens de qualité, ſous les Empereurs ſuivans: il ſe trouva toutefois dans la Cour de Vitellius un homme d'eſprit nommé Helvidius Priſcus, qui s'apliqua fort à la Philoſophie: *Non pas*, dit Tacite, *pour s'en faire un ſpecieux pretexte d'oyſiveté & de pareſſe comme les autres: mais pour s'affermir l'ame contre les*

Ingenium illuſtre altioribus ſtudiis Helvidius de-

dit : non *les divers évenemens de la fortune*, que la bizarrerie des Empereurs avoient rendus fort frequens. Ce fut le parti que prirent avec luy Petus, & son gendre Thraseas, qui avoient l'ame trop grande, pour souffrir l'infamie du gouvernement sans en murmurer.

ut plerique magnifico Philosophiæ nomine segne otium velaret, sed quo firmior adversus fortuita rempub. capesseret. *Tac. 4. hist.*

La persecution que Domitien fit aux Philosophes, jointe au mépris qu'on avoit à Rome pour la Philosophie, decredita fort cette étude dans tout l'Empire. Mais son credit commença à se rétablir sous Adrien, & parmi les Sçavans qui eurent reputation en sa Cour, dont Favorin qui étoit Peripateticien, fut un des plus considerables. Taurus de Beryte, qui composa un discours sur la difference de la Philosophie de Platon d'avec celle d'Aristote, se signala dans la Cour de Commodus: & Sosigenes, Hermippus, Alexandre d'Aphrodisée, furent les premiers Professeurs de la Philosophie Peripateticienne établis à Rome par les Empereurs Marc-Aurele, & Lucius Verus : comme Alexandre le témoigne luy-même dans ses Commentaires. Ce sçavant homme fut celuy qui ouvrit la carriere à cette foule de Commentateurs d'Aristote qui le suivirent, & ensemble le plus habile & le plus éclairé de tous. Galien le Medecin de l'Empereur Marc-Antonin, l'esprit le plus galant, le plus délicat, & l'homme le plus sçavant de la Cour, s'attacha fort à la doctrine d'Aristote, & il fit des Commentaires pleins d'érudition sur les Ouvrages de ce Philosophe. Alexandre de Damas enseignoit alors à Athenes la doctrine d'Aristote, & Ammonius Saccas l'enseignoit dans Alexandrie. La reputation de cet Ammonius fut grande, à cause du genie extraordinaire qu'il avoit pour les sciences: & comme il s'étoit rempli l'esprit de la doctrine de Platon & de celle d'Aristote, qu'il avoit jointes ensemble, il fut le premier qui donna cours à cette Philosophie mêlée de l'un & de l'autre, que les

Sça-

Sçavans embrasserent depuis, comme fit Plotin, Porphyre, Syrien d'Alexandrie, son disciple Proclus, que Simplicius apellé le Maître de ses Maîtres, & comme firent ensuite quantité d'autres.

Ce tems-là, qui fut si fertile en Grands personnages, commença à faire connoître la profondeur du genie d'Aristote, par l'aplication qu'eurent les Sçavans à étudier sa doctrine, & à l'expliquer par leurs Commentaires, comme Aphrodisée sous Antonin; Aspasius sous Commode; Syranus sous Gordien; Porphyre sous Galien & sous Aurelien; Proclus sous Julien; le second Ammonius son disciple, qui a si bien écrit sur le Livre de l'*Interpretation* d'Aristote sous Valentinien; Dydime qui fut Maître de St. Jerôme sous Gratien; Themystius sous Jovinien & Valens; St. Augustin sous Honorius; Olympiodore sous le jeune Theodose, Simplicius & Philoponus sous Justin & sous Justinien; Boëce sous l'Empereur Anastase & sous le Roy Theodoric. Je ne parle point d'Asclepius, de Priscien, de Dexippus, de Damascius, & d'une infinité d'autres. Tous ces Grands hommes qui furent les plus sçavans de ces siecles-là, contribuerent par leurs Ouvrages à faire connoître au monde la doctrine d'Aristote, qui devenoit d'autant plus estimable, qu'on la connoissoit mieux. Le mauvais traitement que l'Empereur Caracalla fit aux sectateurs de ce Philosophe, ne fut pas fort préjudiciable à cette secte, par l'opinion qu'on eut de l'esprit de cet Empereur, qui s'étoit rendu méprisable par ses extravagances : car il fit mourir fort injustement Papinien le plus Grand homme de l'Empire, & il persecuta avec beaucoup de brutalité les gens de bien, & les Sçavans.

Les Sentimens des Chrêtiens dans les trois premiers siecles, ne furent pas si favorables à Aristote qu'ils le furent à Platon: mais dans la suite la reputation d'Aristote s'augmenta d'autant plus qu'on

s'apliqua à le connoître: au contraire celle de Platon diminua à mesure qu'on l'examina. A la verité les premiers Peres se défirent d'abord d'Aristote, comme d'un Philosophe qui donnoit trop au raisonnement & au sens: ils jugerent sa doctrine peu propre au Christianisme, qui demande une soûmission parfaite de la raison, que ce Philosophe consultoit trop. On le crut trop naturel, trop politique, trop rafiné, enfin trop Philosophe: ainsi on ne le souffroit pas même dans les Bibliotheques.

Tertul. l. 1. de praescript. Videte nequis vos circumveniat per Philosophiam. *Ad Coloss.*

Tertullien le fit passer pour un miserable Sophiste, de qui tous les ennemis de la Foy prenoient des armes pour la combattre & pour défendre l'erreur: & il pretend que c'étoit contre sa doctrine, que l'Apôtre dans l'Epistre aux Colossiens, avertit les fideles de prendre des précautions, parce qu'elle étoit dangereuse. On s'apeceut même de ce danger par l'exemple des Theodotiens sous l'Empereur Severe, qui se servoient de la methode & des raisonnemens d'Aristote, pour apuyer leur erreur.

Bar. Annal. Eccl. ad an. 120.

Les Carpocratiens furent condamnez pour avoir mis l'image de ce Philosophe avec celle de JESUS-CHRIST, & pour l'avoir adorée par une extravagance de zele pour sa doctrine.

Ibid. ad an. 208.

Les Aëtiens furent excommuniez par l'Eglise, & par les Arriens même, dont ils étoient sortis, parce qu'ils donnoient à leurs disciples les Categories d'Aristote pour Catechisme.

Eufeb. Hist. c. 27.

Les Antinomiens allerent jusques à cet excés d'impieté, que de porter plus de respect à ce sage Payen, qu'à la Sagesse increée.

Origene dans les Livres qu'il a faits contre Celsus, commença aussi un des premiers à décrier Aristote parmi les Chrêtiens, par la préoccupation qu'il avoit pour Platon: & parce qu'en effet il trouva trop de raisonnement dans ce Philosophe. Son esprit accoûtumé à l'air fleury & agreable de Platon, ne put s'accommoder de celuy d'Aristote. La plûpart des autres Peres entrerent dans ces sentimens,

timens; comme saint Justin dans le Dialogue à Tryphon; saint Clement d'Alexandrie dans son avertissement aux Gentils; saint Irenée dans son Livre contre les Heresies; Eusebe en divers endroits de ses Ouvrages; saint Athanase contre Macedonien; saint Basile & saint Gregoire de Nysse contre Eunomius; saint Gregoire de Nazianze dans ses Oraisons vingt-sixiéme & trente-troisiéme; saint Epiphane au Livre second des Heresies; Faustin dans le Livre qu'il a fait contre les Arriens; saint Ambroise dans le premier Livre de ses Offices; saint Chrysostome sur l'Epître aux Romains; saint Cyrille contre l'Empereur Julien, & tant d'autres qui trouverent à redire à Aristote, par la crainte qu'ils avoient qu'il n'imprimât au Chrêtien un caractere de Dialectique: car elle fait pointiller sur tout, & est tout-à-fait contraire à l'esprit de la Foy qui ne demande que de la soûmission. Ils croyoient qu'on pourroit faire aisément un mauvais usage de la doctrine de ce Philosophe: parce qu'ils ne l'avoient pas encore bien comprise. *On nous apelle fideles*, disoit saint Chrysostome, *afin que par le mépris du raisonnement humain, nous nous élevions aux grandeurs de la Foy*. *Hom. 24. in Joan.*

Il se trouva toutefois à la fin, que cet art de raisonner qu'enseigne Aristote n'avoit rien de faux, qu'il étoit même fort solide, & qu'il pouvoit être de quelque utilité à nôtre Religion: laquelle ne laisse pas d'être conforme à la raison, toute surnaturelle qu'elle est. Anatolius, qu'Eusebe apelle le plus sçavant de son tems, & qui fut depuis Evêque de Laodicée, fut le premier des Chrêtiens qui enseigna la doctrine d'Aristote dans Alexandrie, & qui commença à le faire connoître vers la fin du troisiéme siecle, sous l'Empire de Diocletien. L'autorité de ce sçavant homme rétablit celle d'Aristote dans l'Egypte, & luy donna de la reputa-

tion dans l'Italie. Themistius celebre Peripateticien, & amy intime de St. Gregoire de Nazianze, n'ayant pas peu contribué à adoucir l'esprit de l'Empereur Valens à l'égard des Chrétiens, releva beaucoup la gloire d'Aristote sous l'Empire de Theodose, qui luy fit l'honneur de luy confier, quoy qu'il fût Payen, son fils Arcadius pendant un voyage qu'il fit en Italie. Saint Jerôme parle bien favorablement de la doctrine d'Aristote dans son Livre second contre Pelage. Saint Augustin dont l'esprit étoit si penetrant; n'eût pas pensé à travailler sur cet Auteur comme il fit, s'il n'eût eu bien de l'estime pour luy: & dans les Livres qu'il a fait contre Cresconius, il blâme fort ce Grammairien Donatiste, de vouloir ôter à l'Eglise l'usage de la Dialectique, si utile pour la défense de ses veritez. Theodoret donna de grands éloges à cet admirable aveugle, Didyme d'Alexandrie un des plus sçavans de son tems, parce qu'il avoit bien entendu la doctrine d'Aristote: Il le loüe de l'avoir si clairement expliquée dans les Commentaires qu'il en fit sur la fin du quatriéme siecle. Victorin qui fut un des Maîtres de St. Jerôme, & que ce Pere met au nombre des écrivains Ecclesiastiques, commença à traduire en Latin l'Introduction de Porphyre, qui est necessaire pour l'intelligence des Ouvrages d'Aristote. Pretextat traduisit en la même langue les Livres des *Analytiques*.

Peripateticorum sententiæ consentit sanctæ scripturæ autoritas. *Hier.*

Theod. l. 4. Hist. Eccl. cap. 29.

L'Empereur Theodose le jeune, qui avoit tant de passion pour les lettres, au raport de Sozomene, fit venir de Grece un Philosophe Peripateticien nommé Celsus, pour enseigner à Rome la Philosophie: l'Empereur eut bien de la consideration pour luy, comme l'assure Symmachus dans ses Epîtres. Et cet Empereur avoit grand soin de faire venir d'habiles gens d'Athenes, pour instruire la jeunesse Romaine, & pour faire refleurir l'amour des lettres sous son regne. Enfin, cet illustre Romain

Soz. Hist. Eccl. præf. Inter præcipua negotiorum, curatur est, ut in

main Severin Boëce qui fut trois fois Consul, après avoir étudié l'éspace de dix-huit ans à Athenes la Philosophie d'Aristote, & après l'avoir encore plus particulierement aprofondie par une étude fort particuliere, & par de longues meditations, fit une traduction Latine des Ouvrages de ce Philosophe. Ainsi il fut le premier qui fit entierement connoître cet Auteur dans l'Eglise Latine: où il n'étoit connu que par le bruit qu'y faisoient les traductions, & les Commentaires des Interpretes Grecs, dont la reputation s'étoit répanduë depuis quelque tems dans l'Italie. Si bien qu'Aristote ne commença à être tout-à-fait connu en Occident que dans le sixiéme siecle: & ce fut Boëce qui fut le plus grand genie de son tems pour les lettres, auquel on eut cette obligation.

erudiendis nobilibus praeceptores ex Attica poscerentur. *Symm. ep.* 18.

Mais quoy que le travail de Boëce deût attirer des sectateurs à la doctrine d'Aristote, dans un tems où il l'avoit exposée aux yeux de tout le monde avec tant de netteté: toutefois par le malheur du siecle, qui fut fort troublé par les guerres d'Italie, & par l'ignorance des Empereurs, il n'y eut depuis Boëce jusques à la fin du huitiéme siecle, que le seul St. Jean Damascene sous l'Empereur Copronyme, qui parut avoir de l'amour pour la Philosophie. Il étoit de Syrie, où il y avoit encore quelque reste de literature; il s'attacha à l'étude d'Aristote, & il fit un abregé de sa Logique, de sa Morale, & de ses autres Ouvrages. Mais l'ignorance & la stupidité de ces tems-là, & du siecle suivant fut si grande, qu'on prenoit pour des Necromantiens ceux qui sçavoient quelque chose: comme le dit Bellarmin du Pape Sylvestre II. qui sçavoit la Philosophie & la Geometrie. Il paroît de tout ce discours, que la doctrine d'Aristote fut peu connuë des Peres Grecs, encore moins des Peres Latins; & qu'ainsi elle fut de peu d'usage à la Religion dans ces premiers siecles. Voyons si

dans les suivans elle n'a point été plus heureuse : & pour cela examinons quelle a été dans les derniers tems la fortune de Platon & d'Aristote.

CHAP. V.

Les sentimens des Sçavans des huit derniers siecles, sur la doctrine de Platon.

L'étrange état où la Grece & l'Italie se trouverent dans les siecles suivans, par les terribles revolutions de ces deux Empires, ne laissa ny le loisir, ny même la liberté à ceux qui avoient du genie pour les lettres de s'y apliquer. Ainsi la confusion de ces tems-là fut cause de celle où se trouva la Philosophie avec ceux qui en faisoient profession. Zonaras au troisiéme Tome de son Histoire, parle d'un Philosophe nommé Leon, qui dans le neuviéme siecle sous l'Empire de Michel, & sous l'Imperatrice Theodora sa mere, se rendit celebre à Constantinople, par le ministere de Bardas oncle de l'Empereur, qui eut de l'inclination pour les lettres. Ce Leon fut Evêque de Thessalonique ; l'Empereur reconnut son merite, par les instantes prieres que luy fit le Roy des Sarrazins de le luy envoyer, pour profiter de sa science. Photius qui fut depuis Patriarche de Constantinople, & le plus docte de son tems, devint sçavant sous le même regne. Mais ny le Patriarche, ny l'Evêque ne prirent point de parti dans la Philosophie, pour s'attacher à celle de Platon ou d'Aristote. L'amour des lettres s'éteignit tout-à-fait dans le dixiéme siecle parmi les Ecclesiastiques: parce que l'Eglise joüissoit d'une paix assez profonde : & elle n'eut rien de quoy réveiller cette émulation, qui fait les Sçavans.

Michaël Psellus, qui fut un des Sçavans de l'onziéme siecle, s'apliqua fort à étudier Platon : mais n'étant combattu de personne sur les sentimens qu'il en avoit, il écrivit sur Aristote & sur d'autres matieres. Hugues de St. Victor qui fut fort versé dans les lettres, donna peu de tems aprés des marques dans ses Ouvrages, qu'il n'étoit pas fort touché du merite de Platon, & qu'il n'aprouvoit

pas

pas sa doctrine. Il se trouva aussi environ ce même tems, que dans les démêlez qu'eut saint Bernard, avec Abaillard, celebre Theologien de la Faculté de Paris; il luy fit reproche que faisant de vains efforts pour faire passer Platon pour Chrétien, il s'exposoit luy-même à devenir Payen. Il se trouva aussi que saint Thomas s'apliqua à étudier Platon dans son tems: mais ce ne fut que pour refuter ses idées, & quelques autres de ses sentimens sur la Metaphysique, que ne luy parut pas fort solide.

Dum multum sudat, quomodo faciat Platonem Christianum, se probat Ethnicum. Ber. ad Innoc. epist. 190.

Enfin, soit que le calme où se trouva l'Eglise pendant les siecles suivans, laissât à ses Docteurs le loisir d'étudier les Peres, & de faire plus de reflexion sur les sentimens qu'ils avoient de la doctrine de Platon, qui leur avoit semblé dangereuse: soit que le genie de ces tems-là ne portât pas à l'étude de cette Philosophie; elle fut tout-à-fait abandonnée jusques au quatorziéme siecle, qui fut le tems auquel les guerres continuelles d'Orient, la prise de Constantinople par les Turcs, le Concile de Bâle & celuy de Florence, attirerent en Italie les plus habiles gens de la Grece, qui ne contribuerent pas peu à rétablir la gloire de Platon, & la reputation de sa doctrine dans l'Occident.

Les plus considerables parmy ces Grecs qui vinrent en Italie, furent Jean Argyropile, auquel le grand Cosme de Medicis donna ses deux fils à élever; Emmanüel Chrysolore, le premier qui aporta en Italie l'amour des belles lettres; Theodore de Gaze, & George de Trebisonde, l'un & l'autre fort zelez pour la doctrine d'Aristote; Bessarion Archevêque de Nicée & Patriarche de Constantinople, & Gemiste Pleton. Bessarion qui s'étoit toûjours attaché à la doctrine de Platon, qu'il preferoit à toutes les autres, ayant oüi prononcer dans le Concile de Florence le nom d'Aristote avec éloge; & ayant apris que le Theologien le

plus celebre qui eût été dans l'Eglise Latine, saint Thomas, avoit été le Commentateur de ce Philosophe, il en témoigna un très-grand étonnement. Mais il fut bien plus surpris, quand il vit l'Ouvrage de George de Trebisonde, qui dans une comparaison de la doctrine de Platon & d'Aristote, qu'il mit alors en lumiere, donnoit tout l'avantage à Aristote. Ce qui obligea ce Patriarche de faire l'Apologie de Platon dans ce bel ouvrage, qu'il intitula, *contre le Calomniateur*. Ce Grand homme avoit porté l'Empereur de Constantinople Jean Paleologue, à traiter d'accommodement avec le Pape Eugene IV. pour la reünion de l'Eglise Grecque avec la Latine, & ce fut luy qui resista avec bien du zele & bien de la chaleur aux opositions de Marc d'Ephese, qui traversoit ce dessein, pour lequel le Pape le fit Cardinal; & il se servit de tous ces avantages que son credit luy donnoit, pour rendre Platon recommandable dans la Cour de Rome, & dans celle de Florence, qui aymoit les lettres & les Sçavans, & qui s'étoit déja laissée prévenir sur le merite de Platon, par Argyropile.

Mais rien n'augmenta si fort l'affection que ce Prince avoit pour la Philosophie de Platon, que les discours que Gemiste Plethon fit en sa presence sur cette doctrine. Marcile Ficin fils de son Medecin, ayant assisté à un de ces discours à l'âge de treize ans, & ayant témoigné d'en être touché, comme il l'avoüe luy-même dans sa Preface sur Plotin, le grand Cosme le nomma son interprete sur Platon; commanda qu'on luy fournît les Commentaires de Plotin, pour s'y preparer par cette étude; le fit Chef de l'Academie, qu'il destinoit alors pour enseigner la doctrine de Platon dans cet Etat, & luy ordonna des apointemens qui furent payez dès cette année là. L'amour que ce Prince & ses successeurs Pierre, Jean, & Laurent de Medicis eurent pour Platon; les écrits de Marcile Ficin sur

Proœm. in Plotin ad Lauren. Medic.

la

la doctrine de ce Philosophe, avec ceux du Cardinal Bessarion & de Plethon, qui furent si estimez, rétablirent si fort le credit de Platon dans toute l'Italie, que la plûpart des Sçavans qui y eurent de la reputation devinrent Platoniciens: C'est à dire, Jean Cavalcante; Angele Politien; le Cardinal Cusa; Jean Pic de la Mirande; Pomponace Professeur de Padouë; Jerôme Fracastor, grand Poëte, celebre Medecin, & disciple de Pomponace, Cardan; Aretin; Frederic Duc d'Urbin; Jacques Mazzonius Professeur de Pise, qui a écrit sur Platon & Aristote; Jerôme Donat de Verone, qui a fait un Ouvrage sur la difference de leur Philosophie; Cremonin; Patricius, & un grand nombre de Sçavans, qui fleurirent dans le quinziéme siecle en Italie. Car comme la Maison de Medicis contribua fort à y rétablir les lettres; en partie par les Princes sçavans qu'elle eut, en partie par leurs liberalitez envers ceux qui l'étoient: la plûpart de ceux qui s'y apliquerent, entrerent dans leurs sentimens, & devinrent favorables à la doctrine de Platon. On la trouva belle, agreable, ingenieuse, & elle fut la doctrine universelle de tous les beaux esprits.

Neanmoins Marcile Ficin porta les choses trop loin, par l'emportement qu'il eut pour cette Philosophie. Car il s'étoit mis trop legerement dans la tête, d'apuyer les sentimens de nôtre Foy, par ceux de ce Philosophe. Il disoit que le Dialogue de Criton est le sommaire de l'Evangile: il pretendoit expliquer par cette doctrine le Mystere de la Trinité, le plus incomprehensible & le plus inexplicable de nos Mysteres: & il vouloit reduire par l'autorité de Platon, l'esprit de ceux qui resistoient à l'autorité de JESUS-CHRIST. Ces excés firent que beaucoup de gens trouverent dans cette Philosophie du panchant à ne rien croire; puisque l'on apuyoit d'une si foible autorité, ce que nôtre Re-

Reor hoc providentia divina decretum, ut perversa multorum ingenia, quæ soli divinæ legis autoritati haud facile cedunt, Platonicis saltem rationibus religioni admodum suffragantibus acquiescant. *Ficin. proœm. ad Plat. Theologiam.*

Religion a de plus difficile à comprendre. Ce fut aussi par les principes de cette doctrine, que Pic de la Mirande qui en étoit passionné, tomba dans l'erreur, l'Aretin dans le libertinage, Cremonin, Pomponace & d'autres dans l'incredulité. Cardan Medecin de Pavie, qui s'étoit fait une espece de Philosophie mêlée d'Astrologie judiciaire, & d'un grand ramas des anciens Philosophes de toutes les sectes, enseigna sous Leon X. qu'il y avoit de certains esprits en l'air avec de petits corps subtils & nebuleux, qu'il avoit pris de Platon avec bien d'autres chimeres, dont parle Gaddi en sa Bibliotheque: il ajoûte que ses sentimens sur l'immortalité de l'ame furent suspects; & luy-même, tout sçavant qu'il étoit, passa pour un visionnaire en bien des choses. Ainsi l'on trouva alors, comme on avoit fait autrefois, cette Philosophie vaine, & même dangereuse dans l'usage mauvais qu'on en pouvoit faire, n'y prenant pas les précautions necessaires. Ce qui obligea le Cardinal Bellarmin, qui a été un des plus solides esprits de son tems, de détourner le Pape Clement VIII. qui fit bâtir le College de la Sapience à Rome, d'y fonder une chaire pour y enseigner la doctrine de Platon : comme on luy avoit mis dans l'esprit. Et nous lisons dans les Memoires de M. Canaye, qu'un Prioli noble Venitien, devant être envoyé Ambassadeur à Henry le Grand de la part de la Republique; le fit prier avant de partir, d'obtenir du Roy la permission pour un Docteur Italien de ses amis, d'enseigner à Paris la Philosophie de Platon, qu'il sçavoit très-bien, & qu'il avoit fort bien étudiée. Mais le Roy averty par son Conseil, du danger qu'il y avoit de donner trop de credit à cette Philosophie, n'y put consentir.

Enfin, le Pere Petau Theologien de la Compagnie de JESUS, dans le premier Chapitre du second Volume de ses Dogmes, montre le danger qu'il

qu'il y a d'étudier Platon, sans se bien tenir sur ses gardes; & à quel excés d'emportement on est sujet, quand on veut trop s'attacher aux sentimens de ce Philosophe. Il prouve cela par les sentimens des Peres, & par les funestes exemples qu'il en raporte. On peut dire pour conclure l'Histoire de la doctrine de Platon, qu'elle est de peu d'usage en ce siecle; où la destinée l'a reduite aux bibliotheques & aux cabinets de quelques Declamateurs, qui cherchent à briller dans la Chaire ou dans le Barreau : car en effet son discours a de l'éclat. Mais comme il donne plus à l'aparence qu'à la verité, il ne laisse à l'esprit de ceux qui le lisent qu'un fort grand vuide des choses dont il traitte, & l'on ne va a rien de fort solide par sa doctrine, quoy qu'elle plaise & qu'elle éblouïsse toûjours. Le seul bon usage qu'on peut faire de Platon, est celuy qu'en a fait saint Augustin, de reduire les choses dont on parle à leur perfection, par leurs idées, pour en faire des portraits veritables. Platon sert aussi à donner une expression éclatante propre à l'Eloquence : sur quoy n'ayant rien davantage à observer, je reviens à Aristote.

CHAP. VI. *Les sentimens des Sçavans des huit derniers siecles sur la doctrine d'Aristote.*

Ses avantures furent si bizarres dans les derniers siecles, qu'on a de la peine à comprendre comment on a pû faire dans la suite des tems, de si differens jugemens d'une même personne : car jamais Philosophie n'a été traittée avec plus d'honneur, ny avec plus d'infamie tout ensemble, que celle d'Aristote : le détail en est étonnant. Le peu de Sçavans qui se trouverent dans le neuviéme & le dixiéme siecle, l'ignorance de la langue Grecque, la rareté des bons Manuscrits des Commentaires faits sur les Ouvrages de ce Philosophe, arrêta fort le cours de sa doctrine : on ne vouloit pas se fier à ses Interpretes sans consulter l'original de son texte. Outre que la subtilité où plûtôt la profondeur de sa doctrine, son style pressé & concis, qui demande

une grande attention, détourna la plûpart des esprits de s'y apliquer avec tout l'attachement necessaire. Les plus sçavans mêmes imitant les Peres des premiers siecles, qui l'avoient negligé, creurent que ce Philosophe ne meritoit pas d'être examiné: ils se défierent aussi-bien que ces Peres, d'une Philosophie trop attachée à la nature, au sens, & à la raison, pour être de quelque usage à la Religion. Il se trouva même des demy-Sçavans qui entreprirent de décrier ce Philosophe auprès des vrays Theologiens: parce qu'ils n'y comprenoient rien. Voilà l'état où étoit la Philosophie d'Aristote en l'Eglise Latine: qui n'eut pas alors des gens fort intelligens, à cause de l'oysiveté où le calme dont elle joüissoit, avoit reduit la plûpart des esprits. Il est vray que la simplicité qui regnoit dans ce siecle-là, sur tout parmy les Ecclesiastiques, & dans les Monasteres où étoient les seuls Sçavans, ne put s'accommoder des raisonnemens d'Aristote, qui sembloit inspirer un esprit de contradiction tout-à-fait oposé à la soûmission de la Foy. Ce fut aussi ce qui obligea saint Bernard & Otton Evêque de Frisinge, de declamer avec tant de zele contre Abaillard & Porretin Evêque de Poitiers, qui s'étoient gâté l'esprit par une fausse Dialectique, qu'ils avoient prise de l'étude d'Aristote.

Les Grecs qui refleurirent dans l'onziéme siecle & dans les suivans, avoient mieux étudié Aristote, dans ces admirables Commentateurs des premiers siecles, qu'ils lurent soigneusement: leur langue qui ne laissa pas de se conserver à Constantinople malgré les guerres, leur servit pour entretenir quelque sorte de commerce avec Aristote & ses Commentateurs. Il y eut alors peu de Sçavans qui ne s'attachassent à l'étude de ce Philosophe; sur qui ils travaillerent la plûpart: Sisinnius sous l'Empereur Constantin Monomaque; Psellus sous Michel Stratiotique; Magentin & Michel d'Ephese,

se, environ le regne d'Isaac Comnene; Nicephore Blemmydés sous l'Empereur Jean Duca; Eustathius Evêque de Thessalonique; Cantacuzene qui se fit Religieux au Mont Athos, après avoir porté la Pourpre Imperiale; George Pachymerés; Theodore Methochita; George de Chypre; Chilas d'Ephese; Daniel Cyzigene; Glycis; Gregoras; Planudés, & les autres sous les Empereurs suivans, qui donnerent tous bien du credit à Aristote dans l'Eglise Grecque.

Mais la reputation de ce Grand homme s'étoit déja répanduë avec bien plus de bruit dans toute l'Afrique parmy les Arabes & les Maures. Car Mahomet qui dans le septiéme siecle s'étoit érigé en Prophete, en se faisant general d'armée, & qui avoit étably une nouvelle Religion par le fer & par le feu, donna lieu par ses conquêtes à l'amour des lettres, dans un païs où elles étoient fort negligées: ce qui est une suite ordinaire de la puissance & de la prosperité. Le premier Calife de ses successeurs qu'on remarque avoir été touché de cette passion, fut Almanzor fondateur de Bagdet, de la famille de Ben-abas, qui commença à regner l'an de l'Egyre 137. & de JESUS-CHRIST 755. Il joignit à l'étude de la loy, c'est à dire de l'Alcoran, qui étoit la seule étude de ses predecesseurs, celle de la Philosophie & de l'Astronomie. Le Calife Abdalla qui commença à regner en l'année 815. envoya des Ambassadeurs à l'Empereur de Constantinople, pour luy demander des Livres de toutes les sciences, qu'il fit traduire en sa langue, les ayant obtenus; pour exciter parmy ses peuples l'amour des lettres: ces soins ne furent pas inutiles; car il s'éleva sous son regne plusieurs Philosophes, & de fort habiles Medecins.

Il se trouve quelques Historiens Arabes, qui disent que Mahomet défendit par sa loy, l'étude des lettres, pour mettre à couvert les absurditez de sa Reli-

Religion ſous l'ignorance, dont elle faiſoit profeſſion : mais que le Calife Almamon ou Maïmon réveilla l'amour des lettres, à l'occaſion d'un ſpectre qui luy aparut la nuit ſous la figure d'Ariſtote, qui l'excita à l'étude de la Philoſophie. Ce Calife ayant vaincu l'Empereur Michel, dans les conditions de paix, il demanda la communication de leurs Livres. Ce fut luy, qui au raport de Scaliger, fit traduire en ſa langue l'Almageſte de Ptolomée, pour aprendre à ſes Sujets l'Aſtronomie.

De ſorte, que les ſciences qui étoient paſſées de Grece en Italie, paſſerent d'Italie en Afrique, auſſi-bien que la domination, qui dura juſques à l'an 1258. auquel tems Bagdet fut pris par les Tartares : & cet amour des ſciences continua encore ſous les Rois d'Egypte, de Fez & de Maroc : & ces ſiecles qui furent ceux de l'ignorance en Europe, furent des ſiecles ſçavans en Afrique & en Egypte : car dans tous ces tems-là, il ſe forma une foule de Philoſophes, qui firent bien de l'honneur par leurs Commentaires à la doctrine d'Ariſtote, dans l'Afrique où elle n'étoit pas encore connuë. Les plus celebres de ces Philoſophes furent Alfarabius, Algazel, Albumazar, Maimonidés, Alkindus, Albefager, Albencini ou Avicenne, & Averroés. Alfarabius ayant trouvé en Meſopotamie les Livres de la Phyſique d'Ariſtote, il les lût quarante fois de ſuite, & aprés les avoir lûs tant de fois, il écrivit à la fin qu'*il étoit prêt de les lire encore.* Avicenne & Averroés ſe ſignalerent plus que les autres, non ſeulement par leurs Commentaires, mais encore par la paſſion qu'ils firent éclater dans leurs écrits pour la perſonne, autant que pour la doctrine d'Ariſtote : & ils luy attirerent par là tant de credit, qu'il s'établit des Univerſitez pour enſeigner la Philoſophie d'Ariſtote, à Conſtantine, à Tunis, à Tripoly, à Fez, à Maroc. Pic de la Miran-

Pic. Mir. l.4. de van. doct.

Mirande assure que les Arabes firent tant d'état des Livres d'Aristote, quand ils en eurent connu le prix, qu'ils abandonnerent tous les autres. On dit qu'Avicenne aprit par cœur les Livres de la Metaphysique, par un attachement extraordinaire qu'il eut à cet Ouvrage, comme à celuy qu'il estimoit le plus.

Ce fut l'état où ces peuples mirent la doctrine de ce Philosophe, dans les lieux où ils commandoient pendant les cinq cens ans qu'ils furent les Maîtres du monde : car ils étendirent leurs conquêtes jusques en Espagne: où les Maures porterent aussi cet esprit. Ils établirent un College à Cordouë, qui divint encore plus florissant dans les siecles suivans: & les Espagnols aporterent en France les Commentaires d'Avicenne & d'Averroës sur la Philosophie d'Aristote, qui y étoit déja un peu connuë: mais qui par les differens goûts des derniers siecles, y avoit eu des avantures & des revolutions assez étranges, aussi-bien qu'en Italie.

Les Livres d'Aristote ayant été aportez en France dès le commencement du treiziéme siecle, par les François qui prirent Constantinople, on commença à enseigner sa doctrine publiquement dans l'Université de Paris, ce qui dura quelque tems. Mais il se trouva en cette Université un brouillon nommé Amaury, qui voulant soûtenir ses extravagances par les principes d'Aristote, qu'on commençoit à enseigner, & dont il avoit lû la Physique, fut condamné d'heresie par un Concile qui se tint au méme lieu, l'an douze cens neuf: les Livres d'Aristote furent brûlez, & la lecture en fut defenduë sous peine d'excommunication. A la verité ce pretendu Docteur avançoit de grandes absurditez, par exemple, que Dieu servoit de forme à la matiere de tous les êtres naturels, que cette matiere étant increée, étoit divine, & de semblables visions. On imputa ces erreurs à Aristo-

Aristote, de qui il en avoit pris les principes à ce qu'on prétendoit, parce qu'on ne le connoissoit pas encore. Depuis sa Metaphysique fut condamnée par cette Assemblée d'Evêques qui se tint à Paris sous Philippe Auguste : & six ans après le Cardinal de saint Etienne envoyé en France par le Pape Innocent III. en qualité de Legat, défendit aux Professeurs de l'Université d'enseigner la Physique. Ce qui fut confirmé seize ans après par une Bulle de Gregoire IX. adressée à l'Université de Paris. Simon de Tourné très-celebre Professeur de Theologie de la même Université, & Pierre de Dinant Maîtres-ès-Arts, furent accusez d'heresie peu de tems après, pour s'être aussi trop attachez aux sentimens d'Aristote.

Mais pendant que ces disgraces arrivoient à la doctrine de ce Grand personnage, il se trouva à Paris les trois plus grands Theologiens de ce temslà, qui commencerent à l'honorer de leur travail & de leurs Commentaires, Alexandre d'Alés, Albert le Grand, & saint Thomas son disciple. Saint Jean Damascene leur avoit le premier ouvert le chemin qu'ils prirent. Car ayant fait un abregé fort exact de la Logique & de la Morale d'Aristote, il se servit de cet abregé pour mettre en ordre cet excellent Ouvrage de la Theologie, qu'il nous a laissé dans ses quatre Livres de la Foy Orthodoxe. Ce fut sur ce plan & sur ce modele, que Pierre Lombard arrangea les opinions des Peres sur la Theologie, près de quatre cens ans après saint Damascene, dans son Livre des Sentences; ouvrage que saint Thomas a rendu si accomply en se servant si bien de ce grand original, dont saint Damascene & le Maître des Sentences avoient pris le premier plan dans Aristote. Mais saint Thomas entreprit de suivre leurs traces, sans s'attacher à leur methode: car il prit une maniere qui luy fut particuliere : par laquelle il s'érigea en premier fondateur de cette Scholastique,

tique, qui a été depuis si fort en vogue : & qu'il avoit prise vray-semblablement des Arabes. Je ne pretends pas qu'on m'en croye sur ma parole ; c'est une pensée que je soûmets au jugement des Sçavans, comme une conjecture en laquelle je puis me tromper.

Je dis donc, que quand saint Thomas vint au monde, il y avoit prés de quatre cens ans que les Arabes qui étoient les seuls Sçavans, étudioient la Philosophie : au lieu qu'il n'y avoit pas cent ans que l'amour des lettres commençoit à se réveiller dans l'Europe. Ces peuples de qui l'Empire a été plus grand que celuy des Romains, du moins par l'étenduë de leurs conquêtes, qui fut depuis les Indes jusques en Espagne, imprimerent leur genie & leurs manieres, non seulement à leurs Sujets ; mais encore à tous les peuples qui eurent quelque commerce avec eux ; c'est à dire, à toute l'Europe : & comme leur étude se borna à leur Religion, aux Mathematiques, & à la Philosophie, & qu'ils ne connurent point l'Eloquence, ny les beaux Arts : parce que la peinture & la sculpture leur étoient défenduës par leur loy : il ne faut pas s'étonner, si par les contemplations oysives de leur esprit naturellement reflexif, ils devinrent si speculatifs, & si Metaphysiciens ; & si ils raffinerent enfin si fort sur la Logique & sur la Physique, qui fut leur étude la plus ordinaire, & dont ils se piquerent le plus. Ainsi comme ils étoient en possession d'étudier & d'interpreter Aristote, depuis plus de trois cens ans, ils rendirent cette étude & leurs Commentateurs necessaires aux Chrêtiens, qui voulurent étudier en Occident, quand les lettres s'y rétablirent, vers la fin du douziéme siecle, & au tems que les Tartares prirent Bagdet. Les Arabes qui étoient les seuls Sçavans de ce tems là, & qui s'étoient acquis une grande autorité dans les lettres, avoient étably dans l'Ecole leur maniere d'enseigner : saint

Tho-

Thomas n'en trouvant point d'autre, il la prit : & depuis elle fut ſuivie par les Scholaſtiques. Ainſi ces termes barbares dont ſe ſont ſervis depuis nos Philoſophes ſans ſcrupule, furent pris d'Avicenne & des autres Arabes, à qui ces manieres étoient ſans doute naturelles & familieres, & ces termes par la traduction devinrent de bon Arabe, qu'ils étoient peut-être, un fort méchant Latin. Ce fut ſans doute de cette ſorte que la Philoſophie ſe gâta par le commerce de ces peuples qui étoient les Maîtres. Il eſt même à croire que quand ſaint Thomas auroit connu quelqu'autre maniere de traiter la Philoſophie, il auroit eu raiſon de ſuivre celle qu'il avoit priſe des Arabes, pour confondre leur orgueil, & leur faire voir qu'on pouvoit aiſément défendre la Religion Catholique contre leurs calomnies, en prenant leur maniere d'enſeigner, & en ſuivant leur Ariſtote auquel ils s'attachoient ſi fort. Il eſt probable auſſi que ce mauvais goût des Arabes, qui avoient peu de connoiſſance des belles lettres, s'établit dans les Ecoles d'Europe : comme le mauvais goût des Goths, s'y établit dans l'Architecture & dans les autres Arts.

Il eſt auſſi à remarquer que ces peuples s'attacherent à la Philoſophie d'Ariſtote plûtôt qu'à celle de Platon, parce qu'ils trouverent la doctrine d'Ariſtote plus établie que celle de Platon chez les Grecs, de qui ils receurent les ſciences : comme il paroît de ſaint Jean Damaſcene le premier des Philoſophes Chrêtiens, qui avoit été ſous la domination des Muſulmans : outre que le genie des Arabes contribua beaucoup à leur faire preferer Ariſtote à Platon, l'air brillant de l'éloquence de celuy-cy qu'ils ne goûtoient point, les toucha moins que le ſtyle concis, & la maniere ſolide du raiſonnement de l'autre. Ce ſont des conjectures ; & ſi j'en étois fort entêté, je pourrois peut-être les faire valoir par l'autorité de ſaint Thomas, & de tous les Philo-

Philosophes les plus judicieux, qui se sont plaints que les Arabes avoient gâté la Philosophie. En effet, leurs mains par qui Aristote est venu en Europe, ne furent pas assez pures, parce que ces peuples ne sçavoient pas bien le Grec. Mais je reviens aux avantures d'Aristote dans l'Université de Paris.

Il s'y fit une nouvelle reforme l'année 1366. par les Cardinaux de saint Marc & de saint Martin, Commissaires d'Urbain V. pour rétablir en France la doctrine d'Aristote. Il fut ordonné par cette reforme, qu'on ne feroit plus de Maîtres-és-Arts qui n'eussent été examinez sur la Logique, la Metaphysique, la Physique, & les Livres de l'Ame d'Aristote. Le Cardinal d'Etouteville fut député en 1466. par Charles VII. pour faire garder ces reglemens, qui dans la suite furent negligez : si bien qu'il ordonna qu'on étudieroit Aristote plus soigneusement qu'on ne faisoit, pour relever l'éclat de l'Université de Paris, qui commençoit à s'obscurcir par cette negligence.

En l'année 1447. le Pape Nicolas V. qui fut le restaurateur des sciences dans l'Italie, commanda aux plus habiles gens de son tems, de faire une nouvelle traduction en Latin des Ouvrages d'Aristote, pour l'usage des Theologiens de l'Eglise Romaine. Son Secretaire George de Trebisonde, sçavant Peripateticien y travailla fort, après s'être signalé sous le nom de Theodore de Thessalonique avec Scholorlus, dans les disputes qu'il eut sur Platon & Aristote, contre le Cardinal Bessarion & Gemiste Pleton. Alphonse d'Arragon un des plus sçavans Princes qui furent jamais, ayant commencé à connoître le merite d'Aristote par le commerce des Commentateurs Maures & Arabes, & sur tout par la lecture d'Averroés, pria instamment le Cardinal Bessarion de traduire la Metaphysique de ce Philosophe, ce qu'il fit avec bien du succés. Et le Pape Jean XXII. qui Canonisa saint Thomas &

sa doctrine, rehaussa l'éclat de celle d'Aristote, de qui ce grand Docteur de l'Eglise avoit pris ses principes. Enfin sa reputation devint si universelle dans tout le monde, que sa Philosophie commença à passer alors pour la regle & le modele de toutes les Philosophies.

Mais il se fit sur la fin du quatorziéme siecle un grand rafinement de Dialectique, par la furieuse émulation qui se forma sur la doctrine d'Aristote entre les Nominaux & les Realistes, & entre les Thomistes & le Scotistes, qui avoient entr'eux de grandes contestations: mais qui tous deux entreprirent les Nominaux. Ces disputes partagerent tellement la plus grande partie des Universitez de l'Europe, que ce caractere solide, qui est le caractere essentiel d'Aristote, s'évapora un peu par ces subtilitez, dont les esprits s'entêterent, & qui dans la suite gâterent par la confusion de leurs idées & de leurs reflexions, la pureté de la doctrine de ce Philosophe. Le grand champ de bataille entre les disciples de saint Thomas & ceux de Scot, fut l'*univocation de l'être* & le sujet principal de la dispute des Nominaux contre les Realistes, fut la *distinction des formalitez*, que ceux-là pretendoient n'être que purement intellectuelle, & ceux-cy la vouloient réelle. Chacun prit parti dans ces sectes; & dans les autres qui se formerent peu après sur la doctrine d'Aristote, selon l'engagement d'interêt, d'inclination, ou de passion qu'il avoit, ou même selon l'habit qu'il portoit: ceux qui étoient libres, suivoient le goût le plus universel du siecle, auquel ils vivoient. Mais il se fit alors un si grand débordement d'écrits sur la Philosophie, que Patricius Philosophe Venitien, pretend que l'on comtoit de son tems plus de douze mille volumes imprimez sur la seule Philosophie d'Aristote: tant la passion d'écrire & de rafiner sur cette matiere, étoit devenuë grande: & cette passion parut principa-

cipalement dans la chaleur, & l'émulation qui se forma entre les disciples de St. Thomas & ceux de Scot, & entre les sectateurs de Biel, d'Occam, & de George d'Arimini.

On porta toutefois si loin cette animosité, par une liberté de tout permettre à son imagination, qu'à force de subtiliser, la doctrine d'Aristote se trouva confonduë dans tous ces partis. Le tumulte qui s'éleva dans toutes les Ecoles, qui retentissoient de son nom, ne servit qu'à étouffer sa voix d'une maniere à n'être presque plus distinguée. En effet, on le déguisa si fort par *ces entitez modales*, *ces distinctions de lieu interne & externe*, *cette predetermination Physique*, *ces precisions*, *ces intentions reflexes*, *cette univocation de l'être*, *ces parties entitatives*, *cette eduction des formes materielles*, & toutes ces nouveautez de la Philosophie moderne, que ce Philosophe n'étoit plus reconnoissable. Il est vray que l'oysiveté du siecle, le mauvais goût qui y regnoit par l'ignorance des bonnes lettres, & la fantaisie excessive de raisonner, donnerent un si grand cours à ces vaines subtilitez, que la Philosophie perdit un peu par là de son credit & de sa reputation. Car on cherchoit moins la verité par ces subtilitez que l'ostentation, & un certain esprit de contradiction, qui est le caractere ordinaire de la vanité: & comme rien ne gâta davantage la Philosophie ancienne que les fausses subtilitez de Chrysippus, qu'il faisoit entrer en tout: rien n'a aussi si fort corrompu la veritable Philosophie, que le rafinement de quelques Modernes sur certaines matieres devenuës celebres dans l'Ecole par leur nouveauté. Ainsi la passion dereglée qu'on eut alors pour Aristote, que chacun tiroit de son côté pour l'avoir de son parti, ne fut pas une de ses moindres persecutions.

Après tout, la reputation de ce Philosophe s'étoit si fort établie dans l'Université de Paris, & son

autorité y étoit devenuë si grande, qu'on ne put y souffrir la hardiesse d'un Professeur de cette Université nommé Ramus, qui voulant s'ériger en bel esprit par de nouvelles subtilitez de Dialectique, fit imprimer quelques observations sur la Philosophie d'Aristote, pour en diminuer le credit. Le bruit s'en répandit dans les Ecoles, Ramus fut accusé par les autres Professeurs, & par Lettres patentes du Roy François premier, fut condamné en l'année 1543. comme un ignorant, un temeraire, & un impudent, d'avoir osé écrire contre Aristote pour renverser l'ordre établi dans l'Université, où l'on n'enseignoit point d'autre doctrine que celle de ce Philosophe. Pierre Galand & Jacques Charpentier, qui étoient alors les deux plus sçavans de l'Université, écrivirent contre luy pour la défense d'Aristote.

Mais rien ne fit plus d'honneur à la doctrine de ce Grand homme dans le siecle passé, que les invectives atroces de Luther, de Melancthon, de Bucer, de Calvin, de Postel, de Paul Sarpy, & de tous ceux qui écrivirent alors contre l'Eglise Romaine. Car ils ne se plaignent tous d'Aristote que parceque la solidité de sa methode donne un grand avantage aux Catholiques pour découvrir les ruses & les artifices des faux raisonnemens, dont se sert l'heresie pour déguiser le mensonge & détruire la verité. Il se trouva en effet que de toutes les Philosophies, celle d'Aristote fut la plus propre pour soûtenir par la droiture de ses raisonnemens la verité de nôtre Religion, qui a toûjours paru si conforme à la vraye raison. Ce fut aussi le motif qui obligea les Docteurs de l'Université de Paris à faire en l'année 1611. un nouveau reglement, qui ordonnoit aux Professeurs d'enseigner la Philosophie d'Aristote, & qui marquoit la methode de l'enseigner utilement.

Enfin le Parlement de Paris donna un Arrêt en l'an-

l'année 1624. sur une requête de la Faculté, contre des Theses proposées par quelques particuliers, contraires à la doctrine d'Aristote. Et le même Parlement donna un autre Arrêt en l'année 1629. contre quelques Chimistes extravagans, sur les remontrances de la Sorbonne, qui portoient qu'on ne pouvoit choquer les principes de la Philosophie d'Aristote, sans choquer ceux de la Theologie Scholastique receuë dans nôtre Religion.

Voilà où en étoit alors en France le credit de ce Philosophe, qui s'étoit aussi déja établi dans toutes les Universitez de l'Europe, où l'on n'enseigne point à present d'autre Philosophie que celle d'Aristote. Ce consentement si universel de toutes les nations sur l'estime qu'on a par tout de luy, est une grande distinction de son merite. Car on ne connoît que luy presentement dans les Universitez d'Italie, d'Allemagne, de Pologne, d'Angleterre, d'Espagne, de Portugal, de France, & des Païs-bas. Enfin pour finir ce discours, on peut dire que l'état où a été la reputation de ce Grand homme en ces derniers siecles, a été comme la marque du bon & du mauvais goût qui y a regné. On a connu son prix quand on a eu assez d'esprit pour le connoître, ou assez de force & de perseverance pour s'attacher à l'étude de sa doctrine: & les siecles les plus éclairez ont été ceux où on l'a mieux connu. Il est vray que quelques particuliers de ces derniers tems ont parlé peu favorablement de luy, entr'autres Pic de la Mirande dans le quatriéme & le cinquiéme Livre de la Vanité des Sciences, Patricius dans ses Discussions, Vivés dans les causes de la corruption des arts, Bodin dans sa Republique, Bacon, Galilei, & Gassendy dans leurs Traitez de Philosophie. Mais il est à remarquer que c'étoient des gens qui s'étoient mis dans la tête de se faire chefs de parti, & de dresser de nouveaux plans de Philosophie, aussi bien

que Hobbes, Digby & Des Cartes que ont ramassé de vieux fragmens de la Philosophie de Democrite, d'Epicure, de Nicetas, de Seleucus & de quelques autres anciens, pour se faire Auteurs d'une nouvelle Philosophie, qu'ils croyoient ne pouvoir établir qu'en détruisant celle d'Aristote, qui étoit la plus estimée de toutes.

Nous avons vû naître ces Philosophies, & nous les verrons finir. Il est vray que celle de Des-Cartes s'est renduë considerable par le mérite & par la qualité de quelques personnes qui l'ont honorée de leur protection, qu'on doit respecter. Mais ce n'est pas à dire qu'on doive souffrir que quelques petits Sçavans de ce parti, fort satisfaits d'eux-mêmes d'avoir compris aisément quelques principes de cette Philosophie, qui donne assez dans le sens des genies mediocres, fassent les suffisans d'une hauteur à traiter Aristote de chetif Dialecticien qui leur fait pitié: parce qu'ils ne l'entendent pas. Casaubon qui a été un des plus grands critiques de ce siecle, remarque dans ses Notes sur Diogene Laërce, qu'il n'y a jamais eu que des Sophistes & de petits Sçavans qui ayent mal parlé d'Aristote: & il autorise son sentiment par celuy d'un ancien Philosophe, qui avoit dit autrefois la même chose des Sophistes & des petits esprits de son tems. En effet, c'est un abyme d'une profondeur impenetrable aux esprits mediocres, que la Philosophie d'Aristote, & en verité l'on ne peut la considerer de sang froid, sans en être épouvanté. Themistius assure même qu'il n'est pas possible de bien entendre Aristote & de le bien expliquer, qu'on n'ait receu de luy quelque participation de son esprit & de son jugement, pour ne s'attacher qu'à la raison, sans preoccupation d'aucun sentiment particulier. Ce qui peut servir de regle pour juger de ceux qui se mêlent de decider de son merite & de sa doctrine, sans sçavoir ce

Πάντες σοφισαὶ, καὶ ἐρισικοὶ, καὶ ῥήτορες. *Aristocl. in Notis Casaub. in Laer.*

ce que c'eſt, & ſans connoître ce Philoſophe par luy-même.

Sur quoy je ne puis m'empêcher de plaindre ſa mauvaiſe fortune, ſur l'injuſtice qu'on luy fait: car on ne le lit d'ordinaire que dans ſes Interpretes, dont la plûpart ont fait des diſcours ſur les matieres qu'il traite, ſans s'arrêter à ſes paroles, comme l'a fait Eudemus le Rhodien: d'autres l'ont expliqué par des abregez & des Epitomes, comme l'a fait St. Jean Damaſcene, Pſellus & Pachymerés; d'autres ont fait des Paraphraſes ſur ſon texte, comme les Arabes & quantité d'autres de ſes Commentateurs. La varieté de ces manieres de l'interpreter, a fait la diverſité étrange des ſentimens qu'on luy impute: & a donné lieu à la confuſion, où ſe trouvent la plûpart de ſes Sectateurs; qui ne reconnoiſſent plus le veritable Ariſtote, parmi ces explications diverſes dont ſa doctrine c'eſt trouvée ſi fort déguiſée, & parmi les interpretations differentes, dont ſon texte a été corrompu par ſes Commentateurs des derniers tems. Mais l'on peut dire avec quelque ſorte de certitude, que rien n'a tant autoriſé les opinions nouvelles, que la méchante maniere dont la Philoſophie d'Ariſtote s'eſt debitée depuis quelque tems par quelques ſpeculatifs, qui ont pretendu paſſer pour les Sectateurs les plus dévoüez à ſa doctrine. Il y a même de l'aparence qu'on ne s'eſt aviſé de courir après les Philoſophies modernes, que par le peu de ſatisfaction qu'on a eu de celle qu'on enſeigne aujourd'huy ſous le nom d'Ariſtote. Ce deſordre continuë, parce que la plûpart de ceux qui l'enſeignent, ſe copient les uns les autres, ſans aller à la ſource, pour y puiſer cette doctrine dans ſa pureté.

Mais quoy qu'il ſemble inutile de vouloir s'opoſer à ce deſordre, qui s'eſt ſi fort établi par le mauvais goût du ſiecle paſſé, & que l'oyſiveté naturelle des Eſpagnols jointe à leur flegme, a autoriſé

risé par des speculations trop abstraites & trop Metaphysiques: je ne laisse pas de dire, qu'il seroit à souhaiter pour rétablir la vraye doctrine d'Aristote en sa pureté, que ceux qui ont du zele pour sa Philosophie prissent la peine de l'étudier, dans la simplicité où elle a été écrite par luy-même, & où elle a été expliquée par ses premiers Commentateurs. Car on pourroit par ce moyen entendre les vrays sentimens de ce Philosophe, sans s'y méprendre, & distinguer ses dogmes d'avec ses problêmes, & ses decisions d'avec ses doutes, sans les confondre. On y pensera peut-être, quand on fera reflexion, que toutes ces distinctions purement intellectuelles, ces formalitez, & ces precisions qu'on a introduites dans l'Ecole, ne sont point du tout conformes à la doctrine d'Aristote: puis qu'il les fait passer luy même en divers endroits de sa Metaphysique pour des rafinemens de Sophistes: car *il n'apartient*, dit-il, *qu'au Sophiste d'examiner si Coriscus, & Coriscus Musicien est le même, où s'il ne l'est pas.* Il repete la même chose en divers autres endroits de sa Metaphysique: d'où il paroît combien il est éloigné de ces imaginations creuses, dont les Sophistes font leurs speculations les plus ordinaires: & dont Lucien raille cruellement les Philosophes de son tems, qui s'amusoient à la bagatelle, & qui en disputant des paroles & des noms plûtôt que des choses, s'arrêtoient à l'écorce, & abandonnoient le fruit. Il est vray qu'en mêlant ces raisonnemens Metaphysiques un peu trop indifferemment dans la Morale & la Theologie, on gâte ces sciences, qui n'en sont nullement capables, par leur solidité naturelle, & par leur simplicité.

Εἰ σοφιστῶν λόγοι περὶ τὸ συμβεβηκὸς μάλιστα πάντων, πότερον ἕτερον ἢ ταυτὸν μουσικὸς Κορίσκος καὶ Κορίσκος. Metaph. l. 6. c. 2.

Lucian. in Hermotimo.

Avant que de finir, je ne puis pas dissimuler certaines choses qu'on reproche à Aristote, dont il n'est pas difficile de le justifier. Je conviens d'abord qu'il n'est pas infaillible, étant homme comme un

autre:

autre : j'avouë même qu'il s'est mépris en bien des choses. Mais je ne laisse pas de m'étonner que d'habiles gens, comme Pic de la Mirande, Patricius, Gassendy, & d'autres semblables luy reprochent des bagatelles : comme d'avoir fait des erreurs grossieres dans la Geographie, dans l'Astronomie, dans les Meteores, dans l'Histoire des Animaux, & dans ses autres Ouvrages. Il est vray qu'il a crû que la terre est plus élevée vers le Septentrion que par tout ailleurs, que le Danube prend sa source des Pyrenées, qu'il n'y avoit point d'arteres dans le foie, & que le cœur étoit le principe des nerfs, & non pas le cerveau ; comme Galien le luy a reproché : enfin, il s'est trompé en bien des choses, ainsi que tous les plus Grands hommes se sont trompez comme luy : Mais par respect qu'on doit à la grandeur de leur genie, l'on ne doit pas les chicaner sur toutes leurs fautes : puisque les fautes mêmes qu'ils font dans les petites choses, sont quelquefois des marques de l'aplication qu'ils ont euë pour les grandes & pour les essentielles. D'ailleurs il est très certain que la suite des tems, les instrumens de Mathematique pour l'observation des astres, les microscopes, la chimie, les dissections frequentes des animaux, pour connoître leur construction, & quantité d'autres arts modernes ont contribué à découvrir bien des secrets dans la nature qu'Aristote n'a pû connoître : & l'on doit luy faire justice sur ce qu'il a ignoré ces secrets, faute de ces secours. Si Ptolomée, Jules Cesar, Sosigenés, Clavius, & quelques modernes ont trouvé dans la suite des tems, des erreurs dans la supputation que les anciens astronomes ont faite du cours de la Lune, du Soleil, & des autres Astres, où l'on se trompe si peu : doit-on s'étonner si l'experience à fait découvrir des fautes dans Aristote en des matieres où l'on se trompe toûjours, par l'incertitude de leur fond ?

Galen. de utilit. respir.

Il y a d'autres fautes plus essentielles qu'on luy reproche, comme l'impossibilité de la création par l'établissement de son principe, qu'*il ne se fait rien de rien*; que le monde est éternel; que la Providence de Dieu est tellement bornée aux choses celestes, qu'elle ne s'étend point à ce qui est au dessous de la Lune; que la matiere a un desir & un empressement naturel de se perfectionner par la forme: & enfin cette imagination de l'éduction des formes materielles de la matiere, comme d'un sujet qui subsiste par luy-même, qui est si incomprehensible à tous les Physiciens. Mais il ne seroit pas difficile de répondre à tous ces reproches qu'on fait un peu injustement à Aristote, si l'on s'étoit bien mis dans la tête de le faire passer pour tout-à-fait irreprehensible: ce que je ne pretends point du tout. Car premierement pour ce principe qui détruit la création, il est évident qu'Aristote ne l'a crû que pour la generation ordinaire des Etres naturels. Secondement pour l'éternité du monde, il est assez probable que dans le fond il ne la pensoit pas, puisqu'il en fait un problême dans ses Topiques: ou s'il l'a pensée; il a pû se méprendre sur l'éternité des Cieux qu'il prouve par leur incorruptibilité: n'y ayant point reconnu de qualitez corruptibles, comme il s'en est trouvé depuis. En troisiéme lieu, s'il n'a pas crû la Providence telle qu'elle est en effet, on ne doit pas s'en étonner, n'ayant pas eu la Foy, sans laquelle on ne parle, ny même on ne pense jamais bien de Dieu comme il faut. Pour le desir qu'a la matiere de sa perfection, on ne doit pas imputer à Aristote ce que ses Commentateurs luy font quelquefois dire de trop fort, ou de trop foible: on ne sçait que trop que les Arabes ont commencé les premiers à gâter sa doctrine par de fausses explications: ce qui doit s'entendre aussi de cette éduction des formes de la matiere, qu'on a imputée à Aristote aussi-bien que la prémotion phy-

physique dans les choses morales, à quoy Aristote n'a jamais pensé, quoy qu'il l'ait creuë necessaire, comme elle l'est en effet dans la Physique. Il resteroit bien des choses à dire de ce Grand homme, que je suis obligé de laisser, parce qu'après tout, il faut finir, & voir enfin quelle utilité on peut tirer de tout ce grand discours par les reflexions suivantes.

CHAPITRE DERNIER.

Quelques reflexions Chrétiennes sur ce discours.

1. On n'aura sans doute pas de peine, après ce que je viens de dire dans tout ce discours, à convenir que jamais la raison humaine n'a paru dans toute sa force naturelle, plus que dans Platon & dans Aristote. Il est vray qu'ils ont tellement aprofondy par l'effort de leur esprit, les abymes les plus impenetrables de la nature, qu'il semble que rien ne soit échapé à leur veuë. Combien toutefois remarque-t-on de fausseté dans leurs lumieres, & d'égarement dans leur conduite? Mille siecles & mille vies ne produiront jamais rien d'aprochant à l'étenduë presque immense de leur capacité: & après qu'ils se sont mépris en tant de choses, ne seroit-ce pas une présomption effroyable aux esprits mediocres, de croire qu'ils ne sont pas capables de se méprendre? Peut-on voir la foiblesse de la raison qui a paru si consommée dans ces Grands hommes, sans du moins se défier de la sienne?

2. Rien ne fait mieux comprendre cette foiblesse de l'esprit de l'homme, que ce que nous lisons des Egyptiens: c'étoient les peuples les plus sages, les plus éclairez & les plus intelligens de tous les peuples. Toute la terre rendoit hommage à leur science: & dès qu'on se piquoit de sçavoir quelque chose, on alloit en Egypte pour s'en instruire: & les Grecs ne commencerent à devenir sçavans que par les conferences qu'ils eurent avec ces peuples. Ils avoient même l'ame si grande, de si grands desseins, & de si grandes pensées, que

leurs Rois faisoient des bâtimens d'une magnificence qui a surpassé tout ce qu'on a vû dans le reste du monde. Un de leurs Princes fit bâtir une pyramide proche de Memphis, à laquelle il fit travailler plus de trois cens mille hommes l'espace de vingt ans. Toutefois avec ces lumieres dont ces peuples avoient l'esprit plein, & avec cette grandeur d'ame, à quelles extravagances de superstition ne se sont-ils pas laissés emporter en matiere de Religion, en s'abaissant à un culte grossier des divinitez les plus ridicules qu'on se puisse imaginer ? Tant il est vray que la raison toute seule doit être peu écoutée, quand il s'agit de Dieu & de la Religion.

Plin. hist. nat. l. 36. c. 12.

3. La pureté & la delicatesse de nôtre Foy est si grande, qu'elle ne peut souffrir qu'on mêle ses lumieres avec celles de la raison. Origene devint heretique pour s'être trop opiniâtré à soûtenir la doctrine de JESUS-CHRIST par la Philosophie de Platon : & Tertullien ne tomba dans l'erreur des Montanistes, que par trop d'attachement à la Morale des Stoïciens, qui luy inspira cet esprit de severité, & qui le perdit. Ce fut aussi ce qui rendit la Philosophie de Platon & d'Aristote si suspecte aux premiers Chrêtiens, par les desordres qu'elles causerent à ceux qui s'y attacherent trop. Il ne faut que de la soûmission & de la docilité au Chrêtien, & la Philosophie profane n'inspire que de l'orgueil & de la presomption. Nôtre Religion ne seroit pas surnaturelle & divine comme elle est, si elle étoit capable de mêler ses lumieres à celles de la raison, pour les y assujettir.

4. Si les principes de la Philosophie Payenne, toute sage & toute éclairée qu'elle étoit, ont paru autrefois trop foibles pour entrer en quelque sorte de commerce avec les lumieres de nôtre Foy : quel jugement doit-on faire de celles de tant de petits esprits, qui se piquent de raisonner sur tout,

&

& qui n'ont pas encore bien commencé à connoître ce que c'est que la veritable raison. Il a falu une longue suite de siecles pour rectifier par bien des épreuves, l'usage de la Philosophie d'Aristote, & pour la faire servir indirectement à nôtre Foy : & un libertin qui ne fait que de naître, & qui n'a jamais rien vû, aura l'insolence de soûmettre à son petit [illegible], ce qu'il y a de plus relevé & de plus incomprehensible dans nôtre Religion !

5. Tous les Philosophes anciens les plus sçavans ont crû ne rien sçavoir. En effet, l'incertitude des sens qui sont si trompeurs, les obscuritez naturelles de l'esprit de l'homme, les foiblesses de son cœur, l'education, la coûtume, l'opinion, le tumulte ordinaire des passions, & les préoccupations que personne n'a la force de surmonter, détruisent si fort tous les vestiges de la verité qui restent en l'homme, que les secrets les plus communs de la nature paroissent inconcevables aux plus habiles & aux plus sçavans. Le fil d'une araignée nous embarasse : l'art d'un ver à soye ou d'une abeille nous passe : une mouche, une fourmy sont des mysteres à nôtre ignorance. Enfin l'esprit de l'homme ne connoît rien parfaitement des moindres choses qui se peuvent connoître dans la nature : & il a la presomption de s'élever dans le Ciel, & de s'ériger un tribunal au dessus du tribunal de Dieu pour penetrer dans ses secrets, & pour juger ce qu'il y a de plus difficile à comprendre dans son essence.

Omnes veteres nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt, angustos sensus, imbecillos animos, brevia curricula vitæ, &c. *Cic. quæst. Academic. lib. 1.*

Non decet humano judicio divina pensitari. *Tertul.*

6. On ne voit rien de certain dans les choses les plus exposées à nos veuës : on ne sçait pas même bien precisément si la terre sur laquelle nous marchons remuë sous nos pieds. Après tant de Livres écrits sur cette question, & depuis près de deux mille ans qu'on en dispute, l'on ne peut en convenir : & nous pretendons connoître ce qu'il y a de

Difficile æstimamus quæ in terra sunt, & quæ sunt in prospectu invenimus cum labore : quæ autem in cœlis sunt, quis investigabit ? *Sap. c. 9.*

de plus caché à nos yeux, & de plus inaccessible à nos esprits ! Un homme ne peut juger des pensées d'un autre homme, sans se méprendre, & il osera pretendre juger de celles de Dieu, & penetrer ses secrets sans se tromper ! Nous nous laissons surprendre à tout dans les jugemens que nous faisons des choses : c'est la crainte : c'est le desir : c'est l'inclination : c'est l'interêt qui nous previent & qui nous entraîne : & nos sens sont même si sujets à se tromper dans les choses les plus sensibles, que nous ne pouvons nous fier à eux dans celles qui ne le sont pas, sans être tout-à-fait déraisonnables.

Quod est ante pedes nemo videt : & cœli scrutamur plagas. *Ex Pacuvio.*

7. De toutes les veritez naturelles, la plus profondément gravée dans le cœur de l'homme est l'existence de Dieu : tout ce qui paroît à nos yeux en persuade nos esprits : il n'y a rien dans la morale où il se trouve une plus grande conformité de sentimens : tous les tems, toutes les Nations, toutes les Ecoles en conviennent. Platon & Aristote les plus sçavans de tous les Philosophes, ont reconnu cette verité, au travers des tenebres du Paganisme : l'un & l'autre en ont donné des demonstrations qui ont été receües de toute la posterité. Platon a prouvé l'existence d'un Etre souverain par l'idée de l'ouvrier qui a fait le monde, lequel est l'ouvrage d'une intelligence : comme on prouve l'existence de l'Architecte par celle du Palais qu'il a bâty. Et Aristote a prouvé un Dieu par la necessité d'un premier moteur. C'est une des demonstrations qu'Aviceune a trouvée la plus évidente dans Aristote, qu'il commence à ce qu'il pretend, à la fin du huitiéme Livre de la Physique, & qu'il conclut à la fin du douziéme Livre de la Metaphysique. Les plus grands genies de l'antiquité Pythagore, Hippocrate, Socrate, Theophraste, Galien qui ont étudié la nature avec plus de soin, n'ont pû y comprendre l'ordre & l'œconomie des cho-

choses, sans y comprendre un Dieu. Enfin cet assemblage de raisons si solides qui se soûtiennent les unes les autres, la pureté de la Morale Chrétienne, la grandeur de nos mysteres, la sainteté de nos ceremonies, l'Ecriture Sainte, l'accomplissement de toutes les propheties de l'ancien Testament, le sang de tant de Martyrs, la succession de saint Pierre, le consentement des hommes les plus sages & les plus sçavans qui ayent jamais été, autorisent cette verité, qui n'est contestée que par des esprits corrompus par la sensualité, la presomption & l'ignorance.

8. Cette verité paroît encore plus évidente par l'extravagance de la creance qui luy est oposée. Car il n'y a rien de plus monstrueux dans la nature que l'atheïsme: c'est un déreglement d'esprit conceu dans le libertinage: ce ne sera point un homme sage, reglé, raisonnable qui s'avisera de douter de la Religion. Ce sera un petit esprit, enflé du succés d'un Sonnet ou d'un Madrigal, lequel luy aura reüssi dans le monde; qui croira sottement qu'il est plus beau de douter de la Religion que de s'y sousmettre. Ce sera un débauché, qui n'a jamais eu la tête assez libre, ny l'esprit assez net, pour juger sainement d'aucune chose. Ce sera un courtisan qui n'a jamais rien étudié à fond, & qui ne sçait que quelques Chapitres de Montagne, ou quelques periodes de Charon. Ce sera un faux Sage, qui n'a de prudence & de conduite que pour sauver habilement les aparences, bien faire son personnage, & joüer parfaitement la Comedie. Ce sera une femme enyvrée de son merite, & abandonnée à son plaisir, qui n'a d'esprit que celuy qu'elle s'est fait de son libertinage. Enfin tout ce qu'il y a de corruption de mœurs, de foiblesse de raison, & de dereglement d'esprit dans le monde, resiste à ce que la Foy nous enseigne de Dieu & de son existence: pendant que la probité, le bon sens, l'équi-

l'équité & la solidité de jugement, se soûmettent à cette creance. Y a-t-il de l'aparence que ceux dont les esprits sont les plus dereglez, & les cœurs les plus corrompus, soient plus intelligens & plus éclairez dans les choses de la Religion, que ceux dont les mœurs sont les plus saintes & les plus irreprochables.

Est in ipsis rebus obscuritas & in judiciis nostris infirmitas. Cic. quæst. Acad. 4.

9. L'homme n'est de luy-même que foiblesse & qu'ignorance: le libertin est plus ignorant & plus foible que les autres hommes, parce qu'il est plus passionné & moins apliqué: la Religion est de sa nature & par son caractere quelque chose d'obscur & de caché: ce sont trois raisons capables de reprimer la temerité des jugemens de l'impie, ou d'en suspendre du moins la précipitation & la legereté.

10. Il est vray que c'est une des insolences de l'esprit humain de nier plûtôt ce qu'il ne comprend pas, que d'avoüer avec soûmission & modestie ce qu'il ignore. Mais que deviendront toutes les veritez naturelles, qui nous paroissent inconcevables, si ce qui est incomprehensible n'est pas veritable? Après tout, cette incredulité est un effet de la vanité de l'homme, plûtôt que de sa foiblesse & de son ignorance: & cette vanité luy renverse si fort le sens qu'un libertin croit se faire un merite de condamner ce que les autres aprouvent: & dès qu'on s'est mis dans la tête qu'il y a de la honte à croire sans raisonner, on s'imagine aisément qu'il est du bel air & du bel esprit de nier sans façon ce que tout le monde croit.

11. L'homme si libre, si indépendant, si fier, trouve toutefois dans le fond de son cœur une pente si naturelle, & une inclination si forte à reconnoître au dessus de luy un Etre souverain, & d'en avoir de la dépendance, qu'il ayme mieux se faire des Dieux ridicules & impertinens, quand il n'a pas assez de lumiere pour connoître le veritable, que de vivre sans cette dépendance. Il s'abaisse mê-

me

me jusques à adorer des bêtes, luy qui en est le maître, dès qu'il y reconnoît quelque chose de bien-faisant, & une ombre de divinité. Ce consentement si general de tous les peuples, dont il ne s'est jamais trouvé aucun sans la creance d'un Dieu, est un instinct de la nature qui ne peut être faux, étant si universel. Et ce seroit une sottise d'écouter sur cela le sentiment de deux ou trois libertins tout au plus, qui ont nié la Divinité dans chaque siecle, pour vivre plus tranquillement dans le desordre.

12. Est-il croyable que ce sentiment si universel, & si fort imprimé dans la nature, soit une illusion? Quoy! ces terreurs dont les consciences des méchans sont tourmentées; ces tremblemens & ces craintes qui accompagnent les crimes; cette sainte horreur qu'on ressent quand on aproche des lieux où il y a quelque vestige de sainteté; ces sentimens si tendres que les bonnes ames goûtent dans la pratique de la vertu, sont-ce de vaines images, & des effets tout purs de l'imagination? Le plaisir qu'on a de faire son devoir, est-ce un faux plaisir; & la joye d'une bonne conscience, est-ce une fausse joye?

13. Que peut oposer un libertin à ce consentement si general de tous les tems & de tous les peuples, pour balancer cette croyance? Quelle raison assez évidente peut-il avoir du contraire; luy de qui toute la raison pour soûtenir son impieté n'est qu'un pur doute, conceu d'ordinaire dans la débauche, & dont tous les raisonnemens ne peuvent aller qu'à former un embarras confus d'idées tout-à-fait insupportable à un homme de bon sens? Car quand on veut s'opiniâtrer à ne pas croire ce qui paroît croyable à tous les autres, on s'engage quelquefois à croire ce qu'il y a dans le monde de plus incroyable. Parce que le cœur & l'esprit de l'homme ne sentent plus rien, dès qu'ils sont insensibles à

cette

cette impression generale, que la creance d'un Dieu fait sur la nature: & cette impression ne peut être fausse, comme j'ay déja dit, dès qu'elle se fait sentir à tout le monde.

14. Le plus grand honneur que l'homme puisse rendre à Dieu, est de fléchir son esprit sous le poids de son autorité, & de croire ce qu'il dit, parce que c'est luy qui le dit: tout l'honneur qu'on est capable de luy rendre est renfermé daus cette soûmission, qui porte le caractere du plus grand respect de l'homme à l'égard de Dieu. C'est ainsi que les disciples de Pythagore honoroient leur Maître: on recevoit toutes ses réponses comme des decisions, & l'on ne doutoit plus, dès qu'il avoit parlé. Si nous étions Chrêtiens, comme les disciples de Pythagore étoient Pythagoriciens, qui non seulement croyoient avec une soûmission parfaite ce que leur Maître leur disoit, mais même qui se firent brûler avec luy, nous serions plus gens de bien que nous ne sommes: & il semble que JESUS-CHRIST le meriteroit de nous, bien mieux que Pythagore ne l'avoit merité de ses disciples.

15. Quand cette barriere de la Foy est rompuë, l'esprit de l'homme n'a plus de bornes qui l'arrêtent. C'est la Foy qui peut elle seule fixer l'inquietude naturelle de sa curiosité. Sur quel principe se peut-il former les mœurs, quand celuy-là est renversé? Toutes les lumieres qu'il peut tirer de l'experience, de la coûtume, de l'éducation, & des connoissances naturelles luy deviennent inutiles: son esprit ne luy sert plus qu'à l'embarasser davantage: & quand on ne se pique d'autre chose que d'être raisonnable, sans soûmettre sa raison à la Foy, la raison est toûjours moins écoutée que la sensualité & la passion.

16. Les Philosophes, sur tout les Physiciens, les Chimistes, les Geometres & les Medecins, pour accoûtumer trop leur esprit à des connoissances

palpa-

palpables, ſenſibles, & évidentes, le rendent mal propre aux ſoûmiſſions de la Foy. On ſe gâte par la Philoſophie, quand on raiſonne trop, & quand on veut faire entrer ſes raiſonnemens en toutes choſes.

17. Il faut bien ſçavoir diſtinguer les connoiſſances des choſes par leurs principes, c'eſt à dire connoître les choſes ſenſibles par le ſens, les intellectuelles par la raiſon, les divines & les ſurnaturelles par la Foy. On ne peut confondre ces regles, ſans ſe mettre dans le deſordre, & cette confuſion eſt la ſource du libertinage. On aplique la regle des ſens aux choſes purement de raiſon, & la regle de la raiſon aux choſes qui ſont purement de Foy. Platon ne confond point cette regle, comme il paroît dans le Timée, où il dit, *qu'il ne faut pas raiſonner ſur les choſes de Dieu ; qu'il les faut croire.* On ne ſe trompe jamais, quand on ne fait point de faux uſages de ces principes, qu'il faut obſerver par neceſſité, quand on veut juger ſainement des choſes, & en parler correctement.

18. Ce calme des paſſions, cette tranquillité des deſirs, cette paix imperturbable du Sage, que les Payens ont vainement recherchée, ne ſe trouve que dans la Morale Chrêtienne. La probité qu'elle enſeigne eſt quelque choſe de ſi réel & de ſi ſolide, que s'il eſt vray que l'équité vaut mieux que l'injuſtice, la fidelité que la perfidie, les bonnes mœurs que les perverſes & les méchantes : comme il eſt auſſi vray qu'un & un ſont deux : la Religion Chrêtienne qui fait profeſſion de toutes ces vertus, & qui condamne tous ces vices, plus que les autres Religions, eſt auſſi la plus ſolide, la plus parfaite, & la plus veritable de toutes les Religions.

19. Nôtre Religion s'accommode mieux de la Philoſophie d'Ariſtote que des autres, parce que cette

cette Philosophie est la plus raisonnable. D'où il paroît qu'il faut que nôtre creance soit la veritable sagesse : puisque non seulement elle est parfaitement conforme à la raison : mais même qu'elle ne peut s'accommoder que de la plus excellente de toutes les sagesses humaines, qui est la Philosophie d'Aristote.

20. Platon a fait le plan du gouvernement le plus parfait en idée, & le plus accomply qui fut jamais : ce plan n'a été suivy de personne, & l'idée de cette politique si admirable n'a jamais pû être pratiquée. Pendant que les Disciples de JESUS-CHRIST, qui étoient des gens sans lettres, sans force, & sans autorité, ont renversé ce qu'Athenes, Rome, & tout l'Univers avoit crû. Ils ont fait une nouvelle Religion pour laquelle tant de Martyrs ont répandu leur sang, & qui a été embrassée de tout le monde, quoy qu'elle parut d'abord si oposée aux sens, & à la politique mondaine.

21. Dans la profession qu'on fait, ou qu'on doit faire de la Philosophie, il y a deux extrémitez à éviter, l'une de ne prendre aucun party, & l'autre de prendre indifferemment toutes sortes de partis, toutes deux également blâmables. Il y a de l'inconvenient à s'attacher à une Philosophie, & à suivre une opinion, ou par hazard, ou par engagement de vie, par l'habit qu'on porte, ou par la cabale dont on est ; parce que c'est s'attacher à la raison, non pas par elle-même, mais par la couleur ou la figure, sous laquelle elle paroît. On s'expose par cette conduite à la raillerie que Ciceron faisoit des Philosophes de son tems : *qui s'attachoient*, dit il plaisamment, *au party où l'orage les avoit portez : comme l'on s'attache après le naufrage à un rocher ; où l'on a été poussé par la tempête.* Mais il y a du peril à ne s'attacher à aucune opinion, ou par dureté de creance, ou par delicatesse d'esprit : parce que ne s'attacher à rien, est une

Ad quamcunque disciplinam velut tempestate delati, ad eam tanquam ad saxum adhærescunt. *Cic. quæst. Acad.* 4.

une diſpoſition à douter de tout. C'eſt pour cette raiſon que les plus extravagans de tous les Philoſophes ſont les Pirrhoniens & les Sceptiques; qui par une ſotte vanité qu'ils ſe font de ne rien croire, & par une ridicule fauſſeté d'eſprit, aiment mieux errer d'opinions en opinions, que de s'arrêter à quelque choſe de réel & de ſolide.

22. La Philoſophie qui n'ayde pas l'homme à être raiſonnable eſt une fauſſe Philoſophie: & la raiſon qui ne rend pas l'eſprit docile & ſoûmis, eſt une fauſſe raiſon: la Foy de celuy qui raiſonne le moins eſt la plus pure & la plus veritable: & un ſimple Villageois qui a de la ſoûmiſſion & de la docilité pour les choſes de la Religion, eſt preferable à Platon & à Ariſtote, au jugement de Dieu même: ſi l'on veut s'en raporter à cet aveu ſi deſavantageux aux Grands eſprits, & à cette confeſſion ſi ſoûmiſe que fit autrefois JESUS-CHRIST à ſon Pere, avec un ſi grand ſentiment de pieté & de joye, en luy rendant des actions de graces d'en avoir uſé ainſi: tant il eſt vray que la hauteur des penſées de Dieu eſt bien éloignée de la baſſeſſe des nôtres.

Je vous rends grace mon Pere: Seigneur du Ciel & de la terre, de ce que vous avez caché ces choſes aux ſages & aux prudens, & de ce que vous les avez revelées aux ſimples & aux humbles. Oüi mon Pere, je vous en remercie, parce qu'il vous a pleu ainſi. *Confiteor tibi Pater Domine cœli & terræ, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus, & revelaſti ea parvulis. Ita pater quoniam ſic fuit placitum ante te.* Matth. cap. 11. verſ. 25.

23. Il n'y a point d'homme prudent & ſage: qui ſoit aſſez hardy pour reſiſter à tous ces préjugez, & étouffer toutes ces veuës, & pour aller tête baiſſée, contre une ſi grande foule de veritez, ſans d'autre fondement, que la bizarrerie de ſon caprice, & l'in-

l'incertitude de sa miserable raison : afin de decider ce qu'il doit croire ou ne pas croire. Et s'il est assez malheureux, pour s'aveugler luy-même, parmy tant de lumieres, & de devenir sourd au bruit de tant de voix, qui retentissent autour de luy, & luy parlent de Dieu & de la Religion : Si ce n'est que ses passions luy obscurcissent l'esprit, & luy endurcissent le cœur. Car c'est là la source la plus ordinaire de ces soupçons mal-fondez, & de toutes ces irresolutions, que la mauvaise conscience forme contre la Religion. On ne commence à douter, que par l'interêt qu'on prend à suivre la pente naturelle de son inclination : parce qu'on ne peut souffrir la morale d'une Religion, qui condamne le plaisir : on ayme mieux ne pas écouter cette morale, que de resister à ses passions. Déplorable conduite, qui s'opose à une creance, laquelle ne peut s'établir, que par la guerre qu'on se fait à soy-même, en combattant ses perverses inclinations !

24. Mais le malheur de l'homme est de se servir de sa raison pour combattre son devoir, & pour apuyer ses doutes : parce que ses doutes luy servent à autoriser ses desirs, & à entretenir ses passions. C'est par ce déreglement du cœur que commence ce déreglement de l'esprit. Un cœur innocent, soûtenu d'une grande droiture de mœurs, & d'une parfaite sincerité de vie écoute son devoir, sans jamais le perdre de veuë : & la vraye probité ne s'égare point dans des sentimens pervers. Il n'apartient qu'à une ame corrompuë par le vice, de corrompre l'esprit & de luy inspirer ces malheureuses irresolutions, qui le conduisent au précipice, par le renversement de tous ses principes, & par l'égarement de sa raison. Voilà le premier fonds de l'impieté, dont l'origine paroît si honteuse au Libertin, que tout attaché qu'il est à l'amour de son plaisir, il n'en peut convenir. Ainsi pour se faire

re ce fonds de tranquillité, qui est necessaire à la douceur de la vie, il ne pense qu'à établir ses doutes, qu'il fait passer pour sinceres, pretendant que la repugnance, qu'il a à croire les choses de la Religion, ne vient que de son esprit & de ses propres lumieres, qu'il prefere sans façon aux lumieres des autres. Ce malheur de ceux qui ont de la peine à croire, croît à mesure qu'ils croissent eux-mêmes dans ces sentimens. Ce n'est plus aux desordres du cœur, qu'ils imputent le desordre de l'esprit: ils ne sentent pas eux-mêmes la source de leur égarement. Le cœur même se remplit tellement de tenebres, en s'abandonnant au torrent des passions, que sa propre voye luy est inconnuë, parce qu'il n'agit dans tous ses mouvemens, que par des ressors cachez & imperceptibles, lesquels le portent aux objets qu'il suit sans reflexion aucune, & presque sans connoissance. Ce sont-là les démarches par où l'on va à l'impieté, qui ne vient d'ordinaire que de la corruption du cœur: ce mal est sans remede, à moins de s'accoûtumer de bonne heure à s'étudier soy-même, par de serieuses reflexions sur la conduite de sa vie. En quoy même il est mal-aisé de ne pas se méprendre: le cœur confondant tellement tous ses mouvemens avec ceux de l'esprit, qu'il ne se connoît plus, & qu'il s'abandonne de son plein gré au libertinage, sans s'apercevoir qu'il ait quelque part à ce déreglement.

25. Le seul remede à ce desordre est la Philosophie bien entenduë: qui s'occupe à rectifier la raison. Voilà quel doit être son employ: & c'est proprement là sa fin, d'inspirer à l'homme la vraye sagesse, qui ne peut se rencontrer que dans la vraye Religion. Car c'est uniquement par là qu'on devient heureux, & qu'on peut arriver à ce repos qui ne doit point finir: & qui est la derniere fin de l'homme. Toute autre sagesse est fausse: parce qu'elle ne mene à rien de durable & de solide.

Ainsi

Ainsi ces Philosophies modernes, qui vont à jetter dans l'esprit des semences de doutes; ou sur l'immortalité de l'ame, par la destruction des formes substantielles; ou à donner d'autres idées, que celles qu'on a prises dans la premiere education, quand elle s'est faite selon les principes de la Foy; ou enfin à construire de nouveaux systemes de Morale, & de Religion, sont pernicieuses dans un Etat, quand on y veut faire regner la vertu & la raison. Attachons-nous donc à ce qui est déja étably par la Foy, & ne cultivons la Philosophie, que pour autoriser la Religion.

F I N.



MAG 2023679